



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN MI7X Y

Phil 8631.6

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE LIBRARY OF
JEAN SANCHEZ ABREU

(CLASS OF 1914)

September 14, 1918



Do

Y A-T-IL
UNE VIE FUTURE?

imprimerie L. TOINON et C^{ie}, à Saint-Germain.

Y A-T-IL
UNE VIE FUTURE

~~~~~  
OPINIONS DIVERSES

SUR CE SUJET

RECUEILLIES ET MISES EN ORDRE

PAR

**UN REVENANT**

*St Caro*



PARIS  
CHEZ AMYOT, LIBRAIRE  
8, RUE DE LA PAIX

—  
1864

Tous droits réservés.

Phil 8631.6

**HARVARD COLLEGE LIBRARY  
FROM THE LIBRARY OF  
JEAN SANCHEZ ABREU  
SEPT. 14. 1918**

Guiraudet, Jules

## APOLOGUE

### PROFESSION DE FOI

---

L'apologue dont je désire, pour commencer, entretenir le lecteur, est très-court et a trait à deux cavaliers qu'il voudra bien se figurer dans un camp retranché où l'ennemi, pour inquiéter son adversaire, envoie de temps en temps quelques projectiles.

Le premier, monté sur sa bête, est de garde à l'entrée de la tente d'un officier supérieur ; le second a laissé la sienne, attachée par sa longe, à un piquet, et s'en est allé flâner par le camp.

Sur ces entrefaites, arrive un obus qui blesse grièvement le premier cheval ; puis un autre, qui tue le second.

Je craindrais de faire surgir dans l'esprit l'idée

d'une comparaison avec feu M. de La Palisse, si je faisais remarquer, avec la moindre insistance, que, par suite de ce double accident, le sort des deux cavaliers est très-différent...

Le premier, monté sur un cheval blessé soudainement, qui se cabre et se renverse, est entraîné dans la chute de l'animal, blessé à son tour et d'autant plus que, pris à l'improviste, il n'a pu vider à temps les étriers et sauter à terre. — Rien de plus naturel.

Le second, de retour à son poste, n'a pas d'autre désagrément, à part le chagrin de se séparer d'un vieux compagnon, que de reconnaître l'état de sa monture et de chercher à s'en procurer une autre.

Où voulez-vous en venir, me dira-t-on, avec cette simple... trop simple histoire, trop courte heureusement pour que l'on puisse, avec quelque raison, la traiter de conte à dormir debout?

Le voici sans plus d'ambages :

L'âme et le corps, que Xavier de Maistre a spirituellement désignés sous les noms de *l'Ame* et de *la Bête*, sont, à l'égard l'un de l'autre, dans une situation tout à fait analogue à celle du cavalier et de sa monture. Même solidarité à de certains moments, même indépendance à d'autres. Je ne

rappellerai pas, à l'appui de cette assertion, les exemples cités dans *le Voyage autour de ma Chambre*; je préfère inviter mes lecteurs, si j'en ai, à y recourir, et leur procurer ainsi le plaisir de feuilleter et de parcourir de nouveau ce charmant opuscule. Je n'anticiperai pas davantage sur les preuves plus décisives que l'on trouvera dans le courant de ce volume. Je me bornerai à en appeler, pour le moment, aux souvenirs de chacun, bien certain que celui qui voudra les évoquer y trouvera — en dehors des faits du sommeil, etc., dans lesquels il est parfaitement clair que l'âme plante là sa bête pour se livrer à des excursions plus ou moins extraordinaires — des exemples dans lesquels l'âme, en pleine veille, a faussé compagnie à la bête — ce que l'on désigne ordinairement sous le nom de *distraction* — et où tous les deux en ont éprouvé des désagréments plus ou moins sérieux. Les anciens ont illustré ce cas par l'histoire de l'astrologue qui se jette dans un puits.

Mais il s'en faut de beaucoup que les deux compagnons soient à l'abri de tout accident quand l'un et l'autre marchent de conserve; il peut arriver, en effet, dans ce cas, qu'une tuile ou une cheminée tombe sur la bête au point de l'endommager sérieusement, et, par suite de la solidarité qui



existe plus particulièrement entre les deux dans cette circonstance, l'*âme*, comme le cavalier dont il était question tout à l'heure, éprouve aussi le contre-coup de l'accident, d'autant plus vivement qu'elle est plus embarrassée dans les étriers de la vie terrestre, et qu'elle a, par conséquent, plus de peine à s'en dégager... Mais que, pendant le repos de la *bête*, l'*âme* s'échappe et aille à la découverte, et que, sur ces entrefaites, un coup de pistolet vienne arrêter brusquement et définitivement le jeu de l'organisme animal, l'*âme* n'aura rien senti de cet accident; comme le cavalier absent momentanément, et dont le cheval a été tué par un éclat d'obus, elle en sera quitte pour constater, à son retour, l'état de sa monture, reconnaître qu'elle ne peut plus lui être d'aucune utilité, et s'élancer dans l'espace jusqu'au jour où le Grand Ordonnateur, ou l'un de ses lieutenants, aura jugé qu'elle doit, dans son intérêt, enfourcher une autre bête... ou, en d'autres termes, recommencer une nouvelle existence.

J'estime qu'il y a dans ce petit apologue bien médité, bien compris, dans les nombreux faits psycho-physiologiques qui s'y rattachent et l'expliquent, une plus ample matière à des réflexions sérieuses et utiles que dans toutes les œuvres réu-

nies de la spéculation métaphysique et du *naturalisme* des philosophes modernes d'outre-Rhin.

Que ces derniers apprennent à tirer des faits ce qu'ils contiennent; qu'ils respectent assez la vérité pour ne pas nier ceux qui embarrassent leurs théories préconçues, et ils s'apercevront bientôt que les faits et idées justes dont s'étaye leur matérialisme ne sont nullement inconciliables avec un spiritualisme rationnel, avec la notion de Dieu et d'une vie future...

Que les « abstracteurs de quintessence, » les philosophes de l'absolu, du moi et du non-moi, du subjectif et l'objectif, des deux côtés du Rhin veuillent bien y mettre le quart de l'intelligence qu'ils dépensent à s'élever au moyen du ballon de la susdite spéculation, — fort peu lesté de faits, comme chacun sait, — dans les régions nuageuses, où, nouveaux Titans, ils croyaient pouvoir tout atteindre, tout embrasser d'un regard d'aigle, et où on les perd de vue; et, au lieu de disparaître, en punition de leur orgueil, dans le gouffre de l'infini, plus sûrement qu'un grain de sable au milieu de l'Océan, ils élucideront, vulgariseront les problèmes qui intéressent le plus l'humanité, et hâteront l'avènement de l'heureuse époque où tous les hommes, ramenés par l'expérience et la raison

à la même croyance spiritualiste, s'élanceront en frères, et d'un pas précipité, dans la voie du progrès!...

Le lecteur, déjà averti par le titre, voit catégoriquement, dès les premières pages de ce livre, quelle réponse sera faite à la question de savoir s'il y a une vie future. Sans déployer une grande perspicacité, et sans aller bien loin, il s'apercevra aussi que, non content d'affirmer une vie future, je me soucie assez peu de l'orthodoxie pour affirmer également une vie antérieure, en d'autres termes, *la doctrine de la préexistence*. J'aurais pu, suivant en cela un trop célèbre exemple, par un titre insinuant suivi d'une invocation où l'on aurait cru reconnaître le chrétien le plus convaincu, essayer d'attirer les âmes pieuses dans un piège où je me serais efforcé de détruire leurs croyances et leurs moindres illusions; mais outre que ce procédé, pour être mis en pratique avec quelques chances de succès, exige un talent d'écrivain — que je regrette pour l'agrément du lecteur de ne point posséder, — je le trouve absolument dépourvu de franchise, et déjà très-blâmable pour ce seul motif; il l'est plus encore lorsqu'il est employé avec le parti pris évident d'ébranler et de détruire une croyance sans rien

mettre à la place ; et cela à une époque où les caractères avilis par une soif du lucre qui ne respecte rien, ont besoin d'être soutenus, relevés par des idées religieuses, saines et solides. J'en userai tout autrement ; aussi, pour achever de prévenir ceux qui voudraient conserver leurs idées et leur tranquillité d'esprit, et leur permettre de renoncer à temps à la lecture de ce volume, je compléterai en quelques mots ma profession de foi, dont les pages qui suivent ne sont que le développement.

Je suis protestant dans l'acception la plus large du mot, au point de n'appartenir à aucune confession particulière même la plus avancée. Je crois fermement en Dieu et en une vie future, et je fais tous mes efforts pour répandre ces salutaires doctrines et les asseoir sur des bases plus solides que par le passé. Je prends en pitié ceux qui cherchent ailleurs que dans la science, dans l'étude des phénomènes sensibles, les éléments de leur croyance, dont les idées religieuses ont besoin, pour se soutenir, de s'accrocher à des rites, à des pratiques extérieures imaginées pour des peuples dans l'enfance. Je suis d'avis que les églises ne devraient plus être que des écoles de philosophie et de morale fondées sur l'observation et la

raison, et nullement sur la révélation et la tradition; que les meilleures, en attendant, sont les amphithéâtres de la Sorbonne où des savants distingués, prêtres de la religion de l'avenir, initient un peuple avide de savoir à des phénomènes merveilleux qui lui impriment l'idée d'un Dieu tout-puissant.....

Parmi ceux qui, absorbés par les soins de la vie matérielle, ne trouvent pas plus le temps de travailler à leur amélioration intellectuelle et morale qu'à celle des autres, je plains ceux qui ne savent pas et ne peuvent apprendre; je méprise ceux qui le pourraient et le dédaignent; et je voudrais avoir tout l'esprit de Voltaire et de Diderot pour poursuivre ces derniers sans pitié et les accabler de mes sarcasmes. Je n'estime et n'épargnerais pas davantage les fanatiques intolérants, les indifférents désœuvrés, ceux-là même qui partagent mes croyances, et il y en a, mais qui, par une déviation de la raison et du cœur produite par une dose un peu trop forte d'égoïsme, ne s'aperçoivent pas ou ne veulent pas s'apercevoir que leur conduite est en complet désaccord avec les opinions qu'ils professent; qui, pour n'en citer qu'un trait ou deux, poussent le spiritualisme jusqu'au spiritisme et se font *mediums* pour en imposer aux

gens crédules au profit de leurs intérêts, qui sèment de leurs rejets le pavé des grandes villes sans plus s'en soucier que s'ils appartenaient à la race canine..... Honte à ceux-là comme à ceux qui, sans vergogne, acceptent cette monstruosité comme une nécessité sociale !....

Je ris du naïf orgueil de ceux qui élèvent la prétention que l'homme, chétif habitant d'une petite planète perdue dans l'immensité, est une œuvre choisie, favorite de Dieu, placée par lui avec une attention et une intention toutes particulières en dehors de la série, de la hiérarchie des êtres, dont les points de départ et d'arrivée ne sortent pas de l'espèce et à laquelle seraient exclusivement dévolus la parole, une intelligence spéciale, et le progrès indéfini...; car, à part beaucoup de raisons qui ne peuvent trouver place ici, il me paraît plus conforme à la justice et à l'amour que Dieu doit à toutes ses créatures de croire qu'il a étendu sa sollicitude également à tous les êtres de l'univers sans exception; que tous, par conséquent, sont partis des échelons les plus bas et se sont élevés ou s'élèveront par degrés infiniment petits à la dignité humaine; de même que l'homme, plus éloigné encore des êtres des mondes supérieurs qu'il ne l'est du plus humble échantillon de la



faune terrestre, peut à son tour et à bon droit entretenir l'espoir de franchir, dans la suite des temps, les nombreux échelons qui le séparent des premiers. Cela dit sans vouloir offenser personne en particulier, mais simplement pour signaler des idées étroites ou fausses et de mauvaises tendances, j'extraurai, à titre d'épigraphe générale de ce volume et pour clôturer ces observations préliminaires, le passage suivant du remarquable ouvrage d'un des principaux apôtres de la doctrine de la préexistence (1) :

« Mais où je reconnais bien mieux qu'aux mem-  
« brures de sa tradition, si puissantes qu'elles  
« soient, la force de cette doctrine, c'est à l'ampleur  
« qu'elle communique à l'idée que nous portons  
« en nous de nous-mêmes. Ne semble-t-il pas que  
« vous devenez en quelque sorte un autre être,  
« lorsque après vous être représenté, *conformément*  
« *au préjugé habituel*, que vous n'êtes que d'hier  
« dans l'univers, vous venez à vous représenter  
« au contraire que votre naissance n'est en réalité  
« qu'un des accidents d'une longue vie et qu'il  
« s'est écoulé déjà bien du temps depuis que vous

---

(1) Jean Reynaud, *Ciel et Terre*, p. 198.

« vous agitez dans les mondes? Ne sentez-vous pas  
« tout à coup plus de poids dans votre personne,  
« y sentant plus d'ancienneté? Pour moi, je le  
« confesse, cette idée, même en la prenant pour  
« une simple possibilité, me remue jusqu'au fond  
« de l'âme. . . . .

« Motivées de si loin, les conditions de mon  
« existence actuelle m'intéressent désormais da-  
« vantage ; et je prends même plus d'assurance à  
« l'égard des éventualités de l'avenir lorsque je me  
« dis avec tranquillité : *J'ai longtemps pratiqué*  
« *l'univers*; à Dieu ne plaise, qu'une croyance qui  
« agrandit ainsi notre domaine spirituel puisse  
« jamais nous paraître indifférente! Qui sait d'ail-  
« leurs toutes les ressources qu'y rencontrerait la  
« théologie pour expliquer tant de choses qui, hors  
« de là, sont inexplicables? Les obscurités de  
« notre état présent n'attendent peut être pour  
« s'éclairer que le reflet de ces états antérieurs!  
« Si la doctrine de la préexistence est dans la  
« direction de la vérité, il est évident que des flots  
« de lumière y sont en réserve, car elle est ca-  
« pitale. Essayons-en donc, car ce n'est pas lorsque  
« nous sommes pressés de toutes parts, dans  
« l'ordre civil comme dans l'ordre religieux, par

« tant de problèmes inquiétants, qu'il peut nous  
« être permis de passer à la légère sur un principe  
« si puissamment recommandé par le sentiment  
« unanime de l'antiquité, si riche en lui-même,  
« et si imparfaitement exploré jusqu'ici. »

# Y A-T-IL UNE VIE FUTURE?

---

## I

### UNE DES GROSSES QUESTIONS A L'ORDRE DU JOUR

LES GENS QUI S'EN PRÉOCCUPENT BEAUCOUP,  
PEU OU PAS DU TOUT

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'ignorance de ce qui en est.

PASCAL.

Voici sur les gradins de ce ciel étrange, les élus assis en ordre l'un près de l'autre, tous au rang que leur ont assigné les travaux de leur court pèlerinage sur la terre, absorbés, sans que rien doive jamais les distraire, dans la rigidité de leur contemplation et revêtus pour toujours du corps terrestre dans lequel ils ont été saisis par la mort comme du sceau futur de leur immuabilité éternelle. Que font là ces fantômes? Sont-ce bien des vivants ou sont-ce des morts? Ah! Christ, que ce paradis m'épouvante et que j'aime encore mieux ma vie avec ses misères, ses tribulations et ses peines, que cette immortalité avec sa vie béate!

JEAN REYNAUD, *Ciel et Terre.*

Y A-T-IL UNE VIE FUTURE?... Que va répondre à cette question ce marquis du vieux faubourg qui, en dehors des faits et gestes du dernier des Bourbons et du pape, ne sait pas grand'chose de la politique générale, et rien du tout des questions de philosophie, d'art et d'industrie qui pas-

sionnent tant de monde autour de lui ; qui, partageant son temps entre Paris et la campagne, ne trouve le moyen de l'utiliser dans la grande ville qu'en passant ses soirées en divertissements, et ses journées, ses habitudes religieuses satisfaites, qu'à causer des incidents futiles de la soirée d'hier et à préparer les amusements de celle d'aujourd'hui ; qui, à la campagne, chasse, mange, boit, fume, lit des livres insignifiants, et dort, mais tous les matins assiste régulièrement à la messe.

Ce genre de vie a ôté son cachet à une figure naturellement belle : le front a pris des rides prématurées qui ne sont pas celles qu'amènent la réflexion et l'étude. Les yeux sont ternes, les joues légèrement bouffies. En résumé, ses traits, le son de sa voix, sa conversation accusent un homme sans énergie, une intelligence peu cultivée, le désœuvrement et l'ennui...

— Sans doute, se hâte de dire le marquis, il y a une vie future. Nous suçons, nous autres, cette croyance avec le lait ; la religion l'entretient, rien ne saurait la déraciner. Nous sommes aussi inébranlables sur ce point que dans notre fidélité aux monarques légitimes de la France et à la papauté, dont ils sont les seuls soutiens naturels et sincères.

— Mais quelle idée vous faites-vous de l'autre vie ?

— Que nous y existons à l'état invisible jusqu'au jour du dernier jugement, où nous reparaitrons tous corporellement dans la vallée de Josaphat.

— Et après?

— Après? dame! tout bon chrétien doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Si vous l'ignorez, adressez-vous à mon curé, brave homme très-versé dans ces matières et qui sera heureux de saisir l'occasion de ramener une âme égarée dans le giron de l'église...

Poser la question au prêtre est inutile. Chacun sait d'avance ce qu'il répondra : L'homme a reçu la vie comme une épreuve qui consiste, pour celui-ci, à passer ses jours dans l'oisiveté et l'aisance; — quelle épreuve! — pour celui-là, à gémir toute sa vie sous les étreintes de la misère. — Comme cette théorie de l'épreuve donne une haute idée de la justice de Dieu!...— Suivant la manière dont les chrétiens s'acquittent de la tâche qui leur a été si équitablement imposée, un sort différent leur est réservé : Les uns sans peine et sans effort montent au ciel, où, dans une sainte oisiveté, ils contemplent Dieu face à face, pendant toute l'éternité!... (1) Les autres sont condamnés

---

(1) C'est là sans doute un bonheur ineffable, mais dont l'homme, en général, ne peut saisir tout le prix, l'étendue, dans l'état actuel d'infirmité de son esprit: Il est plus que



à temps au purgatoire, pour s'y laver de leurs impuretés, ou bien envoyés à perpétuité aux enfers : sort affreux que l'on encourt également pour avoir tué son prochain, fait un mensonge, ou s'être livré à la gourmandise en mangeant gras, sans dispense, le vendredi et le samedi...

En voyant cette gradation de peines, n'est-on pas tenté de la rapprocher de celle que la société inflige aux coupables qu'elle peut atteindre et de conclure que la première est, comme la seconde, une invention humaine? Seulement elle renferme plusieurs inconséquences graves dont l'autre est exempte. En effet, il échappe à peu de personnes aujourd'hui qu'elle applique une *peine infinie* pour une *faute finie*, ce qui est une souveraine injustice; qu'elle admet que notre corps, tel que nous le connaissons, peut souffrir en brûlant dans les flammes et résister indéfiniment, ce qui est contraire aux notions les plus simples et les plus certaines que nous possédions, et frise l'absurdité. A quoi bon maintenir de pareils errements à côté

---

probable que, s'il était appelé à donner son avis sur cette volupté céleste de l'oisiveté et de la contemplation, il ne pourrait s'empêcher de la trouver un peu monotone et de s'étonner que les élus de Dieu s'abandonnent dans le ciel à la pratique éternelle d'un péché capital, *la paresse*, qui nous expose, nous, pauvres humains, aux peines de l'enfer!

d'excellents principes de morale, si ce n'est à dis-  
créditer ceux-ci par ceux-là, à éloigner les  
hommes sensés de l'étude et de la pratique de  
toute religion et à prêter le flanc à cette redoutable  
plaisanterie française, qui achève de détruire, en  
depassant le but, ce que la raison avait entamé  
pour le redresser. Le temps n'est-il pas venu de  
traiter les hommes comme des êtres raisonnables  
et d'écarter de leur esprit tout ce qui est en con-  
tradiction manifeste avec l'expérience et le sens  
commun ?

Je n'obtiendrais pas une réponse plus satisfai-  
sante à ma question, de ces chrétiens lettrés et  
fougueux qui ont eu la prétention d'imposer à  
l'admiration publique, des miracles absurdes ou  
des histoires de femmes canonisées pour avoir sa-  
crifié les devoirs les plus rigoureux de la société,  
les obligations les plus sacrées de la nature, aux  
pratiques d'un culte aveugle et stupide (1). Il est  
évident que des gens qui se font une idée si fautive  
de Dieu, de sa justice et des actes qui doivent lui  
être agréables, ne peuvent imaginer pour l'autre

---

(4) Comme la fameuse sainte Élisabeth de Hongrie, par  
exemple. Je renvoie le lecteur, à ce propos, au chapitre V  
de *la Destinée de l'Homme dans les Deux Mondes*, de  
M. Renaud.

vie que des conditions d'existence auxquelles tout homme sensé préférerait le néant.

Il n'y a rien non plus à attendre, pour le moment, de la jeunesse dorée de l'époque ; mais espérons que ces beaux fils des croisés ou de la finance, qui remplissent le monde du bruit de leurs dissipations, ne sont pas aussi vicieux et aussi incorrigibles qu'ils s'en donnent l'air. Ils se figurent sans doute jouer un rôle utile, en se stimulant à l'élève des chevaux de course par des paris ruineux, et faire montre d'égalité en se livrant à l'occasion au métier de maquignons et de jockeys. C'est peut-être aussi dans la pensée de mieux faire valoir les honnêtes femmes, qu'ils entretiennent à grands frais et avec ostentation d'impudentes donzelles. Imaginons encore à leur décharge, que ce n'est ni par désœuvrement, ni par amour du jeu, qu'ils fréquentent de honteux tripots, mais pour démasquer les fripons, ainsi qu'un récent et éclatant exemple semblerait le démontrer. D'ailleurs, en leur faisant ainsi l'avance d'une estime au-dessus de leur mérite réel, il est possible qu'un jour ou l'autre, ils se piquent d'amour-propre et tiennent à cœur de se décharger de cette dette en mettant leur notoriété et leurs moyens d'action au service de la propagation d'un spiritualisme rénovateur... Où il y a de la jeunesse, il y a toujours de l'espoir.

Je passerai maintenant à ceux qui ont voulu à leur manière être de leur siècle et qui, méprisant l'oïveté, se sont mêlés aux affaires. Le malheur est que toutes les affaires ne sont pas bonnes et que, par fatalité sans doute, on a rencontré quelquefois dans les plus véreuses, sur le vieux continent, outre les chevaliers d'industrie, — qui sont de tous les temps et qui, paraît-il, ont fini par faire souche, — des comtes, des marquis industriels. Saisissons l'un d'eux au passage. En voici un qui a une figure intelligente, mais dont les traits ont quelque chose de l'oiseau de proie.

— Monsieur le comte, y a-t-il une vie future ?

— Incontestablement ; il faudrait être absolument dépourvu d'intelligence pour le méconnaître.

— Naturellement, lui dis-je, vous puisez dans cette croyance votre ligne de conduite en ce monde ?

— Pas précisément. Ma ligne de conduite m'est tracée par une loi naturelle très-simple, à laquelle je me conforme rigoureusement. Du bas en haut de l'échelle animale proprement dite, les forts mangent les faibles. Cette loi se continue, avec la permission de Dieu, dans la race humaine, chez les tribus anthropophages ; chez les peuples plus avancés, ou ne se mange plus, le plus fort se con-

tente d'asservir le plus faible et de le traiter comme une bête de somme. Enfin chez les nations dites civilisées, la servitude disparaît de la loi, mais elle reste plus ou moins dans les faits par suite de l'inégalité naturelle des aptitudes et des inégalités sociales; qui en sont, en partie, la conséquence. D'où il suit que les esprits inférieurs sont nécessairement les victimes de ceux à qui Dieu a départi la force, l'intelligence et l'habileté. Il n'y a pas moyen de faire usage de ces dons, sans qu'il y ait des individus sur lesquels on puisse les exercer.

— Mais, interrompis-je, l'intelligence et l'habileté, qui à mes yeux ne justifient que la hiérarchie des fonctions ou positions sociales, ne pourraient-elles s'appliquer d'une manière plus utile à la société en général et plus agréable à Dieu en venant au secours des faibles?

— En quoi diable ont-ils besoin qu'on les secoure d'une manière particulière? Est-ce qu'ils ne vivent pas? Est-ce que la charité ne vient pas en aide aux plus nécessiteux? Que leur faut-il de plus? Que nous leur fassions des rentes peut-être? Eh! qui nous en fera à nous et que deviendra la société si tous ceux qui sont nés pour la glèbe se refusent au travail?

— Pardon, la question soulevée n'est pas celle-là, mais celle de savoir si dans une société bien

organisée les uns doivent être à la merci des autres, comme vous le prétendez; ou bien, si le devoir des hommes de cœur et d'intelligence n'est pas d'améliorer le sort des travailleurs de toutes les classes; d'empêcher que leurs épargnes ou leur petite fortune ne passent dans vos mains et celles de vos pareils par les innombrables suçoirs de la spéculation véreuse et qu'ils ne soient ainsi exposés à mourir de faim pendant que vous augmentez toujours et sans nécessité le superflu dont vous jouissez.

— Tout cela, mon cher monsieur, c'est du sentimentalisme, et l'on ne fait pas plus marcher une société avec des paroles sentimentales qu'un piston de machine à vapeur en soufflant dessus. Que quelques individus meurent de faim de temps en temps, où est le grand mal dont il y ait tant à s'alarmer?... Il faut toujours mourir de quelque chose. C'est un accident comme celui qui peut nous arriver en chemin de fer ou ailleurs, et que la prudence humaine ne peut conjurer entièrement. Maintenant je ne trouve pas mauvais non plus que les imbéciles qui ne savent pas administrer leur avoir, grand ou petit, le voient passer entre les mains de gens plus habiles qui en obtiennent de meilleurs résultats, lesquels en définitive tournent tôt ou tard au profit de la société. Je ne vois rien dans tout ceci qui soit en désaccord avec une

notion saine de la *justice* et de la vie future où chacun finit par trouver sa place par l'usage qu'il fait de son expérience et de sa liberté.

— Et ajoutéz, par le secours qu'il prête à ses semblables ; car il me paraît assez généralement admis aujourd'hui que chez les nations civilisées les hommes sont frères et doivent s'entr'aider ; que la loi de l'humanité, en un mot, c'est la *solidarité* bien comprise et bien appliquée et nullement la doctrine égoïste de *chacun chez soi, chacun pour soi*, où aboutit votre théorie, avec circonstances aggravantes. Campé si résolûment sur ce beau principe, vous devez exploiter le prochain...

— Sans trêve ni merci. En vertu de ma théorie, tout ce qui me gêne, je l'écarte ou je marche dessus. Je tends mes filets à la Bourse, je me mêle à toutes les entreprises où l'on gagne beaucoup d'argent, n'importe comment, je rase fermiers et actionnaires. Voilà mon état.

— Et la loi, et l'administration?...

— La loi est une prude, et je m'en tiens tout juste assez loin pour n'avoir rien à démêler avec elle ; ce qui n'est pas bien difficile. Quant à l'administration, malgré tout le mal qu'on en dit, elle est très-bonne personne. Jamais elle n'a empêché un homme capable et intelligent de faire ses affaires, même aux dépens des badauds et des im-

béciles. Ce qui revient, par un consentement tacite, à reconnaître implicitement mon principe : que, par une loi naturelle, tout ce qui est dans ce monde appartient aux habiles. Au reste, il faut l'avouer, pour peu que l'on ait le sens pratique, la vérité est là et pas ailleurs; et tout ce qu'écrivent ou font édicter contre elle des magistrats et hauts fonctionnaires à idées étroites qui posent pour la vertu et n'entendent rien aux affaires, est mort-né, frappé d'impuissance.

— La loi naturelle, monsieur le comte, ne donnera ses vrais résultats que lorsque son jeu sera libre, et vous savez qu'il ne l'est pas, qu'il ne peut le devenir sans danger qu'après que toutes les classes auront reçu le bienfait de l'instruction et que le niveau du sens moral se sera relevé en conséquence. Mais, en attendant, si les faibles avaient la faculté de s'associer pour se soutenir, et de s'étayer, au besoin, d'un journal bien fait et voué exclusivement à leurs intérêts, vous verriez bientôt s'évanouir vos idées de domination et d'exploitation à outrance, et les esprits se calmer par l'établissement d'un plus juste équilibre entre les classes. Quant à l'administration française dont l'honnêteté est proverbiale, non-seulement en France, mais dans le monde entier, elle n'a qu'un tort : c'est de vouloir se substituer en tout et partout à l'initiative individuelle ;



omme malgré ses efforts elle ne peut tout em-  
brasser, elle laisse passer certains de vos actes  
auxquels il y aurait quelque chose à reprendre,  
non pas, ainsi que vous paraissez le croire, parce  
qu'elle y donnerait un consentement tacite, mais  
parce qu'ils lui échappent ; soit qu'elle les ignore,  
soit qu'ils se produisent sous une forme où ils ne  
peuvent être légalement recherchés et atteints (1).  
Ainsi donc, pour rétablir l'équilibre que vous aspi-  
rez d'une manière si ardente à troubler de plus en  
plus, il suffit d'une presse spéciale assez libre, assez  
indépendante de la censure et de la gent financière

---

(1) Malgré les efforts les plus louables, on tient peu de  
compte à l'administration du bien qu'elle fait, et on lui re-  
proche aigrement ce qu'elle fait mal, et même ce qu'elle  
ne fait pas et ne peut pas faire. Elle fournit ainsi mille  
prétextes de plaintes et de mécontentements qui, allant  
grossissant tous les jours, semblent devoir acheminer tout  
gouvernement, si bon, si bien intentionné qu'il soit, vers  
une crise où il court le risque de succomber au détriment  
de toutes les transactions et du bien-être général... Telles  
paraissent être du moins les indications de l'expérience.  
Espérons que notre gouvernement en profitera et qu'il n'at-  
tend que l'occasion pour encourager, développer l'initia-  
tive individuelle plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et se  
débarrasser de plus en plus de ces responsabilités dont il  
n'a que faire et qui l'oppriment, pour rester dans les hau-  
teurs sereines et inattaquables de celui qui administre la  
justice d'après la loi et fait exécuter ses décisions?...

pour que l'on puisse raconter vos prouesses, et dès ce moment votre règne est fini.

— Il est certain que, si une telle presse pouvait exister, ou bien si nous étions arrivés à l'époque où le premier venu aurait le droit de fonder un journal, les bonnes affaires deviendraient difficiles; car il y aurait alors tant de journalistes qu'il serait, comme en Amérique, impossible de les acheter tous. Mais c'est là une utopie dont la réalisation est heureusement loin... très-loin de nous; vous ferez bien de chercher autre chose.

— Il y a, en attendant, un autre moyen : c'est d'instruire, d'avertir, de moraliser les masses par les revues, les livres à bon marché, les lectures du soir à l'instar de l'Angleterre qu'un ministre éclairé semble disposé à mettre en pratique sur une large échelle.

— A votre aise; enseignez-leur par dessus le marché le dogme de la vie future pour les consoler. Car avant que vous les ayez dressés à se conduire, à s'associer pour s'entr'aider et se défendre, nous serons devenus possesseurs de tout ce qui peut s'approprier; et vos masses ne seront ni plus ni moins qu'autrefois des serfs à notre merci.

— J'espère que non. En tous cas, si un pareil résultat était jamais atteint, il ne serait pas d'une longue durée. Vous auriez préparé contre la nouvelle aristocratie de l'argent une révolution ter-

rible dans laquelle la propriété sombrerait avec les propriétaires. Mais nous n'en arriverons pas là. Les idées spiritualistes qui se répandent de plus en plus finiront par atteindre ceux-là même qui exploitent la société, ou du moins leurs héritiers. Ceux-ci trouveront dans le dogme de la préexistence et de la vie future convenablement établi, interprété, un frein salutaire contre leur penchant à tout absorber.

— Comptez-y. Ils se dépouilleront, à commencer par MM. de Rotschild, d'une partie de leur fortune en faveur des classes deshéritées, ils fonderont partout des hôtels magnifiques pour les invalides du prolétariat. Bref, ils s'engageront définitivement dans le sentier de la vertu, dans l'intérêt des masses et pour la plus grande gloire de Dieu... Ainsi soit-il. Monsieur, je suis votre serviteur.

A coup sûr le lecteur a dû faire avec moi la remarque que ce n'est pas celui-là qui s'égarera jamais dans le sentier de la vertu !

Adressons-nous ailleurs. Voici un homme parti de bas, qui a fait une grande fortune et continue à la grossir. Il a connu la misère, il a dû faire des retours sur lui-même, ses idées ont sans doute pris une meilleure direction...

— Monsieur, croyez-vous à la vie future?

— Allons donc! Quel est l'homme sérieux qui s'occupe de ça? C'est l'affaire des poètes et non celle des hommes d'affaires. Pour moi, depuis que j'ai été capable de réfléchir, mes idées se sont tournées exclusivement vers les moyens de faire fortune, et je ne m'en repens pas.

— Mais vous puiseriez dans cette notion une ligne de conduite plus assurée, et vous vous fortifieriez l'esprit en cas de revers.

— J'ai pris mes petites précautions pour mettre à l'abri des revers une partie de ma fortune. Ainsi, quoique ma femme et moi soyons les meilleurs amis du monde, nous sommes séparés de biens. Vous entendez? Quant à la notion dont vous me parlez et où je trouverais, selon vous, une ligne de conduite plus sûre, m'ouvrira-t-elle les yeux pour mieux distinguer une affaire douteuse d'une bonne affaire? Non, n'est-ce pas? Eh bien! alors, passez votre chemin et laissez-moi tranquille.

Il y a peu de probabilité que l'on tire une réponse beaucoup plus satisfaisante des chefs de nos grandes industries, du haut négoce et de la banque. Tous ces gens-là, ou la plupart du moins, sont trop occupés des affaires de ce monde pour songer à celles de l'autre. L'avenir est pour celui-ci dans l'obtention de grosses commandes et dans

l'exécution la plus capable de grossir ses bénéfices; pour celui-là, dans la réalisation d'un gain plus ou moins légitime qu'il s'arrange, paraît-il, pour prélever, à la fois, sur le fabricant et le client(1); pour cet autre, dans les pots-de-vins, les commissions usuraires à palper, les affaires à prime factice; les fusions à préparer. Sous l'empire de ces diverses habitudes qui trouvent tous les jours de nouveaux imitateurs, le verbe *gagner* a pris dans ces derniers temps une acception si large que les honnêtes gens en sont effrayés. Le fait est que l'on a aujourd'hui tellement hâte de jouir, que l'on n'arrive plus guère à la fortune en marchant lentement, d'un pas ferme, dans le sentier du devoir et de la probité, mais en se précipitant vers le but à tire d'ailes... Le lecteur s'imagine aisément quel langage frappe les oreilles dans le monde qui se livre à ces sortes de pratiques. Le sens moral y est

---

(4) On m'a cité l'exemple d'un négociant qui recevait à commission des étoffes qu'il vendait à 20 p. 100 de bénéfice. Lorsqu'il en avait écoulé les trois quarts, il écrivait au fabricant qu'il ne pouvait s'en défaire au prix fixé par lui, et en obtenait une réduction et par conséquent un second bénéfice de 10 à 20 p. 100! On m'assure, et en vérité j'ai peine à le croire, que cette manière d'opérer n'est pas rare dans le commerce, et qu'on appelle cela de l'habileté...

complètement absent ; et une conversation dans le genre de celles qui ont été retracées précédemment lui offrirait un tableau d'un réalisme si désolant, si brutal, que je n'ai pu me décider à le lui présenter ; — passons (1).

Si je m'adressais à des académiciens, je serais peut-être plus heureux ? Ce sont des gens qui, vivant, en général, en dehors des intérêts mesquins de ce monde ont dû tirer de l'étude et de la contemplation des merveilles qui nous entourent la notion d'un être tout-puissant ; qui, ayant sondé les mystères de la vie des êtres, ont dû trouver la véritable notion de la force, d'où résulte nécessairement celle de la

---

(1) Je ne puis pourtant résister à l'envie de citer le langage suivant de l'un de ces spéculateurs du jour, dont la fortune rapide aurait étonné tout le monde si l'on ne savait, plus ou moins, par quels moyens elle a été obtenue : « En fait d'actes que l'on peut rigoureusement qualifier « de vols, disait-il, je ne vois que ceux dans lesquels un « coquin s'approprie la montre ou la bourse de son voi- « sin, ou s'introduit dans une maison pour la dévaliser. « En dehors de ces exemples, et considérant que les rela- « tions humaines sont nécessairement *fondées sur le secret* « *des affaires...* » (ou autrement dit le mensonge) « je re- « garde comme aussi impossible de distinguer le point où « le *bénéfice* peut être qualifié de *vol*, que de dire le mo- « ment précis où l'homme qui perd ses cheveux devient « chauve. »

préexistence de l'âme et de la vie future... — Hélas, non ! Nos académiciens sont encore, pour la plupart, les contemporains ou les fils de ceux qui écartaient de la science ce qu'ils appelaient *l'hypothèse de Dieu* comme absolument inutile à l'explication, à l'accomplissement et à l'harmonie des phénomènes naturels ; qui acclamaient « *les Ruines et la Loi naturelle* » de Volney et couronnaient *le Catéchisme universel* de Saint-Lambert, ouvrage où les notions de Dieu et de l'âme sont repoussées comme dépourvues de réalité et indignes d'arrêter les hommes sages et sérieux. Les pauvres grands esprits ! Les découvertes des Cavendish et des Lavoisier, les théories astronomiques des Laplace, leur avaient tourné la tête ! Ils se figuraient, voyant l'énorme enjambée que la science venait d'effectuer, qu'elle allait tout résoudre et que probablement, à une époque assez rapprochée, l'homme terrestre, en possession de toutes les lois de la nature, allait, de ce petit coin de l'univers où il est perdu, transformer le monde à sa guise ! Comme cela eût bien fait l'affaire des positivistes de nos jours qui affirment modestement, en attendant la preuve, que Dieu, c'est l'HUMANITÉ (1) !...

---

(1) Depuis que l'auteur a écrit le passage qu'on vient de lire, on lui a signalé un article de M. Renan, sur « l'ave-

Certes la science a fait d'immenses progrès depuis 89. Mais il ne paraît nullement à ceux qui l'ont cultivée sans parti pris qu'elle conduise, comme d'aucuns le prétendent, à la négation de l'âme et de l'Être suprême. Il n'y a que ceux qui enserrant leur esprit dans les limites étroites des études spéciales et qui ne peuvent ou ne veulent pas s'élever à la plus petite synthèse de l'ensemble des sciences, en compagnie de quelques littérateurs ou historiens de leurs amis qui les croient sur parole sans pouvoir les contrôler, qui osent, avec eux, avancer et soutenir une pareille affirmation. Il y a une très-respectable minorité qui, joignant à ses autres connaissances l'étude indispensable de la physiologie,

---

« nir des sciences naturelles, » inséré dans le n° d'octobre 1863 de la *Revue des Deux-Mondes*, dont il a extrait le passage suivant :

« Que sera le monde, quand un million de fois se sera produit ce qui s'est passé depuis 1763, quand la chimie, au lieu de quatre-vingts ans de progrès, en aura cent millions? Tout essai, pour imaginer un tel avenir, est ridicule et stérile. *Cet avenir sera, cependant.* Qui sait si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atôme? Qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné *ne transformera pas toute chose?* Qui sait si, maître du secret de la vie, *un biologiste om-*



a reconnu, ainsi que Leibnitz, que les diverses sciences ne sont que des instruments qui lui permettent de mieux aborder le problème de l'homme et de ses destinées. Ceux-là, heureusement, s'ils ne sont pas en grand nombre, ont du moins une assez grande notoriété pour rassurer les spiritualistes timorés qui aiment à étayer leur opinion du nom des savants qui la partagent.

Transportons-nous dans les régions officielles, dans un salon ministériel, si vous le voulez bien. Voici un chef de bureau qui, à l'ombre du budget, a fait dans sa jeunesse, sous un pseudonyme, quelques comédies qui ont eu un certain succès. Il parle avec beaucoup de vivacité de l'envahisse-

---

*niscient* n'en modifiera pas les conditions, si un jour les espèces naturelles ne passeront pas pour les restes d'un monde vieilli, incommode, dont on gardera curieusement les restes dans des musées? Qui sait, en un mot, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini, selon le beau mot baconien « savoir, c'est pouvoir. » L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera vraiment maître de l'univers; l'espace n'existant plus pour lui, il franchira les limites de sa planète. Un seul pouvoir gouvernera le monde : ce sera la science, ce sera l'esprit. »

Ce sera la science et l'esprit de l'homme, suivant M. Renan; mais, en attendant que le petit être fini que nous sommes atteigne cette science infinie, le célèbre académicien s'est-il demandé qui est-ce qui gouverne actuellement le monde d'une manière si admirable?...

ment des idées spiritualistes sous la forme de spiritisme qui, d'après ce qu'il en dit, fait des progrès qui l'inquiètent.

— Mais, monsieur, lui dis-je pour le contrarier un peu, que vous importe la forme sous laquelle l'on proclame et l'on répand la notion de la vie future, à laquelle je vois que vous croyez avec ferveur. La forme la meilleure n'est-elle pas celle qui se fait saisir le plus vite et donne la satisfaction la plus complète à nos aspirations?...

— Mōssieu, me répondit-il, de ce ton qui a la prétention de vous imposer une opinion et qui se rencontre encore quelquefois chez des agents supérieurs de l'administration infatués de leur importance, il n'y a qu'une forme admissible, comme il n'y a qu'une vérité : c'est celle qui nous est enseignée par le catholicisme, et que la société de Saint-Vincent de Paul, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, s'efforce, et avec un certain succès, de propager partout. Hors de l'Église, il n'y a sur ce point, comme sur tous les autres, qu'erreur et mensonge.

— Du moment que vous en êtes si sûr, lui répondis-je, il n'y a qu'à s'incliner. Le fait est, qu'une société, composée d'hommes aussi distingués par la piété et l'intelligence que par la charité, a évidemment le plus de chances possibles

d'être en possession de la vérité. Elle doit par conséquent faire beaucoup de prosélytes par conviction, sans avoir jamais besoin de recourir à de bonnes œuvres conditionnelles comme, par exemple, l'échange d'un bon de pain contre un billet de confession, ainsi que l'ont prétendu quelques critiques de mauvaise foi...

Mon interlocuteur est visiblement contrarié de ma réponse, et, en sa qualité de dévot, il se prépare à me lancer un de ses traits les plus acérés ; mais, au moment où sa voix frémissante fait entendre les premiers mots de sa réplique, je le quitte pour saluer le ministre qui passe et m'accoste :

— Ah ça, me dit-il, où trouvez-vous donc le temps, au milieu de travaux, qui en général absorbent leur homme, de faire sur l'âme et la vie future des bouquins philosophiques qui s'éloignent tant des questions qui se rattachent à votre profession ?

— Mon Dieu, Excellence, c'est bien simple ; il suffit de se lever tôt, de se coucher tard et de bien employer son temps. Du reste ce que j'en fais, c'est en partie comme hygiène intellectuelle et morale, parce que je me suis aperçu que les plus fortes têtes qui se livrent trop exclusivement au culte de la spécialité finissent par devenir des

crétins égoïstes, pour lesquels j'ai une invincible horreur. Quant à supposer que ma profession n'a pas de rapports avec les questions philosophiques dont je m'occupe, je me permettrai, monsieur le ministre, de n'être pas de votre avis. J'en suis si éloigné que je soutiens, au contraire, que dans la plus petite question il y a toujours un côté que l'on peut sans grand effort rattacher à la doctrine de la vie future, du moment que l'on veut examiner son sujet d'un peu haut. Parlons, si vous le voulez, danse ou musique, et dans quelques minutes je me charge d'amener la question sur mon terrain favori. A *fortiori*, le puis-je en ma qualité d'industriel qui me fournit l'occasion de manier la FORCE sous l'apparence de machines, de chevaux et d'ouvriers (1). Mais si j'avais l'étoffe d'un ministre et que je le fusse, je serais bien plus sollicité encore vers l'étude de ces questions desquelles, à mon sens, dépend tout l'avenir des sociétés. Je suppose que, pour cette raison, Votre Excellence n'y est pas indifférente, qu'elle croit à la vie future et qu'elle s'est rendu compte de l'importance qu'il y aurait à ce que tous les membres de la société eussent à

---

(1) M. Hirn, savant industriel, en a fourni un exemple récent dans son livre sur l'*Équivalent mécanique de la chaleur*.

enraciné dans son être, malgré les dénégations et les protestations des nihilistes, l'espoir d'un sort meilleur? Et lui échappe-t-il, à moins qu'il soit destitué de tout sentiment de la réalité, que tout se tient dans la nature, qu'une harmonie universelle domine tous les détails dans lesquels un examen étroit et superficiel peut seul nous égarer? Enfin, réfléchissant sérieusement à la parcelle d'ordre et d'organisation que notre esprit borné peut concevoir et réaliser, peut-il ne pas être frappé de l'intelligence qui est absolument nécessaire pour présider à l'ordre et à l'organisation de l'univers?

Cette intelligence pourrait-elle ne pas appartenir à un être unique tout-puissant, sans qu'il y eût désordre et chaos? Sans contredit. Donc, autant que l'esprit humain est autorisé à conclure, nous pouvons affirmer qu'il y a un Dieu, dédaigner les sophismes et les raisonnements creux de ces philosophes qui ne se contentent pas de l'entrevoir—la seule chose accessible à l'esprit humain—mais qui, voulant franchir d'un bond, que l'on pourrait appeler audacieux, s'il n'était puéril, la distance qui sépare le fini de l'infini, osent entreprendre d'en déterminer l'essence, la manière d'être, et qui ne le pouvant, faute d'éléments, arrivent à la contradiction et concluent à la négation!

Mais ce Dieu ne nous a-t-il donné la notion du temps que pour nous faire sentir combien cette

vie est courte et insignifiante, et nous faire désirer inutilement les compensations que nous pourrions trouver dans une vie éternelle ? Ne développe-t-il devant nos yeux le champ infini de l'espace que pour éveiller en nous le stérile regret de ne pouvoir jamais le parcourir et atteindre ces mondes où nous pressentons qu'une vie plus parfaite est le partage des êtres qui les peuplent ? A-t-il mis en nous une force intelligente aussi éternelle que la matière, l'a-t-il douée d'un vif sentiment du moi pour se raviser au bout de quelques années et détruire cette individualité ? Enfin, nous a-t-il donné le jugement pour qu'il ne nous serve qu'à nous débattre indéfiniment dans la confusion et l'erreur !

Non, mille fois non ! L'homme qui suit pas à pas les indications de la nature, qui en un mot observe bien, conclut bien ; c'est ainsi qu'il a surpris le secret des lois de certains phénomènes, et que, dans sa petite sphère, il en reproduit à volonté d'une nature déjà si extraordinaire, que les générations qui nous ont précédés d'un siècle à peine les eussent attribués à des puissances surnaturelles ! C'est ainsi qu'il suit, dans le ciel, la marche des planètes, des comètes et qu'il leur assigne, à jour et à heure fixes, un rendez-vous infailible, en un point déterminé de l'espace ! L'homme qui a pu arriver à de pareils

résultats, dans le monde visible extérieur, est pleinement fondé à montrer quelque confiance dans son esprit d'observation et son jugement; il peut appliquer l'un et l'autre, avec assurance et des chances de succès, à l'examen de ce qui le concerne plus particulièrement, plus directement. Les faits ne manquent pas, ils abondent; il suffit de les coordonner et d'en tirer la loi et la signification. Or, je vous le dis en vérité, à vous tous qui souffrez ou avez souffert, tous ces problèmes de Dieu et de la vie future qui se sont posés devant vous tant de fois, et devant lesquels votre croyance défaillante, votre esprit interdit et troublé, n'ont su qu'accuser une aveugle destinée, tous ces problèmes, dis-je, sont résolus. Ils le sont dans un sens capable de concilier tout ce qui vous a paru injuste et contradictoire. Ils le sont d'une manière à vous donner, à la fois, la consolation et l'espérance... A moi donc, femmes et enfants abandonnés, pauvres rentiers ruinés par la haute spéculation, employés congédiés, hauts fonctionnaires renversés par les révolutions, artistes fourvoyés, ou dont le mérite n'a pu percer encore la foule compacte qui vous a précédés dans la carrière; ingénieurs, pauvres instruments de la fortune des gens d'affaires; avocats, médecins à petite clientèle, ouvriers des deux sexes, vous tous qui gagnez péniblement un morceau de pain

pour vous et les vôtres ; vous, qui formez les trois quarts de la société, suivez avec moi les funérailles d'un homme de bien, d'un médecin dont la vie a été un long dévouement pour l'humanité, vous lui rendrez un hommage qui lui est dû, et, en récompense, vous trouverez, je l'espère, dans le récit fidèle de ce qui s'y est passé, une réponse satisfaisante aux questions que vous vous êtes posées ; vous y puiserez, en outre, un allègement à vos peines, en acquérant la preuve qu'elles sont le résultat de l'usage que vous avez fait de votre liberté dans une existence antérieure ; qu'elles n'ont, d'ailleurs, qu'une durée limitée dans une existence éternelle ; qu'il dépend de vous d'y mettre un terme, et de jouir plus tôt des compensations inépuisables que Dieu réserve à ceux qui cherchent sa loi de cœur et d'esprit, et, l'ayant trouvée, s'y conforment avec résolution et persévérance...





## A L'ÉGLISE

La mort n'est sans doute pas un grand mal, puisque Nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfants, et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose ; car, si la vie était si excellente, il ne serait pas en notre pouvoir de ne la point donner, ou si la mort traînait après soi des suites de l'importance que tu te fais accroire, il ne serait pas en notre pouvoir de la donner.

CYRANO DE BERGERAC (1).

Nous prendrons le défunt dans une rue quelconque et nous le conduirons dans l'église qu'il vous plaira. X... était, je vous l'ai dit, un homme de bien et de plus un homme célèbre, deux raisons

---

(1) Cette épigraphe est extraite, comme la plupart des autres, de citations de l'excellent ouvrage de M. Alfred Dumesnil, sur *l'immortalité*, dont on ne saurait trop recommander la lecture.

pour que vous soyez flattés d'avoir reçu une invitation d'assister à ses obsèques. Vous vous figurez en habit noir, même si vous n'en avez pas,—l'illusion flatte toujours; — vous avez pris place au milieu des amis et connaissances de la famille en deuil, parmi lesquels vous avez rencontré des officiers généraux, des membres de l'Institut, chamarrés de rubans. Je ne vois pas d'obstacles à ce qu'en pensée vous serriez la main de quelques-uns et fassiez à d'autres quelques petits signes d'amitié. Depuis le temps où toutes les classes ont été mêlées et où les plus humbles se sont élevés aux plus hautes positions sociales, qu'est-ce qui n'a pas ou n'a pas eu, plus ou moins, dans sa famille un membre d'une académie savante française ou étrangère, un inspecteur de l'université, un officier supérieur, un grand vicaire, un domestique ou un portier. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que vous fussiez en pays de connaissance. Du reste la meilleure manière de suivre une scène décrite et d'y prendre de l'intérêt, c'est de s'en croire un des acteurs. Faites ainsi et vous vous en trouverez bien.

Donc vous voilà arrivé à l'église, où vous vous êtes installé aussi confortablement que le permettent des sièges étroits inhospitaliers dont les barreaux anguleux vous entrent dans le dos pour vos péchés, mais qui ne vous empêchent pas

toujours de dormir au milieu d'un sermon. Les orgues ont fait entendre leurs voix sublimes et retentissantes, auxquelles se mêlent des voix humaines psalmodiant ce terrible chant des morts, dont l'air et les paroles vous donnent la chair de poule et font au bon Dieu, je vous le garantis, une réputation qu'il ne mérite pas. — Je vous demande la permission de vous quitter, pour prendre mon poste d'observation dans les premiers rangs, où, à mon tour, je vais retrouver bon nombre d'amis et connaissances.

Pour celui qui ne craint pas la mort, comme votre serviteur, et qui apporte tout le sang-froid, toute la liberté d'esprit possible dans une cérémonie funèbre, c'est un spectacle curieux et intéressant que la physionomie et l'attitude des principaux invités. Voici par exemple un vieillard qui accuse au moins soixante-dix ans. Il paraît d'une santé assez robuste, sa belle tête est ceinte d'une couronne de cheveux blancs, moelleux et brillants comme la soie. Il a l'œil bleu et limpide, le regard franc et sympathique; sa physionomie prend tour à tour diverses apparences suivant les pensées qui l'agitent; quelques plis se forment un instant entre les sourcils; la paupière tremble, s'abaisse légèrement et pousse dehors une larme dont le contact sur la joue le réveille comme en sursaut. Il cherche son mouchoir précipitamment,

fait mine de s'en servir et du même geste enlève la trace de son émotion. Mais bientôt cette figure mobile, où se reflètent les moindres impressions, prend un aspect de rayonnement et de contentement ; ses yeux s'élèvent vers la voûte du temple et semblent y chercher, y rencontrer, — pour leur faire un signe d'adieu, — ceux de l'ami dont l'absence passagère l'avait tout à l'heure attristé. Cet homme est certainement doué de nobles qualités ; la mort pour lui n'a rien de mystérieux : « Elle n'est qu'un départ pour des pays connus où les amis se retrouvent en se rapprochant de Dieu. »

A quelque distance de lui, je vois une autre personne dont la physionomie appelle aussi l'attention : c'est encore un vieillard dont le chef est garni d'une forêt de cheveux grisonnants ébouriffés. La figure est intelligente, les joues sont blêmes, le front est traversé de rides profondes. Les yeux, un peu caves et d'une grande vivacité, viennent de temps en temps se fixer sur le catafalque et s'en écartent aussitôt avec une expression indéfinissable : on y lit des sentiments de regret, d'horreur et même de colère. Le spectacle de la mort éveille certainement, chez cet homme, un conflit d'idées. Il est bon et intelligent, mais il fait nuit, dans son esprit, sur les grandes notions de Dieu, de l'âme et d'une vie future. Il regrette son ami, il croit assez en Dieu pour lui en vouloir

de le lui enlever sitôt ; mais il ne croit pas à une autre existence, ou du moins, il est à cet égard dans un état de grande incertitude. Il est bien à plaindre !

A côté de moi est un bellâtre, ayant une assez jolie figure, de jolies dents que la circonstance ne permet pas de montrer par un rire habituel, mais auquel il supplée par un cure-dents qui n'a rien à faire dans une bouche à jeun. La figure ne révèle pas une intelligence au-dessus de l'ordinaire, mais les yeux sont rusés. Au milieu de la cérémonie, notre homme laisse déjà échapper des signes d'impatience qu'il manifeste en se levant et s'asseyant, et consultant sa montre à de courts intervalles. Il ne parvient à se calmer un peu qu'en partageant son attention entre un bulletin de la Bourse, qu'il tire de sa poche, et son voisin de droite, homme entre deux âges, qui suit tous les détails de la cérémonie avec une attention et une onction qui indiquent un catholique des plus fervents ; ce qui d'abord paraît amuser notre boursier et appelle ensuite sur sa figure une expression mêlée de mépris et de pitié. — Le fait est qu'il doit y avoir une énorme distance entre ces deux êtres, et que, pour un homme positif, comme on l'entend dans un certain monde, ce doit être une marque de faiblesse et d'inintelligence notoires que de négliger les avantages certains de la vie des affaires pour

s'attirer, par le recueillement et l'étude ou la prière et les bonnes œuvres, les récompenses problématiques promises au juste dans une autre vie. On n'est sûr que de ce que l'on *tient*, et l'homme sensé ne lâche pas la proie pour l'ombre ; telles sont, sans doute, les réflexions du monsieur pour qui cette vie est tout, et qui, en conséquence, en homme pratique, ne doit pas se faire faute d'en tirer le plus grand parti possible au profit de ses aises et sans se préoccuper de celles des autres... A un certain moment, son penchant à l'hilarité est excité par un monsieur qui vient de tirer de sa poche une paire de gants blancs et qui, en les dépliant, et dérangeant cinq ou six personnes, se dirige vers une chapelle de côté où une noce de quatrième ou cinquième classe semble l'attendre.

— Vous verrez, me dit mon voisin en riant, qu'avant de sortir de l'église il trouvera moyen de tenir un enfant sur les fonts baptismaux. Voilà ce qui s'appelle un homme utile et qui emploie bien son temps... Il faut convenir aussi qu'une église, à Paris, est une drôle de boutique...

Sans m'associer aux sentiments de ce monsieur pour lequel je n'éprouve aucune sympathie, je me contente de lui faire un léger signe d'assentiment, en m'avouant à moi-même que l'on devrait bien prendre dans les nouvelles

églises des dispositions pour éviter ces singuliers incidents (1).

Mais la cérémonie est finie, la bière est enlevée et tout le monde défile devant le fils du défunt. Mon voisin le bellâtre, qui a sans doute intérêt à montrer qu'il a répondu à l'appel qui lui avait été adressé, arrive près de lui, lui serre la main : — « Mon cher ami, lui dit-il, vous savez toute la part que je prends à votre malheur ; mais il faut se faire une raison. Nous sommes tous mortels, et tôt ou tard il faut y passer malheureusement. J'ai le regret de ne pouvoir monter là-haut avec vous. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? Un homme d'affaires n'est pas maître de son temps. A revoir. » Et lui secouant une dernière fois la main, il s'esquiva. Ce qui me suggéra la question de savoir quels rapports pouvaient exister entre une famille estimable et un pareil faquin. Mais Paris est la ville

---

(1) Pourquoi, par exemple, ne ferait-on pas toutes les cérémonies funèbres dans des églises souterraines ou cryptes, qui s'y prêteraient si bien par leur situation et les dispositions particulières que l'on pourrait y ajouter pour leur donner le caractère de la salle des morts ? On appelle une église le temple ou la maison de Dieu. Cela étant, ne doit-on pas considérer comme un manque de respect tout cet attirail de deuil qu'on lui inflige, parce que l'une de ses infimes créatures a quitté son enveloppe terrestre ?



des contrastes et des rapprochements les plus singuliers. Tout s'y mêle, s'y coudoie, et l'on ferait certainement un livre très-curieux, rien qu'à dénombrer et analyser, à la manière de Lesage dans le *Diable boiteux*, les personnes qui se rencontrent comme appartenant au même cercle de relations. Je m'en occuperai un jour ou l'autre, si avant que j'aie le temps de le faire, l'aventure n'a pas tenté un autre écrivain.

### III

## LE DÉPART

### CAUSERIE DE CIRCONSTANCE

Il n'est pas plus étonnant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans le monde.

VOLTAIRE.

Aussitôt que dans un corps la Nature sent qu'il faudrait plus de temps à réparer les ruines de son être qu'à en composer un nouveau, elle aspire à le dissoudre....

*Nous mourons plus d'une fois, et, comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour reprendre vie ailleurs, ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances.*

CYRANO DE BERGERAC.

Je me joins au cortège en cherchant des yeux le vieillard que j'avais remarqué et dont j'aurais voulu me rapprocher, mais je suspends ma recherche en prêtant l'oreille à la conversation de mes deux voisins que je reconnais pour avoir été de l'intimité du défunt.

— Ce pauvre X..., dit l'un d'eux, qui aurait

pensé, en le voyant encore si alerte il y a huit jours à peine, que nous le conduirions sitôt à sa dernière demeure ?

— A quoi tient notre existence, reprit l'autre, lorsqu'elle a mesuré plus de soixante-dix ans ! A cet âge, malgré l'apparence, on n'est plus que le souffle de soi-même et un souffle vous abat. Du reste, X... est mort de la fin des élus, sans souffrance, presque subitement, après une vie bien remplie, ne laissant personne dans l'embarras et ayant inculqué à sa famille des principes qui lui faisaient considérer la mort comme un voyage un peu plus long que les autres, mais après lequel on se rencontre infailliblement.

— J'ai toujours été étonné, dit le premier, qu'un esprit si distingué se berçât de pareilles illusions. Quand on a la bonne fortune d'appartenir au XIX<sup>e</sup> siècle, le siècle positif par excellence, à une époque où la science, par l'organe des Comte, des Littré, des Renan, a réduit à néant toutes ces rêveries de l'âme et d'une autre vie, — cette outre-cuidante vanité de l'homme de viser à l'éternelle individualité, on doit prendre son parti en homme d'esprit, se soumettre sans murmurer à une dissolution inévitable, ne pas chercher à régler sa vie et celle des autres sur des aspirations chimériques...

— Mais croyez-vous, répondit le second, que

les hommes que vous venez de citer aient eu le dernier mot de la science et de la philosophie? Vous me faites signe que non. Eh bien ! s'il en est ainsi, pourquoi notre ami, auquel vous avez reconnu aussi un esprit solide et distingué, n'aurait-il pas été plus loin qu'eux ? Pourquoi n'aurait-il pas découvert des aspects de la question détruisant les inductions de vos auteurs favoris ? Pour mon compte, je l'ai souvent entendu discuter sur ce sujet et pousser ses investigations très-loin, et je ne l'ai jamais entendu tirer une conséquence qui ne fût justifiée par les faits et la logique la plus ferme et la plus saine ; aussi a-t-il fixé dans mon esprit des idées que je suis aujourd'hui très-heureux de posséder.

— A Dieu ne plaise, fit le premier interlocuteur, que je veuille troubler la quiétude de votre esprit sur ce sujet. Mais cette quiétude pour l'homme éclairé s'obtient aussi bien par une croyance contraire à la vôtre, pourvu qu'elle soit établie par des raisons indiscutables. Vous sachant homme de science et de raison, je ne me ferais donc aucun scrupule de battre vos opinions en brèche pour y substituer un ordre d'idées différent où votre esprit pût également se reposer. Mais cela nous mènerait loin et...

— Vous perdriez votre temps, mon cher Gustave, fit un troisième interlocuteur qui, depuis

quelque temps, marchait côte à côte avec moi et écoutait avec un sourire narquois le dialogue qui vient d'être rapporté. Vous avez affaire à un champion préparé pour la lutte, et qui, entre autres choses, vous démontrera par  $a + b$  que nous autres journalistes qui n'avons pas la moindre teinture de chimie, de physique, de physiologie et de mécanique, nous sommes absolument incompétents pour traiter cette question.

Tout en s'exprimant ainsi, le nouveau venu serrait la main de ses deux amis et s'intercalait entre eux, comme s'il voulait mettre un terme à la discussion; cependant il ajouta bientôt :

— C'est égal, malgré mon ignorance des sciences sus-nommées, j'ai ma petite opinion sur la question et je me permettrai de dire que notre pauvre ami, sauf sa pensée écrite, imprimée, n'est plus à cette heure qu'une masse de chair en décomposition; que nous aurions honoré bien mieux sa mémoire si, au lieu d'assister à ses obsèques, nous nous étions réunis à la salle Herz, par exemple, pour entendre une lecture sur ses meilleurs ouvrages, et les discours que ses amis les plus intimes auraient voulu prononcer pour rappeler, malgré ses erreurs, les services sérieux rendus par lui à la science en général et à l'art médical en particulier.

— Cette idée ne me déplait pas, reprit la personne attaquée par le nouveau venu; mais elle n'exclut pas nécessairement le système actuellement suivi. Rien n'empêcherait que l'on ne mit les deux en pratique, et alors chacun pourrait honorer la mémoire du défunt à sa manière, d'après ses goûts, ses opinions. Pour moi, ne vous en déplaise, je suis certain que notre ami est si loin de la dissolution, en ce qui concerne la partie essentielle de son être, qu'il assiste à ses propres funérailles; et que ce n'est pas pour lui une petite satisfaction de voir le nombreux cortège qui a répondu à l'appel de sa famille, et les regrets sincères et unanimes dont il est l'objet.

— Je me demande toujours, reprit l'incrédule journaliste qui avait ouvert la discussion, comment l'on peut être sûr d'une chose que l'on ne voit pas, que l'on n'a jamais vue.

— Si l'on ne devait admettre comme vrai que ce que l'on voit, répondit le second interlocuteur, les connaissances que l'on qualifie de positives se réduiraient presque à rien; avez-vous jamais vu de l'air ou un gaz quelconque?

— Non, sans doute; mais, cet air, je le vois remuer des moulins à vent; ce gaz, je le sens ou je le vois, comme l'air, produire des effets mécaniques; en d'autres termes, ces agents affectent indirectement l'organe de la vue par les effets produits, ou

directement le sens du toucher, de l'odorat ou de l'ouïe ; j'en conclus, dès lors, que j'ai affaire à des choses ayant positivement une existence matérielle, puisqu'elles produisent des effets mécaniques accessibles aux sens. Cela me suffit.

— Très-bien raisonné ; mais les cinq sens, dans leur exercice régulier, tels que nous les connaissons, sont-ils les seuls instruments à l'aide desquels l'homme puisse arriver à la constatation de ce qui a une existence réelle ?

— Je n'en connais pas d'autres et je ne crois pas, je ne me sens nullement disposé à admettre qu'il y en ait.

— Prenez garde ; cette réserve indiquerait de votre part une prétention à posséder le dernier mot des choses, ce qui ne serait pas modeste ; ou bien un parti pris d'échapper à la discussion, ce dont vous êtes parfaitement libre ; alors je n'insisterais pas davantage, n'ayant ni l'habitude ni le goût de prêcher les gens malgré eux, ou de tenir une lanterne allumée devant des yeux qui se ferment obstinément.

— Allons, mon bon Julien, se mit à dire Gustave, vous vous êtes fourré dans un traquenard sans vous en douter ; il faut vous en tirer bravement, loyalement, pour l'honneur du journalisme.

— Mais, je n'ai nullement la prétention d'avoir

la science infuse. — Dieu sait, et moi aussi, combien elle serait peu fondée. — J'ai tout simplement exprimé une réserve à l'égard des arguments de M. M..., parce que je sens qu'il peut facilement m'entraîner sur un terrain que je connais beaucoup moins que lui, et où il pourrait avoir raison de moi, sans peut-être avoir raison au fond. J'avouerai en outre, si vous y tenez, que je ne me sens pas grande envie de lui ménager ce triomphe, ne serait-ce que pour le taquiner un peu...

— Soyons sérieux, mon bonhomme, repartit Gustave, vous l'étiez, il n'y a qu'un instant, lorsque vous raisonnez si puissamment sur les sens, de l'aveu même de votre adversaire. Vous pouvez donc nager encore quelques brassées, il vous reste de la corde ..

— Et de l'haleine, Dieu merci... Parlez, monsieur M..., je vous écoute avec la plus grande attention.

— Je vous disais donc, reprit M..., que les sens dans *leur exercice régulier* ne sont pas les seuls moyens que nous ayons à notre disposition pour arriver à la constatation d'un fait qui peut nous intéresser. A vrai dire, ce n'est même pas là le rôle ordinaire de ces organes; leur fonction principale consiste à électrographier, s'il m'est permis de me servir de cette expression, que j'emprunte à un auteur nouveau, les signes du souvenir qui



se rapportent aux cinq sens. L'œil fait de petites photographies de tout ce que nous voyons ; vous pouvez vous en assurer d'une manière bien simple : le matin, quand vous ouvrez les yeux, qui ont acquis, par le repos, une sensibilité toute particulière, portez-les sur votre fenêtre pendant une seconde, et fermez-les ensuite. Vous continuerez à voir la fenêtre pendant un certain temps, puis l'image s'atténuera rapidement ; ce qui était clair deviendra noir, et réciproquement ; enfin, l'image disparaîtra, emportée par la circulation, dans quelque réceptacle d'où vous la tirerez quand il vous plaira l'évoquer ; ce qui constitue la mémoire, le souvenir. C'est pour cela que, lorsque nous nous rappelons un tableau, nous voyons la position qu'il occupait, les accessoires qui l'entouraient ; l'œil a tout photographié. Il en est de même des sons : les vibrations sonores font sur le nerf acoustique des images analogues à celles déposées sur la rétine par les vibrations lumineuses ; de même encore pour les autres sens. Selon toute apparence, *c'est la masse cérébrale qui fournit le collodion nécessaire à toutes ces opérations, lequel est distribué par les nerfs aux organes qui l'emploient, puis ramené au centre, au magasin général par d'autres nerfs* ; ce qui forme une circulation analogue à celle que présente le système sanguin avec ses deux systèmes de vaisseaux artériels et veineux.

— Ceci est nouveau pour moi et fort intéressant, je l'avoue, interrompit le journaliste ; mais je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec notre sujet ; et, si cela en avait, je demanderais à faire des réserves sur votre théorie. Je reconnais que nous devons conserver des signes matériels de ce que nous sentons, de ce que nous voyons. Il ne faut jamais s'être observé pour le nier. Ainsi, en ce qui me concerne, je ne me souviens nettement du passage d'un livre que s'il se présente quelque part, dans ma tête, sous l'influence de la volonté, l'image du livre, et du côté de la page où se trouvent les lignes que je veux citer. A ce compte, l'exercice de la mémoire est une vision, une lecture intime intérieure ; notre intelligence, un magasin d'images et d'empreintes de toute espèce, à moins que ce ne soit un petit monde d'êtres-images, venant à notre appel se placer à l'endroit où nous les percevons à nouveau. Mais il ne m'est pas démontré que tout cela y soit apporté par le procédé que vous indiquez.

— Mon Dieu ! vous m'accordez assez pour que je passe condamnation sur le reste, dont je n'ai pas besoin pour ma démonstration ; cependant, puisque vous avez l'esprit si ouvert sur ce sujet, je regretterais d'y avoir déposé une notion incomplète, et je vous demanderai si, la question de la formation de l'image étant résolue affirmative-

ment, vous n'admettez pas que nous devions avoir des appareils pour la fabriquer ?

— Sans contredit...

— Eh bien, quels peuvent être ces appareils ?

— Vous disiez tout à l'heure que l'œil est un appareil photographique... Il y a une chose certaine, c'est que, s'il n'en est pas un, il y ressemble beaucoup ; car il est incontestable qu'il se fait au fond de l'œil, sur la rétine, c'est-à-dire sur une *surface sensible*, une image des objets vers lesquels nous dirigeons les yeux. Vous avez cité un fait que j'ai eu l'occasion de constater assez souvent, dont je saisis pour la première fois l'importance, qui prouve que l'image se fixe ; puis, qu'elle disparaît. Mais il est évident que cette disparition n'en est pas l'anéantissement ; puisque chacun, suivant ce que l'on appelle son degré de mémoire, peut l'évoquer avec plus ou moins de précision. En tous cas, je reconnais et j'accorde qu'en ce qui concerne l'organe de la vue, il est amplement démontré qu'il ne nous sert pas simplement à nous donner actuellement la sensation des objets extérieurs, mais qu'il fabrique positivement les éléments du souvenir. Maintenant, si l'on considère la relation existant entre l'organe visuel et le cerveau, malgré le silence des anatomistes sur l'usage de la matière cérébrale, j'admets aussi comme une induction très-légitime que ce der-

nier organe fabrique la liqueur sensible transportée par les nerfs dans l'appareil où elle doit être impressionnée à la manière du collodion, comme le foie fabrique la bile pour la digestion, etc. Tout cela me semble concluant, mais la chose me paraît moins claire pour les autres sens.

— Avec un peu de réflexion, elle vous paraîtra tout aussi évidente. Pour le sens de l'ouïe, par exemple, il vous suffira de faire appel à un vieux souvenir de collège, si depuis vous n'avez pas eu occasion de faire ou de suivre des expériences de physique. Ne vous souvient-il pas d'une peau tendue, sur laquelle on a semé une légère couche de sable, et d'avoir vu ce sable se disposer en figures très-variées, suivant le son rendu par une corde de violon?

— Certainement.

— Eh bien, imaginez que vous avez dans l'oreille une surface (nerf acoustique) sur laquelle s'étale un liquide sensible qui, sous l'influence des sons, forme des figures toujours les mêmes pour les mêmes sons, et vous aurez, dans un autre genre, un appareil absolument semblable à l'œil, qui récoltera, lui aussi, ses images, et les fixera par un procédé analogue.

— Accordé. Quant aux autres sens, les sensations étant plus simples, les appareils qui les récoltent sont moins compliqués ; mais on y re-

marque toujours les mêmes éléments principaux : une surface sensible et des nerfs qui la mettent en rapport avec la fabrique de collodion organique : le cerveau.

— Bravo, mon cher Julien, vous allez au-devant des explications de M... ; vous lui épargnez la moitié de la besogne.

— Patience, cela n'ira peut-être plus aussi bien tout à l'heure ; car il nous reste toujours à savoir pourquoi nous sommes entrés dans ces détails de physiologie.

— Vous allez le comprendre de suite ; car j'en veux conclure que les sens ne sont pas nécessairement, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici, les organes à l'aide desquels nous sentons, mais les appareils à l'aide desquels nous récoltons les signes du souvenir ; et, ce qui achève de le prouver, c'est que nous pouvons sentir, éprouver toutes les sensations attribuées aux cinq sens *sans leur secours* ; tandis que nous ne pouvons avoir le souvenir d'une sensation éprouvée qu'avec leur assistance.

— Ah ! par exemple, je voudrais bien voir comment vous allez vous tirer de là.

— Ce n'est pas si difficile que vous le croyez ; et pour ne provoquer de votre part aucune résistance je choisirai mes exemples non pas chez ceux qui ont fait une étude spéciale des phénomènes qui le

prouvent et dont vous pourriez récuser l'autorité, mais chez leurs adversaires.

— Cela est de franc jeu ; aussi me voyez-vous sur ces bases-là tout prêt à accueillir vos preuves sans la moindre résistance.

— Eh bien ! quand vous aurez quelque loisir, feuillotez le volume de M. Alfred Maury de l'Institut, sur *la Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, et vous y verrez (1) l'histoire très-curieuse d'un jeune cordier de vingt-deux ans, affecté de temps à autre d'accès de somnambulisme naturel...

— Ah ! nous y voilà, vous ne pouvez sortir de votre démonstration sans avoir recours au somnambulisme, c'est fâcheux.

— Votre logique vous fait défaut : car peu vous importe de quelle nature sont mes preuves, du moment que je ne m'appuie que sur des faits authentiques ; nierez-vous par hasard qu'il y ait des individus affectés de somnambulisme ?

— Non certainement et d'autant moins que Gustave et moi nous avons eu au collège un camarade qui était somnambule. Dans ses accès nous pouvions le pincer, le taquiner de toutes les façons sans qu'il s'en aperçût ou s'en souvint. Il répon-

---

(1) Page 444.

dait quelquefois à nos questions; d'autres fois, il était sourd comme un pot. Lorsqu'il nous entendait, il montrait généralement une sagacité, une érudition qui nous étonnaient d'autant plus que, pendant la veille, il figurait modestement parmi les cancre.

— Cette histoire a beaucoup d'analogie avec celle que je voulais vous raconter, et dont je vous épargnerai le récit. Je vous ferai seulement observer que les faits de cette nature sont plus fréquents que l'on ne pense, et, si vous preniez la peine de les rassembler, de les analyser, vous verriez que, dans certains cas, l'homme *entend, voit, sent, flaire*, sans le secours des sens; mais qu'en même temps il ne se souvient pas des sensations éprouvées, parce que les appareils qui doivent les recueillir sous forme d'images ne fonctionnent pas (1).

— J'ai tant lu de diatribes contre les somnambules que j'en ai conçu instinctivement une certaine répugnance à chercher des preuves dans ce quartier-là. Je parle ici du somnambulisme artificiel où l'on trouverait peut-être aussi des faits

---

(1) Je renvoie, pour d'autres exemples et les conséquences que l'on peut en tirer, à l'ouvrage de M. Love, sur le *Spiritualisme rationnel*.— Paris, 1862. Didier, éditeur.

concluants; mais, dans l'exemple que vous vouliez rapporter comme dans celui que j'ai cité, les pratiques des magnétiseurs de mauvais aloi sont hors de question et les faits ont toute la sincérité, toute l'authenticité désirables au point de vue scientifique. J'avais donc tort de vous interrompre et de laisser échapper des signes d'incrédulité, d'autant plus que vous aviez annoncé que vous prendriez votre exemple dans des cas de somnambulisme naturel, que les personnes éclairées ne peuvent contester, et que par surcroît de précaution vous l'empruntiez à un adversaire de vos idées.

— Nous voilà donc d'accord et je puis alors vous poser cette question : Qu'est-ce qui reçoit les sensations quand les intermédiaires habituels, les sens, le système nerveux, ne fonctionnent plus, comme dans le cas de somnambulisme naturel et d'autres que nous aurons peut-être occasion d'examiner (1)?

---

(1) Ainsi, il est constant que le somnambule ne voit et ne sent que les choses dont la connaissance lui est actuellement nécessaire pour le but qu'il poursuit, et qu'il n'y arrive pas par les moyens ordinaires. Dans le cas du jeune cordier rapporté par M. Maury, de l'Institut, ce savant rapporte qu'au moment du paroxysme « il fronçait les « sourcils, les yeux s'abaissaient, les paupières se fer-



— Dame ! je n'en sais rien...

— Je crois que vous le pressentez et que vous ne voulez pas l'avouer.

— Ma foi non... je me tâte un peu pour me reconnaître... Vous m'avez poussé dans une impasse d'où je ne vois de sortie honnête possible que par l'admission de quelque chose qui peut être indépendant du corps, dans des circonstances pareilles à celles dont nous avons parlé; cette chose aurait la faculté d'éprouver directement toutes les sensations, elle pourrait encore commander le mouvement au corps, mais elle n'aurait pas la mémoire des actes accomplis dans cet état; et, s'il était possible d'imaginer qu'elle pût se séparer du corps tout à fait, elle n'aurait plus de mémoire du tout, puisqu'elle y aurait laissé les images récoltées qui sont les éléments du souvenir.

-- Cette analyse est juste, sauf un détail. Cette chose, pour me servir de votre expression, n'a pas ou paraît ne pas avoir, d'après les faits con-

---

« maient et tous les sens devenaient obtus. On pouvait alors impunément le pousser, le pincer, le piquer. Il ne sentait ni n'entendait rien, même si on l'appelait par son nom et si l'on déchargeait un pistolet à ses oreilles. » Ce qui ne l'empêchait pas d'accomplir les actes qu'il poursuivait comme s'il avait été dans la pleine possession de ses sens. Comment sentait-il ?

statés, la mémoire des sensations éprouvées indépendamment des organes, des appareils électrographiques; mais elle a conservé la mémoire de tout ce qu'elle a ressenti auparavant en dehors de l'état spécial dont il s'agit. J'en appelle au fait que vous avez eu l'occasion d'observer vous-même.

— C'est vrai, elle a même une mémoire plus nette, plus étendue que pendant la veille.

— Donc, tout en se rendant en quelque sorte indépendante des organes, elle conserve la collection de ses souvenirs, et la lucidité est d'autant plus grande, que l'état de somnambulisme, c'est-à-dire d'indépendance des organes sensitifs, est plus grand; d'où, contrairement à ce que vous disiez tout à l'heure, vous pouvez conclure que, si la chose dont il s'agit pouvait se séparer complètement du corps, elle entrerait en possession d'une mémoire infiniment plus étendue et plus lucide que celle qu'elle possède à l'état de veille...

— Il n'y a rien à dire à ce raisonnement basé sur des faits incontestables; mais il reste un point délicat à établir, c'est de savoir si la chose en question (et pourquoi ne pas l'appeler par son nom), la partie essentielle de l'être animé, l'âme en un mot, peut se séparer du corps et continuer d'exister isolément avec tous ses attributs; ce qui me ramène à ma question délaissée un mo-

ment : qu'est-ce qui a jamais vu une âme ? Qui est-ce qui a jamais eu des nouvelles d'un trépassé ? Il me semble que nous entrons là dans un domaine où l'école spiritualiste expérimentale est en défaut et se trouve complètement réduite à l'induction.

— L'école n'est pas aussi embarrassée que vous l'imaginez. Au pis aller, ne serait-ce pas déjà beaucoup d'avoir établi que l'âme peut éprouver toutes les sensations sans le secours des organes ; que, dans cet état, elle sait plus de choses que pendant la veille ; que son souvenir est plus précis ; que cette disposition est d'autant plus tranchée que l'état de somnambulisme est plus profond ; en d'autres termes que l'indépendance des organes est plus grande ? Or, dites-le moi, à quel moment cette indépendance peut-elle atteindre son maximum, si ce n'est à celui où l'âme se sépare définitivement du corps ?

— Sans doute, mais ce n'est qu'une induction, comme je disais tout à l'heure, et la moitié d'un fait vaudrait mieux.

— Je soutiens, moi, que certaines inductions valent un fait. Ainsi, par exemple, ayez une corde attachée à un mur droit, constatez qu'à quatre mètres du point d'attache elle se trouve à deux mètres du mur, vous en conclurez, par induction, qu'à huit mètres du point d'attache elle est à quatre

mètres du mur, et la mesure prise en cet endroit, le fait en un mot, n'ajoutera rien à votre conviction. Eh bien, à mon sens, le fait relatif à l'âme n'est pas moins concluant. Il est constant que, dans le sommeil, la syncope, le somnambulisme, elle se dégage des entraves du corps, des organes, à des degrés divers; que plus elle s'en éloigne, plus elle est en possession de ses attributs intellectuels; d'où l'on conclut qu'elle atteint son maximum quand le dégagement est complet, c'est-à-dire après la mort. Mais si j'insiste sur ce point, ce n'est pas que les faits et les arguments me manquent pour fortifier l'induction à laquelle j'avais recours tout à l'heure. Je voulais seulement vous faire sentir que, n'eussions-nous qu'elle et n'ayant rien à y opposer, elle serait, à la rigueur, suffisante pour asseoir une conviction légitime, aussi bien fondée que les quatre-cinquièmes des notions scientifiques que nous considérons comme les mieux établies. Mais la notion dont il s'agit étant la plus importante de toutes celles qui doivent être inculquées à l'homme, il n'y a pas de mal à ce que les preuves soient surabondantes, et, si le sujet ne vous agace pas les nerfs comme cela arrive à ce pauvre Z..., votre confrère en journalisme, je poursuivrai ma démonstration.

— Mais ce sujet est on ne peut plus attrayant et

**je vous demande en grâce de continuer sans vous soucier de Z...; je ne suis pas aussi entêté qu'il en a l'air.**

— Je commence par vous dire que je vous citerai des faits de communication d'âmes avec les vivants, mais comme ces faits, quoique plus fréquents qu'on ne le croit généralement, ne se reproduisent pas à volonté comme une expérience de physique, et qu'on peut, jusqu'à un certain point, les contester, — à tort, selon moi, — je vous dirai avant d'y arriver tout ce qui corrobore et fortifie ces faits comme l'induction à laquelle je suis arrivé précédemment.

J'ai assisté aux derniers moments d'un ami qui m'était bien cher; trois jours avant de mourir il ne reconnaissait plus personne, il végétait, c'est tout au plus s'il pouvait avaler quelques gouttes d'eau fraîche de temps à autre. A l'altération des traits on pouvait juger que l'organisme était usé, et entrainé, pour ainsi dire, en décomposition; d'où il suit que, si l'âme était dépendante du corps, elle devait être incapable de toute manifestation et se trouver elle-même bien près de la dissolution. Eh bien, pas du tout... Une heure avant de mourir, son œil, qui ne voyait plus, changea d'aspect en un instant. Il prit même une vivacité, une profondeur que je ne lui avais jamais connues; la parole revint presque en même temps au moribond, qui me dit bientôt d'une voix faible, mais distincte :

« Mon ami, je ne souffre plus... Il me semble que je suis à côté de mon corps comme à côté de quelque chose qui ne m'appartient plus ; mon esprit est plus libre qu'il ne l'a jamais été, et ma mémoire est telle que toute mon existence se déroule devant moi comme un tableau magique... » Il se mit alors à me parler de détails de notre existence de collège, de choses apprises qui ne m'étaient pas revenues depuis bien longtemps. — « Je pourrais, me dit-il, si j'en avais le temps, te donner bien des preuves de la liberté et de la lucidité d'esprit que je sens grandir en moi ; mais mes instants sont comptés, il faut que j'en profite pour te transmettre mes dernières volontés que ma maladie soudaine m'a empêché jusqu'ici de te communiquer. » — Puis il m'entretint assez longuement de ses affaires, m'indiqua le chiffre de sa fortune, l'endroit de son bureau où j'en trouverais le détail, et me dicta son testament qu'il signa d'une main faible, mais d'une manière suffisamment nette. Cela fait, il appela sa sœur, lui montra le testament, lui dit quelques paroles affectueuses, et s'adressant à moi : « — Mon ami, reprit-il, je crois que c'est une grâce particulière qui m'est faite de recouvrer, avant de vous quitter, une notion aussi claire que celle que j'ai actuellement de cette vie et de l'autre. Mon corps n'est plus rien,

dit-il d'une voix qui s'affaiblissait, et mon esprit n'a jamais été plus lucide, en possession plus entière de ses conquêtes intellectuelles... Je ne meurs pas, je renais... au revoir...» — Ces derniers mots furent prononcés d'une voix si faible que nous ne dûmes de les entendre qu'au mouvement instinctif qui nous poussait à rapprocher notre oreille du moribond à mesure que sa voix baissait. Son œil jeta un dernier éclair... C'était le signal du départ pour le monde invisible aux hommes.

Cette mort m'a vivement impressionné et je me suis appliqué, depuis, à rechercher des exemples analogues qui montrent si clairement, d'une part, le corps, l'instrument des manifestations terrestres en train de se dissoudre, et, de l'autre, l'âme se dégageant et naissant à une vie nouvelle. Ce qui m'a paru le plus concluant, dans ce sens, c'est le cas d'un homme instruit, dans une belle position, frappé à quarante ans d'un premier accès de folie. Cet accès fut suivi d'un grand nombre d'autres, à des périodes de plus en plus rapprochées, et s'empirant chaque fois à tel point, qu'au bout de six mois le malade ne reconnaissait plus personne. Il resta dix ans dans cet état. Pendant ce temps, sa santé déclina rapidement; après cinq ans, il n'était plus que l'ombre de lui-même. A cinquante ans, époque à laquelle il mourut, il paraissait en avoir soixante-dix. Ici la partie intellectuelle de

l'être paraissait avoir suivi dans son abaissement la même marche que la partie corporelle, et donnait beau jeu aux positivistes. Mais un jour l'état de santé du malheureux fou devint tel que, présageant une fin prochaine, on prévint sa femme et ses enfants. Quel ne fut pas l'étonnement de la famille et de toutes les personnes présentes lorsqu'à la place de l'œil égaré et terne qu'on était habitué à lui voir depuis si longtemps, on rencontra un regard illuminé par l'intelligence, se reflétant sur toute la figure et rendant aux traits l'expression qu'ils avaient perdue. Quelques minutes plus tard, il n'y avait plus de doute sur son retour à la raison ; car, après le temps nécessaire pour rassembler ses idées, il reconnut sa femme, lui tendit les bras, l'embrassa avec effusion ainsi que ses enfants ; puis, sans entrer dans aucun détail sur le temps passé, les entretint avec résignation de sa mort, qui eut lieu quelques heures plus tard. Ces exemples sont assez fréquents, et, si l'on se donnait la peine de les rassembler avec toutes les circonstances qui les accompagnent, on verrait le dégagement de l'âme s'éclairer d'une lumière telle qu'elle aveuglerait les plus intrépides contradicteurs.

— J'avais connaissance de faits semblables, reprit le journaliste, mais, jusqu'à présent, je l'avoue à ma honte, ils ne m'avaient pas frappé.



Je m'étais contenté de cette comparaison vulgaire qui assimile les derniers moments lucides d'un mourant aux dernières clartés d'une lampe qui s'éteint. Mais, dans tout ce que vous venez de nous dire, il y a un enchaînement de faits qui donnent à la question un tout autre aspect; et en admettant que votre démonstration s'arrête au point où elle en est, je m'en contenterais à la rigueur; car il est bien difficile, d'après ce que vous nous avez dit, de ne pas admettre l'indépendance graduelle de la partie intelligente de notre être, de la partie corporelle; et dans cette gradation il n'y a aucune raison de s'arrêter à un point quelconque de la série; de même que, dans la comparaison ingénieuse que vous nous présentiez tout à l'heure, on ne serait pas fondé à repousser l'assertion qu'une corde tendue, fixée à un mur, et qui, à quatre mètres du point d'attache se trouve à deux mètres de ce mur, à vingt mètres du point de départ, en est éloignée de dix mètres, sous prétexte qu'un obstacle empêcherait de vérifier le fait en mesurant sur place cette distance.

— Je suis ravi de vous avoir amené là; mais je veux vous traiter comme un homme difficile à persuader, et ne vous épargnerai aucun des arguments ou faits qui peuvent être produits en faveur de mon opinion. Comme preuve de dégagement de l'âme, je citerai un premier fait qui m'est connu

personnellement. C'est celui de madame B..., qui était affectée de somnambulisme (1). — Vers le milieu de la nuit, elle s'éveilla en proie à la plus vive agitation, elle venait d'entendre râler un de ses enfants qu'elle avait vu en même temps étouffé sous l'oreiller de sa nourrice. — Le lendemain elle reçut la visite du mari de cette nourrice qui lui annonça que l'enfant était mort dans la nuit, justement à l'heure où elle s'était éveillée, et l'on sut bientôt qu'il avait été étouffé, ainsi que la mère l'avait vu. Comment expliquer ce phénomène autrement que par un dégagement de la partie de nous-même qui éprouve des sensations, et par une aptitude à sentir indépendamment des organes?... Les faits de ce genre constatés par les physiologistes sont très-nombreux; j'en citerai un autre emprunté à l'ouvrage de M. Brierre de Boismont (2), aliéniste distingué et membre de l'Académie de médecine :

« Mademoiselle R..., douée d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle Desessartz, médecin célèbre, membre de l'Institut. Elle était alors séparée de sa mère atteinte, en province,

---

(1) Son père était somnambule, son fils l'est aussi.

(2) *Des Hallucinations*, p. 205.

d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prête à rendre le dernier soupir, et témoignant, surtout, un vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était à Paris. Bientôt elle s'entendit appeler plusieurs fois par son nom de baptême; *elle vit, dans son rêve*, les personnes qui entouraient sa mère, s'imaginant qu'elle demandait sa petite-fille portant le même nom, aller la chercher dans une pièce voisine; un signe de la malade leur apprit que ce n'était point elle, mais sa fille de Paris qu'elle désirait voir. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence; tout à coup ses traits se décomposèrent, se couvrirent de la pâleur de la mort, elle retomba sans vie sur son lit.

« Le lendemain, mademoiselle R... parut fort triste devant Desessartz, qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. Celui-ci, la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa sur son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, que sa mère venait de mourir; il n'entra pas dans d'autres explications.

« Quelques mois après, profitant de l'absence de

son oncle pour mettre en ordre ses papiers auxquels, ainsi que beaucoup d'autres savants, il n'aimait pas qu'on touchât, mademoiselle R... trouva une lettre qui avait été jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant toutes les particularités de son rêve, que Desessartz avait passées sous silence, ne voulant pas produire une émotion trop forte sur un esprit déjà si vivement impressionné ! »

Est-il besoin d'insister sur l'importance de ce fait, tant au point de vue du fait en lui-même, que du caractère d'authenticité qui résulte des circonstances dans lesquelles il s'est produit ? Je ne vous ferai pas cette injure, et je passerai de suite à d'autres phénomènes de la même série qui répondront directement à votre question, à laquelle je suis sûr que vous tenez beaucoup moins, à présent, à savoir : Qui a jamais vu des âmes pour en parler ?

— En effet, votre démonstration me paraît suffisante, l'esprit le plus bouché suit sans efforts ces dégagements graduels de l'âme, cette indépendance de plus en plus grande des organes, au bout desquels on ne peut refuser d'admettre, comme dernier terme, un dégagement total, une indépendance complète. A l'objection que cette induction finale n'a jamais été vérifiée par le fait, on peut répondre que cela n'est pas nécessaire

pour lui imprimer le caractère de certitude désirable. A-t-on jamais mesuré, effectivement, le diamètre de la lune, la distance du satellite à la terre, la distance du Havre à New-York, et cependant qui mettra en doute que les notions que nous avons de ces faits ne soient certaines? Qui niera que le procédé logique par lequel nous y arrivons ne soit le même?

— Nous sommes d'accord, mais comme je vous ai promis de vous donner bonne mesure, que votre ami le positiviste, bien que suivant notre discussion avec intérêt, ne me paraît pas aussi convaincu que vous l'êtes, avec votre permission je pousserai ma démonstration aussi loin que cela me sera possible.

A-t-on jamais vu une âme? Si je ne savais rien là-dessus, je répondrais que le fait peut avoir été rare, mais que je serais étonné qu'il ne se fût jamais produit, sinon à l'égard d'un vivant à l'état naturel, du moins dans ces situations particulières, étranges, où l'homme, secouant le joug des sens, perçoit les événements à distance à travers tous les obstacles. De ce dernier phénomène tant de fois constaté à celui qui consiste à voir une âme qui, en définitive, doit continuer à être pourvue, après la mort, d'organes matériels, quoique ordinairement invisibles, la distance ne saurait être grande; et, si elle n'est pas franchie plus souvent, c'est qu'apparemment

nous ne sommes pas assez avancés pour que cela puisse être de quelque utilité pour nous ou pour les êtres de l'autre monde.

Il y a déjà une partie d'un monde qu'on peut aussi appeler invisible, qui nous a été cachée pendant longtemps et où nous entrons aujourd'hui de plain pied quand il nous plait : c'est celle dont le microscope solaire nous a ouvert la porte. Qu'y a-t-il en effet de beaucoup plus inaccessible à l'œil humain que ces petits monstres amplifiés, translucides, que cet instrument nous fait voir dans une petite goutte d'eau qui, à l'œil nu, semble parfaitement claire ? Rien ne nous autorise donc à rejeter *à priori* la possibilité du fait dont il s'agit. Si l'âme existe avec ses éléments matériels du souvenir, — et je crois l'avoir démontré, — il est impossible qu'elle ne soit pas perçue un jour ou l'autre sur cette planète ou sur une autre d'une manière plus ou moins régulière. En attendant, je citerai des faits qui prouvent que le phénomène est possible sur cette terre, au moins à titre exceptionnel.

J'ai connu à Paris une demoiselle d'un esprit et d'une instruction très-solides, dont le père était malade en province dans une ville fort éloignée; une nuit, vers trois heures, elle s'éveille en sursaut et le voit au pied de son lit, lui faire un signe d'adieu ; quelques jours après, elle recevait une lettre qui

lui annonçait la mort comme ayant eu lieu à l'instant précis où l'apparition s'était produite. — Il n'y a pas de faits plus faciles à vérifier que ceux-là et plus concluants. Que dire à une personne qui vous annonce un pareil événement? Libre à vous, d'abord, de hausser les épaules et de n'en rien croire. Mais, si vous êtes de son entourage et que, quelques jours après, on vous mette sous les yeux une lettre confirmant la nouvelle dans ses moindres détails, quelle attitude prendrez-vous? Je vous fais l'honneur de supposer que l'aventure vous frappera beaucoup, que vous y réfléchirez, et que si, par hasard, vous n'aviez aucune croyance dans une autre vie, votre opinion en serait un peu ébranlée. J'ai lieu de croire que si une commission, composée d'hommes distingués et inspirant toute confiance, faisait appel au public pour obtenir communication de cas semblables, on en réunirait très-certainement un grand nombre, offrant toute l'authenticité désirable. J'en connais, pour ma part, beaucoup, soit par tradition, soit pour les avoir lus dans des ouvrages sérieux. Pour abrégé, je me contenterai de vous en signaler un dernier exemple que j'extraits de l'ouvrage déjà cité de M. Brierre de Boismont (1).

« Un gentilhomme breton, M. de la Courtinière,

---

(1) Pages 536 et 537.

se promenant dans son jardin, est saisi tout d'un coup de la pensée de son frère qui, depuis plusieurs années, avait disparu mystérieusement; son ombre sanglante lui apparaît tout à coup, lui fait signe de la suivre et s'arrête au cefrier de l'habitation, où elle se repose. Voyant, dans le lieu où le fantôme l'a conduit, le théâtre d'un assassinat, M. de la Courtinière y fait faire des fouilles, le cadavre est découvert, et, à quelque temps de là, les meurtriers sont découverts à leur tour et punis de la peine capitale. »

— J'ai entendu raconter des histoires semblables, reprit Gustave, mais j'avoue que je les ai toujours prises pour des contes de grand'mères ou de nourrices dont le but est de frapper l'enfant, soit de l'idée d'une autre vie, soit de l'idée salutaire que le forfait le plus caché peut être connu par l'intervention ou la volonté de Dieu. Mais, du moment que ces faits arrivent comme une suite naturelle des autres faits incontestables que vous nous avez cités, qu'ils en sont le dernier terme, qu'ils sont d'ailleurs attestés par des hommes d'une science et d'une honorabilité éprouvées, je ne vois pas le moyen de faire autre chose que de se rendre à l'évidence et de dire : Oui, il y a un monde invisible peuplé des âmes qui ont habité une enveloppe terrestre ! oui, il y a une vie future ; oui, enfin il y a un Dieu...



M... serra la main du journaliste chez lequel il croyait, au premier choc, trouver un incrédule incurable, un homme à parti pris, inaccessible à toute démonstration, et lui dit :

— Monsieur, je suis heureux d'avoir fait votre conquête, et je saisirai avec empressement l'occasion d'approfondir de plus en plus ce sujet avec vous.

— Et je désire, de mon côté, que l'occasion soit aussi prochaine que possible, reprit le journaliste.

Son confrère, prenant la parole à son tour, avoua qu'il n'était pas préparé à toutes ces matières, que la question s'était présentée à lui, dans l'entretien qui précède, sous des points de vue nouveaux auxquels il avait besoin de réfléchir; mais que, néanmoins, il pouvait déjà dire qu'il se sentait très-ébranlé dans une conviction qu'il croyait inexpugnable, et qu'il saisirait aussi l'occasion de reprendre un entretien si intéressant.

## IV

### ARRIVÉE DU CONVOI

#### DISCOURS .

Le corps meurt, retourne au fonds commun, et ne ressuscite pas ; mais la faculté dont cette agrégation fugitive était l'effet, unie aux autres facultés de l'âme, reste fixement attachée à nos personnes, et, en quelque point que la loi de la destinée nous conduise, nous y met en mesure d'entrer en relation avec nos alentours de la même manière qu'ici-bas.

JEAN REYNAUD. (*Ciel et Terre.*)

Pendant tout ce temps, le convoi avait cheminé lentement par une chaleur tropicale jusqu'au cimetière. Le corps étant déposé dans la fosse et le prêtre s'étant retiré, tout le monde était dans l'attente des discours qui allaient être prononcés par les amis du défunt. Le premier qui s'approcha sur le bord de la fosse, était un homme à moustaches grises, à la tournure militaire, que l'on me dit être un chirurgien-major de l'armée et un ancien camarade de collège de X... Il nous lut en

guise de discours un article nécrologique fort sec, dans lequel il parla sommairement des qualités morales de son ami. Mais il s'étendit avec complaisance sur ses travaux chimiques, physiques, anatomiques et physiologiques. A propos de ces derniers, il remarqua « avec regret » que l'esprit si lucide de X... avait légèrement fléchi lorsque, quittant le sentier parcouru par ses devanciers, il avait voulu rattacher aux connaissances positives de la physiologie et de la physique, que personne ne possédait mieux que lui, des recherches et des considérations sur l'âme et Dieu, — hypothèses absolument indifférentes et inutiles aux progrès de la science et de la société. — « Tant il est vrai, ajouta-t-il, que les esprits les plus supérieurs ont toujours un côté par lequel ils témoignent de la faiblesse de la nature humaine. Malgré cela, notre ami n'en restera pas moins un esprit hors ligne qui a tracé dans toutes les questions qu'il a abordées un sillon profond, et dont le nom sera salué avec reconnaissance dans la postérité la plus reculée. »

Après cette sortie critique, légèrement atténuée par l'éloge contenu dans la phrase finale, notre homme jeta un regard majestueux en demi-cercle sur l'assistance, comptant la voir fortement impressionnée par son discours ; mais il ne recueillit de ses efforts que quelques rares applaudisse-

ments partant des premiers rangs, et répétés par politesse dans ceux où l'on n'avait rien entendu. Une expression de contrariété se peignit sur sa figure et se changea bientôt en air de mauvaise humeur lorsqu'il vit la personne qui, après lui, allait prendre la parole. C'était celle dont j'avais remarqué l'attitude et l'attendrissement à l'église, et qui, à ce qu'il paraît, était l'ami le plus intime et le plus cher du défunt. Il improvisa le discours suivant :

« Messieurs,

« Un grand nombre d'entre vous savent quels ont été les liens de longue et étroite amitié qui m'ont uni au savant, à l'ami, au protecteur éclairé dont nous pleurons la perte. Personne en dehors de sa famille, je puis le dire, n'est entré plus avant que moi dans les trésors de son cœur et de son intelligence; personne donc ne serait mieux préparé pour vous dire toute l'étendue de la perte que nous faisons, mettre sous son vrai jour les nobles et belles qualités de X., s'il suffisait de savoir et de sentir pour transmettre, par une parole à la hauteur du sujet, ce que l'on sait dans les plus petits détails, ce que l'on sent vivement, profondément..... J'ai souvent regretté de ne pas être éloquent, lorsque l'occasion se présentait de

défendre les idées qui ont fait la principale occupation, le charme et la consolation de notre vie, depuis le jour, déjà bien éloigné, où nos travaux communs, nos pensées, étaient dirigés vers l'éluclation du grand problème de la vie future. Jamais je ne l'ai regretté autant que dans cette circonstance solennelle où, si indifférent que l'on soit habituellement sur cette question, on ne peut s'empêcher d'y réfléchir; où, voyant un si grand esprit disparaître d'entre nous, on se demande si ce corps inanimé qui est là sous nos yeux est bien tout ce qu'il en reste; où, perdant de vue un instant les intérêts de ce monde qui, en général, nous absorbent beaucoup trop, nous constatons avec regret que la vie terrestre est bien courte, bien insignifiante pour être à la fois un but et une fin. Et alors, quelles que soient notre indifférence et notre incrédulité habituelles, nous désirons, dans le sentiment intime que nous avons plus particulièrement à cette heure de notre individualité impérissable, qu'il nous soit démontré qu'elle se continue indéfiniment, à travers mille existences variées, dont le spectacle de la mort terrestre n'est qu'un des nombreux incidents. Cependant, si, malgré mon insuffisance, et si, grâce à l'influence du lieu, des circonstances, il m'était donné de faire naitre, dans quelques esprits indifférents jusqu'à ce jour à la question de

la vie future, l'idée que cette question est digne de notre plus sérieuse attention ; qu'elle doit faire l'objet de nos constantes préoccupations, ce serait le plus grand hommage que l'on pût rendre à la mémoire de notre ami, dont les immenses travaux, malgré le scepticisme et les sarcasmes de ses confrères des différentes académies, étaient toujours dirigés vers ce but élevé.

« Je ne vous parlerai pas des détails intimes de cette existence si bien remplie. Chacun sait que tout ce qu'un homme, un médecin de cœur, de bon conseil, peut faire de bien sur cette terre, notre ami l'a fait au détriment même de sa fortune. Je me garderai bien, je le répète, d'insister sur les actions qu'il a toujours voulu couvrir du voile le plus épais ; il m'en voudrait d'ailleurs de m'occuper plus de sa personnalité que du but qu'il poursuivait : la rédemption, le bonheur de l'humanité par l'enseignement spiritualiste.

« A trente ans, X... exerçait déjà la profession de médecin avec succès ; son avenir était assuré ; un fils venait de bénir une union des mieux assorties et trop tôt rompue, lorsqu'il me dit un jour où je lui exprimais ma satisfaction de le voir en si bon chemin :

« — Hélas ! oui, mon ami, j'ai tout le bonheur qu'il semble que l'on doive désirer en ce monde. Je n'ai qu'à marcher droit devant moi, et, sans

peines, sans efforts, je puis arriver à une heureuse vieillesse; mais après ?... Je sens en moi une machine qui me mène par les rues, qui mange, boit et digère; et d'autre part, une intelligence aux aspirations infinies qui la dirige, et je me dis : Ceci n'a-t-il pas d'autre objet que de servir cela ? L'homme a-t-il fait ce qu'il doit quand il a employé son intelligence à assurer sa pâture et celle des siens jusqu'au dernier jour ? L'observation de nous-mêmes ne nous montre-t-elle pas qu'il y a en nous, en tant qu'être terrestre, une matière imperissable, mais à chaque instant variable dans ses associations et sa forme, et une force intelligente susceptible de progresser toujours et progressant en réalité ; or, ceci est incompatible avec des conditions d'être analogues à celles qui régissent la matière pondérable ; car le progrès dans l'intelligence individuelle ne peut se concevoir sans l'accumulation constante des notions acquises et une résistance absolue à leur division, à leur éparpillement. Des faits d'expérience irrécusables viennent à l'appui de cette opinion : car les physiologistes ont reconnu qu'en sept ans toutes les particules matérielles du corps ont été éliminées et remplacées par d'autres apportées par l'alimentation, et l'on ne peut dire que nos conquêtes intellectuelles d'il y a sept ans ont suivi la matière qui nous a abandonnés pour ren-

trer dans le réservoir commun. Ce fait, dont personne ne paraît avoir soupçonné l'importance, ne démontre-t-il pas à lui seul que la force intelligente qui réside en nous est, en dernier résultat, indépendante des organes, de la matière dont ils sont formés, qu'elle n'en dépend provisoirement que dans le but particulier pour lequel nous avons été appelés sur cette terre ? Quel est ce but ? Le connaître est-il indifférent au progrès des sciences et de la société, à notre bonheur sur cette terre, aux destinées mêmes qui nous attendent au delà ? L'homme n'est-il pas coupable envers lui-même et envers les autres de ne pas s'en préoccuper plus que s'il était certain que la fin du fonctionnement de la machine humaine est aussi la fin de la force qui la met en mouvement et la dirige ?

« Telles étaient, Messieurs, les graves questions qui agitaient ce noble et jeune esprit à l'époque où l'exemple des autres, les avantages d'une position faite l'invitaient à jouir du présent sans s'inquiéter de l'avenir. Depuis ce jour, rien ne l'a pu distraire du but qu'il considérait, avec raison, comme si important à atteindre. Il se réjouissait de sa position, non pas tant pour le bonheur matériel qu'elle apportait à lui et à sa famille, que parce qu'elle lui permettait de se livrer à ses recherches avec un esprit libre, dégagé de tout souci du lendemain. Je ne vous parlerai pas de ses

B.



nombreux travaux sur la mécanique, la chimie, la physique, la physiologie, dont une parole plus autorisée que la mienne a tout à l'heure fait l'éloge. Je ne vous dirai à ce propos qu'un détail, à savoir que toutes ses recherches convergeaient vers un but unique : éclairer le problème qu'il s'était posé depuis de longues années, connaître dans quel but l'homme faisait son apparition sur cette terre, ce qu'il avait été avant, ce qu'il serait après ; déterminer en quoi cette connaissance devait modifier la marche des sciences, l'éducation de l'homme, les lois de la société.....

« Par des raisons tirées des faits physiologiques connus, mais restés jusqu'alors à l'état de richesses sans utilisation, sans application, il a démontré que l'homme, qui est une des forces intelligentes de la nature, avait eu un nombre considérable d'existences terrestres, et qu'il en aurait probablement encore beaucoup d'autres ; que le but de ces apparitions successives était de l'élever par une connaissance de plus en plus grande de tout ce qui l'entoure, des lois de la nature, de la société, dans la hiérarchie des forces intelligentes ; de telle sorte que, considéré comme instrument actif des desseins providentiels, il pût rendre des services de plus en plus grands. Ainsi la surface terrestre est une école, et nous y reviendrons autant de fois qu'il sera nécessaire pour y puiser les

notions utiles à notre élévation. Nous ne quittons pas cette terre pour nous livrer dans l'éternité, ainsi qu'on nous l'a enseigné, à une pieuse et stérile contemplation de l'Être suprême; un sort plus beau nous est réservé : nous sommes appelés à devenir ses collaborateurs. Ceci étant démontré, qui peut dire que cela importe peu au progrès des sciences et de la société? Puisque nous sommes appelés à revenir ici-bas, et que nous y revenons chaque fois avec des aptitudes intellectuelles et morales innées, d'autant plus élevées que nous avons mieux profité de nos apparitions successives, il s'ensuit que tous les progrès que nous réalisons aujourd'hui nous profitent plus tard; et c'est ainsi que le niveau intellectuel et moral s'élève toujours de plus en plus. Là est tout le secret de ce mouvement instinctif qui nous pousse à apprendre et à nous corriger de nos défauts. Mais, si à la place de ce sentiment instinctif battu en brèche par l'école du néant, vous montrez clairement à la créature humaine le sort qui l'attend, le but enviable et élevé qu'elle doit atteindre, quel ressort ne lui donnerez-vous pas? Quelle accélération la société ne mettra-t-elle pas à marcher dans la voie du progrès?...

« Le progrès des sociétés vient de celui des individus; celui de l'individu, de la connaissance qu'il a de lui-même et de ses destinées; donc toutes les

sciences doivent converger vers ce double but. Elles doivent se résumer en une synthèse philosophique de l'homme, envisagé au point de vue physique, physiologique, intellectuel et moral, et de ses rapports avec le monde extérieur. Elles doivent avoir pour principal but le *Nosce te ipsum* de l'antiquité. *Connaître et agir en vertu des connaissances acquises*, telle est la voie où l'humanité trouvera la liberté, le meilleur des gouvernements, et tout le bonheur que l'on peut espérer ici-bas. Mais, revenir sur cette terre indéfiniment pour y jouir des perfectionnements que nous y aurons apportés par l'usage que nous aurons fait de nos existences antérieures, est-ce là le terme de nos aspirations, de notre légitime ambition? Ne viendra-t-il pas un instant où l'école terrestre n'aura plus rien à nous apprendre et où nous devons la quitter? Le nier, ce serait imposer une limite au progrès. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'envisagés comme forces intelligentes de la nature, nous sommes citoyens du monde entier, et que, par conséquent, il n'y a pas de raison pour que nous ne le parcourions pas dans tous les sens. Seulement, comme le monde doit être établi sur le principe d'une sévère hiérarchie, chacun de nous est parqué dans le quartier qui lui convient en attendant qu'il ait mérité qu'on lui en assigne un meilleur. Mais tout ce que nous pouvons ima-

gner de perfectionnements désirables dans notre être actuel, nous l'obtiendrons un jour, il est impossible d'en douter. Nous avons un corps, c'est-à-dire un instrument qui nous fabrique des images électrographiques, qui nous impose bien des incommodités, bien des souffrances! Croit-on que dans cette hiérarchie de planètes d'un ordre plus élevé, Jupiter, Uranus, Saturne, moins denses, mieux organisées, et plus favorisées que la terre, nous ne trouvions pas des corps plus légers et de plus en plus exempts des inconvénients que nous ressentons aujourd'hui? Cela étant, la terre vaut-elle la peine que l'on y séjourne plus longtemps qu'il ne le faut absolument, pour arriver au terme vers lequel nous devons tendre? Ne devons-nous pas plaindre ceux qui s'y arrêtent à faire l'école buissonnière, c'est-à-dire à passer leur temps dans l'oisiveté, dans l'accumulation de vaines fortunes, dans la recherche constante, exclusive et égoïste des jouissances sensuelles? Ne voit-on pas que le temps employé de la sorte est perdu pour leur avancement dans la hiérarchie des êtres, qu'il retarde l'époque où, en possession d'une organisation plus parfaite et moins éphémère, ils seront appelés à des jouissances intellectuelles et morales plus élevées et à coopérer avec Dieu au perfectionnement des mondes et des sociétés?

« Nous ne pouvons douter, me disait un jour

mon ami, que le corps humain ne se perfectionne beaucoup. Il y a déjà loin de la race antédiluvienne dont M. Boucher de Perthes a retrouvé les restes, et dont il existe encore des représentants échappés au cataclysme en Australie et ailleurs; il y a loin de cette race à celles qui se partagent aujourd'hui la domination de la terre; et nous irons certainement beaucoup plus loin quand nous donnerons à l'élève des hommes la moitié autant de soins et d'attention que l'on en apporte à l'élève des bestiaux; quand un homme intelligent n'épousera plus pour son argent une idiote, une femme mal conformée, et ne donnera pas à ses enfants une mère également incapable de leur former le corps et l'esprit. Mais, si loin que l'induction puisse nous conduire dans cette voie, il faut nous arrêter au point où tous les hommes seront des Antinoüs, les femmes des Vénus de Milo, et où les facultés intellectuelles et morales auront acquis un degré de développement correspondant à la beauté physique. Le corps terrestre sera toujours, quoi qu'il arrive, un instrument lourd, imparfait, sujet à mille accidents, qui nous poussera un peu à l'égoïsme par la nécessité de le vêtir, de le parer, de le nourrir, etc.; et la solidarité complète entre tous les hommes où tendent nos aspirations est, par conséquent, un bien dont le règne, sans mélange, n'est pas de ce monde...

« Quelle différence ne doit-il pas y avoir entre l'humanité saturnienne, par exemple, et l'humanité terrestre? La légèreté spécifique de la grande planète ne comporte plus des corps de la densité du nôtre. Le splendide spectacle que doivent offrir ses huit satellites et son double anneau, la lumière constante, l'égalité de température qui doivent y régner, tous ces avantages ne peuvent appartenir qu'à des êtres extraordinairement avancés dans la hiérarchie et, par conséquent, dans leur constitution physique, intellectuelle et morale. J'imagine que nous devons quelque part, et ce pourrait être là, jouir d'une vue perçante qui nous dispense de toute espèce d'instruments, d'une locomotion facile et rapide; nous élever à volonté dans les airs grâce à un corps d'une légèreté extrême, et nous nourrir par un procédé analogue à la respiration des animaux terrestres. Dès lors plus d'incommodité corporelle, plus de souci du pain quotidien, plus d'obstacles à la fraternité, à la solidarité universelle; il ne reste plus parmi les hommes qu'une noble émulation vers la conquête de richesses intellectuelles et morales toujours plus grandes. Pour les personnes peu préparées à ce sujet, il semblera que ces idées-là naissent d'une imagination exaltée. Celles, au contraire, qui m'ont écouté avec quelque attention n'y trouveront qu'une induction très-sérieuse,

très-légitime. Elle s'appuie sur la notion certaine que nous avons du progrès indéfini du règne animal dont nous avons dû parcourir un grand nombre de degrés, de la solidarité qui relie entre eux tous les êtres de l'univers. Car tous ces mondes, tous ces êtres sont des forces appartenant à un même système en équilibre et, par conséquent, l'une d'elles, si petite qu'elle soit, a sa part, son influence, son action dans cette pondération universelle.

« Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet autrement que pour vous faire remarquer le vaste horizon qu'il ouvre à notre intelligence et à nos recherches, la satisfaction immense qu'il donne à l'esprit et au cœur. L'esprit y trouve la solution d'une foule de questions scientifiques et morales qu'il avait en vain recherchées ; le cœur y puise cette précieuse consolation que rien ne saurait nous séparer à tout jamais des êtres que nous avons chéris. La mort n'est plus qu'un voyage forcé, — et combien n'en faisons-nous pas dans notre vie, — voyage qui n'est réellement pénible que lorsqu'en vue d'une épreuve que nous avons méritée il nous sépare prématurément de l'être cher dont la présence était également utile à notre affection et aux besoins de notre existence matérielle. Lorsqu'au contraire est appelé à faire ce dernier voyage un homme comme notre ami, dont l'exis-

tence terrestre a trouvé sa fin à un âge avancé ; lorsque cet homme a rempli complètement sa tâche vis-à-vis des siens et de la société ; lorsqu'il ne laisse personne dans le besoin, c'est une grâce que Dieu lui fait de l'appeler dans un monde meilleur, et, en y réfléchissant, nous devrions en être heureux pour lui. Mais à nos sentiments se mêle toujours un petit grain d'égoïsme, d'intérêt personnel ; nous regrettons la personne aimée, non pas tant à cause d'elle, mais à cause de nous. Il nous est pénible de renoncer à ces doux épanchements de l'amitié, à ces conseils d'un esprit droit et éclairé. Mais ce sentiment même, qui, en définitive, n'a rien de blâmable en soi et fait d'ailleurs l'éloge de la personne regrettée, est encore adouci par l'idée que, si nos sens aveuglés ne nous permettent pas de la voir, rien n'empêche de son côté qu'elle nous voie, qu'elle nous fournisse à notre insu ces bonnes inspirations soudaines dont nous rechercherions vainement la trace dans le cours de nos propres idées ; rien n'empêche que nous entrions en communication plus fréquente avec elle en lisant ces ouvrages où elle a laissé une empreinte si saisissante de son être intellectuel et moral.

« C'est là, finalement, le sentiment dans lequel, moi, l'ami le plus intime du défunt, je me suis réfugié ; sans doute ce parti m'a été d'au-



**tant plus facile à prendre que j'ai le même âge, que ma séparation d'avec lui ne sera certainement que de courte durée... Je me console encore à l'idée d'avoir vécu assez pour lui rendre publiquement un dernier hommage, pour avoir vu tant de témoins sympathiques serrés autour de sa dernière demeure terrestre, prêtant une oreille attentive et applaudissant aux doctrines saines et rénovatrices qui ont fait l'objet de ses plus chères et de ses plus constantes préoccupations. Mais, laissez-moi croire, messieurs, que l'exemple que je donne ici en exposant publiquement mon opinion, ne sera pas le seul; j'espère que tous les hommes convaincus considèreront comme un devoir d'en faire autant en toutes circonstances afin de battre en brèche et de renverser définitivement les doctrines désolantes et subversives des nihilistes. En y réfléchissant, ils puiseront un surcroît de courage dans la pensée que la vérité est incontestablement de notre côté, et que nous sommes plus forts que nos adversaires de toute la différence qu'il y a entre la vie individuelle et éternelle que nous sentons vibrer en nous, et le néant auquel ils se résignent ou semblent aspirer (1) ! »**

---

(1) L'auteur aurait pu saisir l'occasion que lui offrait ce discours pour exposer méthodiquement les idées qu'il désire répandre et faire prévaloir, apporter à sa rédaction

Ce discours, plusieurs fois applaudi, ne parut pas faire grand plaisir au premier orateur, d'autant moins qu'un de ses voisins, apparemment de son intimité, lui dit :

— Décidément, mon cher docteur, votre discours a été moins goûté que celui de A... Le vent

---

tous les soins imaginables ; et, au besoin, — imitant ces paysagistes qui ne savent pas dessiner les personnages et le bâtiment, font faire cette partie de leur tableau par leurs amis, — il aurait pu obtenir de quelque littérateur distingué de son entourage, à qui il aurait fourni les matériaux, un discours d'une éloquence entraînant. Il s'est contenté de copier purement et simplement celui que le sténographe lui a remis, en transmettant ici l'assurance que ce dernier lui a donnée, sur sa parole la plus sacrée, que l'orateur n'avait pas dans sa poche le moindre discours écrit et appris par cœur pour venir en aide à l'improvisation, comme cela se pratique assez généralement dans nos assemblées politiques. J'ajouterai encore que, contrairement aux usages parlementaires, M. A... n'a pas voulu substituer un discours écrit à celui qu'il avait prononcé, ni souffert que l'on changeât une phrase, une syllabe à ce dernier. Ce qui explique pourquoi il s'y trouve quelques parties faibles, négligées, et, en apparence, un peu décousues. C'est plutôt une causerie intime où l'on découvre de temps en temps quelques points de vue heureux, quelques bons mouvements oratoires, et partout un accent de conviction, qu'un discours plus achevé, mieux préparé n'aurait peut-être pas eu au même degré.

est au spiritualisme. En tous cas, cette doctrine paraît plus sympathique au public.

— Je le reconnais, reprit le docteur, mais cela ne prouve pas que la doctrine soit vraie... Elle flatte davantage ses aspirations, son orgueil, ses désirs, voilà tout.

— Mais, docteur, comptez-vous pour rien cette aspiration innée vers une vie éternelle. Et l'étouffer, n'est-ce pas mutiler l'homme au moral? Pourquoi en agirait-on autrement sur ce point qu'à l'égard des autres aspirations ou aptitudes que l'homme apporte en naissant? Toutes n'ont-elles pas une signification, un but, et notre devoir n'est-il pas de le rechercher et de le remplir?

— Sans doute, mais qui vous dit que toutes les investigations n'ont pas été faites de ce côté, et que, justement, l'opinion que nous professons sur ce sujet n'en soit pas le résultat?

— C'est possible, mais, de ce que vous n'avez rien trouvé, vous n'êtes pas en droit de conclure qu'il n'existe rien. Vous vous êtes égaré dans vos recherches, vous avez pris la mauvaise route, c'est à recommencer.

— C'est bon pour vous qui êtes jeune et qui avez tout le temps de vous tromper et de revenir sur vos pas. Quant à nous, nous ne pouvons, en toute loyauté, que professer l'opinion qui résulte de nos investigations, surtout lorsqu'il ne nous

reste pas assez de temps pour rassembler les matériaux d'une nouvelle...

— Bah! bah! il ne faut pas tout le temps que vous voulez bien dire pour reconnaître une erreur et l'abjurer; ce qui vous arrête, c'est l'orgueil scientifique...

— C'est cela ou autre chose, mon jeune ami; en tout cas, ce n'est pas ici le lieu de vous démontrer le contraire. Je vous quitte pour aller corriger les épreuves de mon discours, qui paraîtra demain dans la *Vérité médicale*. A mon tour, je vais y parler à un public, non-seulement sympathique, mais éclairé, et, qui plus est, j'y parlerai tout seul.

— Quoi! est-ce que votre journal n'insérera pas le discours de A...?

— Comment voulez-vous qu'il l'insère, puisque c'est une improvisation?

— Mais, n'avez-vous pas vu que le journaliste Rémond, ancien sténographe à la Chambre, en a relevé les moindres paroles?

— C'est possible; mais cela arrivera trop tard. D'ailleurs, la *Vérité médicale* a pour devoir de fermer ses colonnes à des hérésies comme celles proclamées par l'ami du défunt, et je vais, de ce pas, prendre mes mesures pour en empêcher la reproduction.

Le docteur fut, malgré son désir, retenu encore

quelque temps par son ami ; mais sa conversation avec lui avait, dès la dernière phrase rapportée, perdu tout son intérêt pour moi, et je me rapprochai de nouveau du groupe dont j'avais fait partie pendant la marche du convoi et auquel M. A... était venu se joindre.

## V

### LE RETOUR

#### SUITE DE LA CAUSERIE PRÉCÉDENTE

Si le principe du progrès, qui est si profondément écrit dans la paléontologie et dans l'histoire, n'est pas en défaut sur ce point capital, le premier homme n'est qu'un enfant. Il couronne la série des développements de l'animalité, et ouvre celle des développements humanitaires (1).

JEAN REYNAUD. (*Ciel et Terre.*)

Quelques compliments lui ayant été adressés, il répondit : — Je suis heureux que mon discours vous ait plu ; et si, en même temps, il a pu vous donner, ainsi qu'à la majorité des assistants, le désir d'exa-

---

(1) Je dois dire, pour ceux qui ont lu l'ouvrage de Jean Reynaud, que je donne à cette pensée une extension beaucoup plus grande que celle qu'y attachait cet auteur, comme ils pourront d'ailleurs le voir d'après le sens général de cet écrit.

miner sérieusement le sujet que j'y ai traité, mon but sera atteint. Je ne pouvais en conscience viser à autre chose. Le temps et le lieu ne me permettaient pas de donner au sujet tout le développement qu'il comporte. Je devais donc me borner en grande partie à vous faire connaître les préoccupations d'un esprit distingué, dans l'espérance de vous frapper de cette idée, que ce qui avait fait l'objet de ses méditations, quoi qu'on en ait pu dire, était digne de fixer votre attention.

— Vous y avez réussi, reprit le journaliste converti, et je crois même que vous avez été plus loin. L'idée que nous sommes citoyens de l'univers, appuyée sur cette notion que l'homme est une *force*, — ce qui est incontestable — et qu'à ce titre il ne saurait être indifférent au système général des forces de la création, est très-saisissante. Il en découle une série de conséquences que vous avez rapidement tracées, mais cependant d'une manière suffisante pour exciter l'intérêt et diriger l'ambition de l'homme vers un noble but. J'ai aussi été très-frappé de cette observation physiologique sur le renouvellement continu des particules pondérables du corps, d'où résulte assez clairement l'indépendance de l'âme.

— Ce qui n'empêche pas, fit remarquer le journaliste qui avait sténographié le discours, que beaucoup de personnes vous diront qu'il y a des

faits qui contredisent celui-là. Ainsi, par exemple, il est constant que l'esprit de l'homme baisse en même temps que le corps s'affaiblit par les années, à ce point que beaucoup de vieillards tombent en enfance.

— La contradiction que vous signalez n'est qu'apparente, — reprit l'orateur; — et, en examinant la question de bonne foi, vous vous en rendrez parfaitement compte. En effet, l'âme a pour instrument de ses manifestations terrestres le corps; or, l'on conçoit aisément que, dès l'instant où celui-ci dépérit ou éprouve une atteinte grave, elle ne puisse plus se produire comme autrefois, bien qu'elle n'ait rien perdu de sa force réelle. Tel serait un habile ouvrier, empêché par une blessure à la main de fournir momentanément des preuves de sa capacité. Mais, de même que l'on reconnaît la valeur de celui-ci dès qu'il retrouve la libre disposition de l'organe blessé, on reconnaît également, par l'exemple de vieillards tombés en enfance et d'individus atteints de folie ou de maladie, qui recouvrent toute leur lucidité d'esprit quelques instants avant de mourir, que l'âme n'avait rien perdu de ses conquêtes intellectuelles, que l'instrument seul avait fait défaut. Du reste à côté de ces exemples de dépérissement apparent de l'âme dont je viens d'expliquer la raison, nous voyons quelquefois des hommes comme de Hum-



boldt, Goethe, Voltaire et beaucoup d'autres, chez qui elle ne cesse pas jusqu'aux derniers moments de montrer sa présence et sa supériorité, et ne suit en aucune façon l'affaiblissement des organes.

— La question me paraît résolue d'une manière satisfaisante, — reprit le journaliste sténographe, — et je ne vois rien de plus à y opposer. Mais puisque nous sommes sur ce sujet et que vous avez l'obligeance de vouloir bien nous éclairer, je vous demanderai la permission d'en profiter pour vous soumettre quelques doutes qui me restent. J'admets que l'âme a passé, depuis un temps que l'esprit ne peut sonder, par mille formes diverses, qu'elle suivra éternellement le cours de ses transmigrations, et que par conséquent l'individualité humaine est impérissable. Mais cette individualité est comme si elle n'existait pas, puisque nous n'avons pas le souvenir des existences antérieures. Alors je me demande : à quoi bon l'éternité de l'être ? Il doit nous être indifférent qu'il y ait eu une vie antérieure et qu'il y ait une vie future, du moment que nous ne pouvons ressaisir le fil qui relie entre elles nos diverses existences ; du moment que nos connaissances acquises dans le passé ne peuvent servir dans le présent, que nous ne reconnaissons pas les personnes aimées avec lesquelles nous avons vécu et que sans doute nous rencontrons souvent.

— Vous auriez raison si l'âme restait toujours dans cet état d'ignorance de son passé. Mais il n'en peut être ainsi. L'expérience nous apprend que la lucidité de nos souvenirs terrestres dépend déjà beaucoup de l'état physique de nos organes. On conçoit dès lors, *a fortiori*, que le corps humain soit, à l'égard de l'âme et de ses connaissances acquises antérieurement, comme un verre plus ou moins opaque, un voile, qui lui dérobe temporairement le souvenir précis de ce qu'elle a été. Mais dès que ce voile est ôté, il n'y a pas de raison pour que l'âme ne rentre pas en pleine possession d'elle-même. Ce qui le prouve, à mon avis, c'est que nous sommes quelquefois admis à constater qu'aux approches de la mort le voile de la folie ou de la sénilité disparaît. L'âme reconquiert dans toute son intégrité ses souvenirs terrestres que l'on croyait perdus; et l'on sent qu'un instant plus tard, alors qu'elle sera entièrement débarrassée de son enveloppe corporelle visible, elle reprendra la trace entière de ses existences passées. Ainsi, en tant qu'êtres terrestres nous perdons, chaque nuit, le sentiment de notre individualité; ce qui n'empêche pas que, le jour suivant au réveil, nous ne retrouvions la chaîne des jours qui l'ont précédé jusqu'au temps de notre enfance, et nous ne constatons de nouveau notre identité. Par analogie, on peut apercevoir aisé-

ment que la vie humaine est, pour l'être à l'état invisible, comme un sommeil, un songe, après lequel cet être rentre aussi dans la pleine possession de son individualité et de ses souvenirs.

— Cette explication est très-claire, et le rapprochement qui la termine est très-saisissant. Mais cependant je me demande encore, pourquoi condamner l'homme à une nouvelle enfance terrestre? Pourquoi ne pas le faire revenir dans ce monde en pleine possession de tous ses souvenirs? Il me semble que ce serait le moyen de le faire marcher d'un pas rapide dans la voie du progrès intellectuel et moral.

— Il paraît que non, puisqu'une suprême sagesse en a ordonné autrement. Du reste, il n'est pas bien difficile de pénétrer quelques-uns des motifs de cette disposition. Pour celui qui est quelque peu doué de l'esprit d'observation, il est facile de reconnaître que les hommes se partagent en un grand nombre de types différents dont on retrouverait facilement la trace jusque dans les animaux, s'il était possible de les grouper en une série décroissante sous le rapport de la beauté physique humaine et de l'intelligence. En rangeant les hommes dans cet ordre, on rendrait évident pour tous que chaque type a des attitudes spéciales d'autant plus tranchées que les individus comparés sont plus éloignés du point où ce

type atteint sa beauté, sa perfection particulières. Dans le cours ordinaire de la vie et lorsque les circonstances ont laissé un essor à peu près libre au développement des aptitudes particulières de l'homme, cet état de choses se traduit généralement par une tendance marquée de l'individu vers *la spécialité*. Les corps savants donnent l'exemple le plus saillant de cette propension de l'homme à se renfermer dans une branche des connaissances humaines. Pour beaucoup d'individus les diverses catégories du savoir humain, auxquelles on a donné le nom de *sciences* — et dans lesquelles on s'est efforcé de parquer un certain nombre de faits sériels consécutifs, — doivent rester indépendantes les unes des autres. Pour eux, vouloir embrasser toutes les sciences dans une grande synthèse unique, soumise à une même loi générale, est une folle entreprise, une faute voisine du sacrilège. Dernièrement encore, cette opinion se traduisait dans *la Presse scientifique des Deux-Mondes*, dans un article dont l'auteur se fâchait tout rouge, à l'idée de vouloir seulement déplacer *ces cloisons* entre les sciences, que des savants distingués, selon lui, *ont eu tant de mal à établir !* Pour un peu il en ferait des murs de défense, que dis-je, des murailles fortifiées, puisqu'il déclare à *jamais acquise la séparation entre deux ordres de faits*, qui, pour tout esprit

**observateur et généralisateur, se confondent dans la même série.**

Ainsi donc l'esprit humain, en général, tend à la spécialité, et chacun sait que le nombre d'hommes capables d'embrasser tous les faits saillants des diverses sciences, pour en déterminer le lien, la signification et la portée, est extrêmement rare. Que suit-il de là?... C'est que, s'il était donné à l'homme de se rappeler d'une manière précise les travaux auxquels il se serait livré dans une existence antérieure, il y reviendrait sans cesse à l'exclusion de tous autres; il s'entêterait dans les mêmes systèmes; il ne rectifierait jamais ce que son instruction ainsi faite aurait de défectueux et d'incomplet. Il ne pourrait jamais, en dehors des aptitudes et occupations spéciales qui appartiennent à son type, s'imprégner suffisamment des connaissances qui appartiennent plus particulièrement aux autres et qui sont nécessaires à l'entente générale, à ce lien universel qui, sans aucun doute, dans les mondes supérieurs doit de plus en plus réunir tous les êtres dans une puissante harmonie, tout en laissant à chacun son type et son individualité. On voit clairement par là, que *l'oubli au moins partiel et temporaire des connaissances acquises dans les existences antérieures est une condition nécessaire au perfectionnement intellectuel de l'être.*

Cet oubli partiel est encore nécessaire à un autre point de vue non moins important. Si en effet l'on se rappelait et que l'on reconnût les êtres avec lesquels on a déjà vécu, quel est l'homme qui pardonnerait à un cruel ennemi, à celui qui l'aurait foulé aux pieds dans une existence antérieure? Comment accueillerions-nous les condamnés rendus à la société et, en particulier, ceux qui auraient été frappés d'une peine capitale? Quelle est la mère, si peu avancée qu'elle fût dans la vie éternelle, qui allaiterait, sans un vif sentiment d'horreur, un Lacenaire revenant à la vie terrestre, bien que l'on conçoive que cet être, mis entre deux existences en présence de son passé, puisse revenir et revienne en réalité dans ce monde avec des facultés intellectuelles mieux équilibrées, des penchants redressés par la réflexion et peut-être par des épreuves dont nous n'avons pas idée (1)?

On voit par là que, si l'on se souvenait trop, il n'y aurait pas de raison pour que le mépris et la haine ne se perpétuassent pas, pour que

---

(1) Du reste, il y a toute probabilité que le soin de mettre au jour et d'allaiter ces êtres est donné à des mères dont le rang hiérarchique est en rapport avec celui qui leur appartient dans leur retour à la vie.

l'on ne se renfermât pas toujours, au point de vue des relations sociales, dans le cercle relativement étroit des mêmes types, des mêmes êtres : ce qui est visiblement contraire à l'oubli des fautes qui deviendra de plus en plus un devoir de l'espèce, au rapprochement des types, et par suite à la *solidarité universelle* qui est évidemment le terme final du PROGRÈS. On voit donc qu'ici encore *l'oubli partiel des relations ayant existé dans une vie antérieure est une condition indispensable au perfectionnement moral de l'individu.*

— Pardon, mais en disant que l'oubli n'est que *partiel*, ne vous trompez-vous pas ? Il me semble que l'oubli est aussi complet que possible.

— C'est une erreur, l'être à l'état de veille ne fait rien sans la connaissance de l'acte qu'il exécute. L'enfant qui tette a peu de connaissance sans doute, mais il a celle de l'acte nécessaire à l'entretien de sa vie. C'était bien le moins que Dieu lui laissât ce souvenir.

— Ceci renverse mes idées ; j'ai toujours entendu dire que dans cette circonstance l'enfant était guidé par l'instinct, purement et simplement.

— L'instinct est un mot qui n'explique rien. Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends ou plutôt je crois que l'on entend, par là, l'intervention d'une force aveugle, invisible,

qui nous pousse à faire un acte dont nous n'avons pas conscience.

— Je pourrais encore vous demander ce que c'est qu'une force; mais l'interrogatoire n'en finirait pas. J'aime mieux vous dire tout de suite que, si l'on scrute avec attention ce que ce terme contient, on reconnaît qu'une *force* est un ÊTRE en puissance et en activité perpétuelles, ayant la propriété de s'imprimer à lui-même le mouvement, de le communiquer, et qui, de plus, est doué d'intelligence et de volonté à divers degrés. Le fluide électrique est un ensemble de forces élémentaires; les êtres invisibles de l'autre monde sont des forces; l'animal est un système de forces agissant sous la direction ou l'impulsion d'une force principale, unique, l'*âme*. Maintenant, à supposer qu'il y eût des *forces aveugles*, vous admettez bien qu'elles doivent être incapables de faire un acte déterminé quelconque, de le répéter sans se tromper et de guider une autre force peu clairvoyante comme un enfant à la mamelle; d'où il suit que vous êtes absolument placé dans l'alternative, ou d'admettre que l'enfant se souvient et agit en conséquence, ou qu'il est guidé par une *force clairvoyante* invisible. De ces deux suppositions, les seules possibles, la plus simple est évidemment celle qui doit être la vraie. C'est celle qui ne met pas deux forces, où l'on conçoit



qu'une seule peut suffire, d'autant plus qu'il ne peut échapper à l'observateur attentif que les mécanismes organiques sont essentiellement fondés, à la fois, sur la simplicité et l'économie des ressorts. L'enfant tetterait donc parce qu'il se souvient, comme les petits des animaux, quoiqu'à un degré beaucoup moindre; ce qui n'exclut en aucune façon, dans des cas exceptionnels, l'intervention d'une autre force inspiratrice.

— Cette force interviendrait sans doute la première fois que l'homme naîtrait à la vie humaine et où, par conséquent, il n'aurait pas pour le guider le souvenir d'une autre existence, où cet acte aurait été déjà exécuté.

— Cela pourrait s'admettre à la rigueur. Mais dans ma pensée il faudrait remonter beaucoup plus loin dans les existences terrestres de l'être pour trouver le point de départ du souvenir en question. Cet acte en apparence si simple de sucer la mamelle est sans doute le résultat d'un grand nombre d'existences dans l'échelle animale où l'être apprend la vie par degrés infiniment petits... Mais cet ordre de considérations nous entraînerait trop loin du point spécial qui nous occupe, et j'aime mieux appuyer l'idée de l'oubli partiel ou du souvenir partiel des existences antérieures par d'autres exemples.

— Je le veux bien, mais permettez-moi aupara-

vant une seule question. Vous admettriez donc, d'après ce que vous venez de dire, que l'homme n'aurait pas toujours revêtu la forme humaine et qu'il aurait passé avant d'y arriver par une série de formes animales ?

— Sans doute, il n'y a que l'orgueil de la race ou des idées religieuses étroites qui puissent nous éloigner d'une opinion si simple et si naturelle. Sans elle comment mettez-vous d'accord la justice de Dieu, qui doit s'étendre sur toutes ses créatures, avec l'idée que le progrès est le partage exclusif des êtres, des âmes, qui habitent temporairement la forme humaine ?

— Mais tout le monde sait que les animaux ne sont susceptibles d'aucun progrès. Le castor d'aujourd'hui construit sa niche comme ses pareils le faisaient il y a deux mille ans.

— D'abord le monde qui avance une pareille affirmation le fait à mon avis très-légalement. Le castor peut avoir atteint et a sans doute atteint toute la perfection désirable dans les constructions qu'il érige. Ce qui expliquerait pourquoi il ne les change pas ; mais, en dehors de cela, qui nous dit si cet animal ne sait pas, à chaque génération, quelque chose de plus sur les objets qui l'entourent ; s'il n'est pas plus habile à la chasse ; s'il n'est pas plus heureux, plus avancé dans ses rapports avec ses semblables ; s'il n'ap-

prend pas à se défendre mieux des attaques des autres animaux et de l'homme en particulier avec lequel il a coexisté pendant des siècles sans le connaître. Ces questions ne peuvent se résoudre que par l'affirmative. Le castor connaît donc nécessairement de plus en plus, et progresse par conséquent comme tous les autres animaux dans les limites que lui impose son organisme; et il ne peut y avoir de doute que, lorsque cet organisme devient insuffisant pour l'élever davantage dans l'échelle des êtres, il en change. C'est ainsi seulement, je le répète, que vous pouvez mettre d'accord les décrets de Dieu avec l'idée qu'un homme sensé et éclairé doit avoir de sa justice.

— Il est impossible, en effet, de concevoir raisonnablement, équitablement, l'idée de *progrès* sans l'appliquer à l'univers entier, à tous les êtres dont il est peuplé; il est également impossible de concevoir raisonnablement d'une part des *êtres éternels* et d'autre part un *progrès restreint*. Il faut, de toute nécessité, que le *progrès soit illimité*; ce qui entraîne pour conséquence inévitable non-seulement le passage de l'être à travers des milliers de formes, de degrés de l'animalité, mais encore son apparition sur les divers mondes qui remplissent l'espace.

— Nous voilà tout à fait d'accord. Je puis, alors, reprendre mon sujet où je l'avais laissé. Après

•

vous avoir donné les raisons qui s'opposent à ce que l'homme revienne sur cette terre avec le souvenir des existences antérieures, je vous donnais à entendre que l'oubli de ces existences n'est pas complet et que l'être revenant à la vie terrestre en conserve assez le souvenir pour être guidé dans une voie meilleure. Je vous en donnais un premier exemple dans l'enfant qui tette ; et, à ce propos, je vous expliquais que l'idée que l'on avait en général de l'*instinct* était absurde, et qu'il fallait en venir à cette conclusion que l'instinct n'était autre que le souvenir plus ou moins précis de notions acquises dans une existence antérieure. Le fait de jeunes canards élevés par des poules, se jetant au sortir de l'œuf dans la première mare qu'ils rencontrent, ainsi que les cas observés par Frédéric Cuvier au Jardin des Plantes, établissent clairement la réalité de ce souvenir pour quiconque sait interpréter les faits d'observation (1).

Un fait plus connu est celui qui s'est traduit par

---

(1) Il s'agit d'abord d'un jeune singe qui, à peine détaché de sa mère, montra une adresse et une force qui, ainsi que le fait remarquer ce naturaliste, ne pouvaient être dues ni à l'*exercice* ni à l'*expérience* ; puis d'un jeune bison, qui, à peine né, se leva sur ses jambes et alla, presque en courant, sur tous les points de son écurie et se conduisant comme s'il eût connu les lieux par expérience.

le dicton populaire : *Bon chien chasse de race*. Qu'est-ce que cela signifie en effet ? C'est que les bons chiens reviennent à la vie parmi ceux de leur espèce avancés comme eux et qu'ils se souviennent. D'où vient l'effroi que les animaux domestiques éprouvent à l'odeur seule d'un des grands fauves qu'ils n'ont jamais vus ni sentis dans leur existence actuelle, si ce n'est du souvenir qui leur en est resté de l'époque, où encore à l'état sauvage ils ont eu occasion de les connaître et de les redouter ? On conçoit du reste comme l'effet d'une grande sagesse providentielle que les animaux, n'ayant pas de moyens faciles de transmettre leurs impressions et le fruit de leur expérience personnelle aux plus jeunes, aient dû conserver dans leurs existences successives leurs notions précédemment acquises. Les naturalistes constatent ce fait en disant que les animaux ont plus d'instinct que l'homme, expression que l'on pourrait conserver en entendant, par *instinct*, le souvenir plus ou moins précis d'existences antérieures.

— C'est extraordinaire comme les hommes se payent facilement de mots. Vous venez de nous citer une série de faits remarquables connus pour la plupart et auxquels personne de nous ne s'est arrêté j'en suis sûr, et cela tout simplement parce que nous les considérons comme très-naturelle-

ment et très-complètement expliqués par un mot, dont nous n'avons jamais examiné la valeur... Combien d'exemples semblables ne trouve-t-on pas dans cette orgueilleuse science, qui a la prétention de tout expliquer !

Vous nous parliez, tout à l'heure, de l'effroi qu'éprouvaient les animaux domestiques, rien qu'à l'odeur des fauves qu'ils n'ont jamais vus ni sentis dans leur existence présente. On constate dans l'espèce humaine des faits analogues dont l'origine doit être la même. Ainsi, tel a eu peur, dès sa plus tendre enfance, d'une souris, d'une araignée, d'un chien, etc., tandis qu'un autre prend ces animaux dans les mains sans en éprouver la moindre crainte. Le premier appartient, sans doute, à un type différent de l'échelle animale, et a eu dans ses existences antérieures avec ces animaux des démêlés dont il a conservé un souvenir confus, mais pénible. Tel monte insoucieusement dans la nacelle d'un ballon ou se jette à l'eau et apprend rapidement à nager, tandis qu'il y en a que l'on ne déciderait jamais à l'un ou l'autre de ces deux actes. J'imagine que le premier a été oiseau ou poisson et qu'il éprouve un certain bien-être à se retrouver dans son ancien élément. J'ai connu un monsieur d'une honnêteté scrupuleuse, qui, dès sa plus tendre enfance, avait un respect excessif pour la

légalité, et que la vue d'un sergent de ville et plus tard d'un gendarme troublait considérablement. Il avait beau se raisonner, il ne pouvait s'en défendre. Comment expliquer ce fait autrement qu'en admettant que la personne en question avait eu dans une existence antérieure des rapports désagréables avec la justice? Il y a là, ce me semble, toute une mine d'impressions à exploiter, qui apportera, j'en suis sûr, un contingent très-respectable au dogme de la préexistence.

— Sans doute. Mais les physiologistes ont enregistré des faits autrement caractéristiques que ceux-là. Que diriez-vous, par exemple, d'enfants de six à sept ans, sachant à peine leur langue maternelle et, tout à coup, parlant couramment des langues étrangères dont ils n'avaient jamais entendu un mot dans leur existence présente? Ce fait s'est rencontré souvent chez des personnes sans instruction qui, dans l'état extatique, se mettaient à prêcher en de forts bons termes dans leur propre langue et quelquefois même en latin ou en hébreu. M. Maury, de l'Institut, qui reconnaît ces faits, les explique en disant que c'est tout simplement un acte de la mémoire; que ces enfants, ces extatiques, ne faisaient que répéter machinalement des choses qu'ils avaient entendues et retenues. Eh bien! je ne sais si vous partagerez

mon avis, mais de pareils exemples de mémoire me paraîtraient beaucoup plus extraordinaires que le fait du souvenir des notions acquises dans une vie antérieure, surtout si l'on prend en considération que le souvenir de sons entendus ne suffit pas pour parler une langue avec discernement, — comme c'était le cas dans les exemples dont il s'agit — et que d'ailleurs on ne s'explique pas où des enfants et des personnes illettrées auraient entendu parler des langues peu connues, même dans les classes élevées de la société avec lesquelles ils n'avaient aucun rapport. Du reste M. Maury est de cette triste école de savants qui se payent de mots et d'explications invraisemblables parce que leur siège est fait et qu'ils n'en veulent pas démordre. Nous n'avons pas à nous en préoccuper davantage, leurs livres et leurs raisonnements n'empêcheront ni les faits d'exister, ni le spiritualisme d'en sortir et de s'étendre tous les jours davantage.

Certaines personnes illettrées montrent dans l'état de somnambulisme des connaissances qu'on ne leur soupçonnait pas ; ce qui rentre dans les cas signalés précédemment. J'en dirai autant de la folie qui, à mon sens, n'est qu'une affection mentale comme les précédentes à l'état plus ou moins aigu et compliqué. Ainsi, pour moi, un fou est un homme à qui le souvenir de son existence



**actuelle échappe (1); qui, dans beaucoup de cas se souvient partiellement en même temps de plu-**

---

(4) Comme dans le cas très-curieux, ci-après, cité par M. Brierre de Boismont et emprunté à *l'Anatomie du Sommeil*, du docteur Mac-Nish, p. 340: « Une jeune dame d'une bonne constitution, très-capable et bien élevée, avait une mémoire excellente et très-ornée. Tout à coup, et sans avertissement, elle fut prise d'un sommeil profond qui se prolongea plusieurs heures au delà du terme ordinaire; à son réveil, on s'aperçut qu'elle avait perdu toutes ses connaissances antérieures. Il fallut les lui inculquer de nouveau. Peu à peu, à l'aide d'une seconde éducation, elle put épeler, lire, écrire, calculer et connaître les personnes et les objets environnants. Quelques années après, elle eut un nouvel accès de somnolence. Lorsque cette dame en fut sortie, elle se retrouva dans l'état où elle était avant le premier accès, mais ayant complètement oublié ce qui lui était arrivé postérieurement. Peu à peu cette jeune dame s'est familiarisée avec ces changements qu'elle apprécie et différencie; ainsi elle appelle son premier accident *l'ancien état*, et son second, le *nouvel état*. Elle n'a pas plus conscience de cette double forme que deux personnes ne l'ont chacune de ce qui constitue la nature de l'autre. Par exemple, dans l'ancien état, elle possède toutes ses connaissances primitives; dans son nouvel état, elle n'a que celles acquises depuis son accident. Si une dame ou un gentleman est introduit près d'elle, elle ne les reconnaît que si elle se trouve dans l'état où elle les a connus d'abord, et ne les reconnaît toujours que si elle les a vus dans les deux états, ainsi de même des autres choses. Quand l'ancien état existe, son écriture est très-belle,

sieurs existences antérieures et se perd à relier entre eux ces divers souvenirs, ce qui le rend quelquefois furieux (1). Dans cet ordre d'idées, il doit arriver souvent que celui qui se croit un roi l'a été, et qu'il continue, dans son esprit, son existence royale et s'étonne qu'on ne lui rende plus hommage. Un fou rendu furieux à l'aspect de certains individus reconnaît ou croit reconnaître un ennemi mortel d'autrefois. D'autres fous furieux redeviennent, le plus naturellement du monde pour eux, les bêtes féroces qu'ils ont été, il y a des milliers d'années. La folie étudiée sous cet aspect est, à mon avis, grosse de révélations pour tout observateur qui aura le temps et le courage de s'en occuper. En dehors de ce point de vue si simple et si rationnel, elle déjoue l'intelligence humaine et confond les plus savants aliénistes.

---

tandis qu'avec le nouveau ses caractères sont défectueux, mal tracés. Pendant plus de quatre ans elle a passé périodiquement d'une forme à l'autre. Ces phénomènes succèdent toujours à un sommeil long et profond. Maintenant, cette dame et ses parents s'entendent parfaitement; il leur suffit de savoir si elle est dans l'ancien ou dans le nouvel état pour agir en conséquence. »

(1) Je dis dans beaucoup de cas, car il y en a où elle n'est sans doute qu'un dérangement dans les signes du souvenir de l'existence actuelle.

— Le fait est que la notion de la préexistence de l'âme rend admirablement compte de tous ces phénomènes, contre lesquels la science matérialiste vient se briser. Il y aurait de quoi s'étonner de ne pas voir tous les esprits se rallier rapidement à cette opinion, si une mauvaise éducation ne les avait jetés hors de la bonne voie et si l'expérience ne nous montrait que l'homme n'arrive à la vérité que par un chemin long et tortueux.

— Espérons, — reprit M. M..., — que ce chemin ne sera pas toujours celui qu'il suivra ; car il a manqué jusqu'à présent d'un phare pour éclairer sa route ; et ce phare vers lequel tout doit converger, qui devrait être placé au sommet de l'instruction de nos colléges, et former le fond du cours de philosophie, ce sont les notions développées dans cet entretien. Ces notions, seules, peuvent lui donner un esprit droit, une conviction inébranlable et lui apprendre d'une manière certaine à subordonner sa vie terrestre actuelle à son existence éternelle. Mais revenons à notre sujet. Je vous ai donné des exemples de souvenirs précis d'existences antérieures. Quand l'homme s'observera davantage au point de vue qui nous occupe, il augmentera de beaucoup le nombre de faits d'expérience de cette catégorie. En attendant, je terminerai en vous donnant des preuves du souvenir d'autres existences, que l'on peut appeler journalières, et

qui répondent à l'objection faite tout à l'heure, qu'il n'était d'aucune utilité d'avoir vécu dans le passé puisque les connaissances acquises alors ne servent à rien dans le présent.

Si, en effet, vous avez bien compris la constitution intellectuelle de l'âme, telle qu'elle résulte de ce qui a été dit précédemment, vous reconnaîtrez que l'intelligence humaine est comme un vase dans lequel on ne peut trouver que les éléments apportés par les opérations électrographiques des sens, le tout disposé avec plus ou moins d'ordre, suivant les individus, de façon à faciliter plus ou moins la comparaison et par suite les combinaisons variées de ces éléments qui constituent *l'imagination, l'invention*. Cela posé, de deux choses l'une : ou bien nous n'apportons rien en naissant, et alors tous les hommes naissent égaux sous le rapport de l'intelligence et ne peuvent avoir l'esprit meublé que de ce qu'ils acquièrent dans l'existence actuelle; ou bien nous apportons quelque chose qui fait que, dès le début, les hommes présentent sous le rapport intellectuel des différences tranchées; et cela étant, ce qu'ils apportent, où peuvent-ils l'avoir puisé, si ce n'est dans des circonstances analogues ou plutôt dans des conditions identiques à celles où ils se trouvent aujourd'hui, c'est-à-dire dans une existence antérieure? Or, de ces deux hypothèses nous

savons tous que c'est la seconde, seule, qui se réalise. Personne ne met en doute aujourd'hui que les enfants apportent en naissant ce que l'on appelle des *facultés innées*, en d'autres termes, qu'ils naissent peintres, poètes, musiciens, mécaniciens, etc. Personne n'ignore que l'éducation inculquera bien un peu de musique, par exemple, à celui qui n'a rien en lui qui réponde à cet art, mais qu'elle n'en fera jamais un musicien. L'homme né musicien est celui chez lequel des notions pareilles à celles qu'on lui transmet de nouveau se trouvent déjà en réserve, mais à l'état confus, indécis, comme le serait un tableau dont le sujet aurait disparu sous une couche plus ou moins épaisse de poussière. Dans ce cas l'éducation est en partie le coup d'éponge qui met la figure à découvert et fait que les notions anciennes se débrouillant repaissent, de telle façon que l'enfant à qui on n'a presque rien montré est, comme Mozart, un musicien de génie à l'âge de huit ans.

Ainsi donc, le souvenir partiel des existences antérieures se traduit communément sous le rapport intellectuel par les *facultés dites innées*. Quant au côté moral il a aussi ses facultés innées, ce sont : la *sympathie*, qui ne peut être qu'une reconnaissance confuse mais suffisante d'être aimés avec lesquels nous avons déjà vécu ; l'*antipathie*, qui doit être une reconnaissance également imparfaite

des personnes mal famées dans l'existence antérieure ou dont nous avons eu à nous plaindre particulièrement.

En résumé, il ressort avec la dernière évidence des faits et des considérations qui viennent d'être exposés que, dans la vie invisible, l'âme se souvient de son passé, aussi bien, et mieux que l'homme, dont l'activité terrestre est interrompue par le sommeil, ne se rappelle, aussitôt éveillé, les jours qui se sont écoulés. Il en ressort également que l'on ne peut dire, à l'égard de l'existence terrestre actuelle, que celles qui l'ont précédée soient pour elle comme si elles n'avaient jamais été. Car, *au point de vue intellectuel*, les travaux des vies précédentes laissent, sous la forme de *facultés innées*, une empreinte suffisante pour faciliter nos nouvelles études, et pas assez forte pour que nous ne puissions pas rectifier et compléter ce que notre instruction laissait à désirer. *Au point de vue moral*, l'impression qui nous reste du passé se traduit vis-à-vis des personnes que nous avons aimées par la *sympathie*; vis-à-vis de celles que nous avons haïes ou méprisées par l'*antipathie*, sentiment qui, heureusement, n'est pas toujours assez prononcé pour qu'il ne puisse disparaître quand les personnes qui l'ont excité sont revenues sur cette terre, améliorées comme nous-mêmes par les épreuves essayées et le temps

passé à réfléchir entre deux existences terrestres. Cette loi, si simple, si facile à découvrir et dont il est impossible de méconnaître l'extrême sagesse, a pour but évident d'assurer le perfectionnement intellectuel et moral des êtres et de resserrer entre eux de plus en plus les liens de la *solidarité universelle*.

— Il résulte de là, — reprit Gustave, — que les journalistes qui ne croient à rien qu'à cette vie et qui, néanmoins, prêchent la solidarité, travaillent, à leur insu, dans le sens des desseins providentiels ; c'est le cas de dire : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

— Je doute fort, — reprit un personnage, qui jusque-là était resté silencieux, — que les journalistes traitent la question de solidarité de manière à obtenir le moindre résultat. Quel effet voulez-vous que produise un journal, où vous rencontrez dans le même numéro un feuilleton souvent immoral, une tartine sentimentale sur la liberté et, quelquefois, un article de fond prônant une affaire véreuse et le financier qui essaie de la produire ; où vous ne trouvez jamais un mot de blâme ou de critique contre les *gagneurs d'argent*, la plaie de l'époque, l'obstacle le plus sérieux au développement de la solidarité sans laquelle il n'y a pas de liberté possible ?...

— Comment l'entendez-vous ?

— C'est bien simple. Toute liberté de l'individu, excepté celle de penser, est limitée par celle des autres. Aucune autre liberté ne peut être absolue, illimitée pour quelqu'un, sans être oppressive à l'égard du reste ou tout au moins d'une partie assez considérable de la société. Laissez, par exemple, à un homme la liberté illimitée de *gagner* (1) de l'argent *per fas et nefas* en échappant à la répression, comme cela se voit trop souvent, d'amasser aux dépens des autres et *sans créer de nouvelles richesses* une fortune cent fois au-delà de ses besoins, et vous mettez entre ses mains l'existence d'un grand nombre d'individus qu'il foulera aux pieds comme des serfs. Où est, dans cette situation, la *solidarité* à l'égard de ces derniers? Et quelle autre liberté peut en sortir pour eux si ce n'est celle de mourir de faim? Si d'un autre côté la liberté d'accumuler n'est pas tempérée, en l'absence de dispositions législatives, par une croyance à la vie future qui retienne les exploités et promette aux exploités une compensation, où voulez-vous que tout cela nous mène, le jour où l'instruction sera répandue, où chaque individu

---

(1) Le lecteur sait ce qu'il doit penser, le plus souvent, de l'acception de ce verbe.



pourra raisonner sur ces questions et se rendre compte de l'illégitimité de ces monstrueuses fortunes et de l'abîme qu'elles creusent entre les classes, si ce n'est à une terrible révolution de niveleurs qui poussera la réaction dans un sens contraire à ses dernières limites ? Ainsi donc il y a contradiction et antagonisme entre les idées de liberté et de solidarité et la *faculté illimitée d'appropriation*, entre les mêmes idées et la doctrine matérialiste qui ne peut sans inconséquence s'empêcher d'appuyer cette faculté et tous les débordements qui en découlent ; et j'estime que les journalistes manqueront à leur mission tant qu'ils ne se feront pas les propagateurs d'un spiritualisme éclairé, tant qu'ils ne poursuivront pas sans relâche les *gagneurs d'argent* ; tant qu'ils n'auront pas reconnu et essayé de faire prévaloir ce principe : *Que lorsqu'une société a protégé les héritiers d'une famille ou le travail d'un individu au point de leur laisser une fortune qui leur donne sans travail obligé une large, très-large aisance, dont le maximum pourrait être aisément fixé à chaque génération (1), ils doivent leur activité gratuitement ou le produit de*

---

(1) A un chiffre très-élevé, à plusieurs millions, par exemple.

*cette activité à la société.* Cela ne vaudrait-il pas mieux que de politiquer à outrance, d'attaquer sans relâche le gouvernement qui ne peut et ne doit se modifier qu'avec les mœurs dont vous avez la direction, que d'abandonner le rez-de-chaussée de vos feuilles à des romans qui, sous la rubrique prétentieuse d'études, pataugent, au grand dégoût de l'abonné, dans les immondices de la société ? Attaquez-vous donc une bonne fois et vigoureusement aux mauvaises mœurs et aux fausses croyances ; faites des citoyens vertueux et dévoués à la chose publique ; la meilleure forme de gouvernement et toute la liberté que l'on peut laisser à la presse comme au reste vous viendront par surcroît et sans que vous ayez besoin de vous en inquiéter. C'est un problème à résoudre dont vous avez en main tous les éléments. Entrez hardiment dans cette voie et vous ne tarderez pas à réfréner l'ambition dangereuse de ces *gagneurs d'argent* dont la fortune rapide, déjà un scandale au début, devient en grossissant tous les jours une calamité, un danger public, une cause de révolutions par l'antagonisme qu'elle ne peut manquer d'aggraver entre les dupeurs et les dupés, entre le petit nombre de ceux qui posséderont tout et le grand nombre de ceux qui ne posséderont rien, pas même l'assurance du pain du lendemain, en résumé par l'impossibilité d'assister

jamais, sous ce régime, à l'avènement de la solidarité, de la liberté. Vous... (1)

— Allons, allons, vous paraissez en vouloir beaucoup à cette pauvre presse, — répliqua l'un des journalistes en interrompant brusquement le discours qui précède, — mais au fond je suis sûr que vous lui rendez meilleure justice. La presse a eu ses faiblesses, sans doute, puisque l'on n'a pas encore trouvé le moyen de la faire rédiger par des anges, soit directement, soit par l'intermédiaire des médium de M. Allan Kardec. Elle a partagé pendant un certain temps l'engouement général,

---

(1) La personne interrompue à qui j'ai soumis le passage qui la concernait, — comme je l'ai fait d'ailleurs à l'égard de toutes celles qui ont pris part à la discussion que je rapporte, — m'a vivement sollicité, pour obtenir de lui laisser compléter son discours dans le texte ou sous forme de note. Je ne pouvais accepter la première proposition qui n'aurait pas été une reproduction exacte de ce qui s'était passé et qui, d'ailleurs, eût changé l'économie de la discussion. Quant à la seconde qui consistait à rejeter en note la suite du discours qu'il aurait prononcé, m'a-t-il dit, s'il n'avait été interrompu après avoir lu ce qu'il se proposait d'ajouter, je n'ai pas cru devoir l'accueillir; car ce n'était pas autre chose que le développement du principe passablement subversif, émis par lui, sur la restriction de la faculté d'appropriation, qui ne peut trouver sa place dans un livre de la nature de celui-ci.

elle s'est laissée enchaîner à la remorque des gros banquiers et de leurs affaires. Mais ce travers même a eu son bon côté en éveillant l'esprit d'association, en donnant une sévère leçon aux imprudents et préparant pour la génération suivante des instruments précieux de civilisation. Je ne m'effraye outre mesure ni de ces grandes fortunes qui font boule de neige ni de leurs insatiables propriétaires ; on sait comment ces derniers ou leurs héritiers finissent d'habitude. Je m'imagine que ce sont encore des instruments aux mains de la Providence, qui, au prix de quelques souffrances pour la génération présente, préparent l'avenir par leur initiative forcée dans des opérations toujours nouvelles. Ce sont les Juifs errants de la civilisation à qui Dieu, en punition de leurs méfaits, semble avoir imposé l'obligation de marcher, de marcher toujours, et qui, en marchant bon gré mal gré, ouvrent des voies nouvelles ou font des écoles dont nos descendants profiteront. Pour leur fortune, je le répète, elle se décomposera un jour par les mille canaux de la succession et, en attendant, je me console à l'idée qu'il y a quelqu'un de plus riche qu'eux, c'est tout le monde, c'est la France entière... ; et, un jour ou l'autre, ce richard-là fera ses affaires directement sans payer cinq ou six fois la dîme aux financiers et à leur entourage. Quant à notre dada, notre manie de po-

litiquer, je veux bien qu'elle nous entraîne quelquefois au delà des limites raisonnables; mais en général faire de la politique aujourd'hui, c'est en grande partie travailler à l'émancipation des classes inférieures et des peuples et à établir entre les uns et les autres les liens de solidarité la plus étroite possible; à mon avis, rien ne peut être plus agréable à Dieu et aux hommes de cœur et de bon sens...

— Bien répondu, mon brave Julien, mais il faut cependant rendre justice à Monsieur pour la partie de sa réplique où il nous invite à étudier le terrain pratique où l'on pourra asseoir la liberté et la solidarité, et celle où il disait qu'il y a contradiction entre les idées matérialistes et la solidarité. Ce sont ces idées, en effet, qui ont donné naissance à la fameuse formule *chacun chez soi, chacun pour soi*. Les matérialistes conséquents avec leurs idées ne peuvent avoir d'autre règle de conduite.

— Je vous demande bien pardon, — rétorqua vivement un nouveau venu, journaliste aussi, qui s'était joint au groupe arrêté en ce moment à l'ombre d'un arbre du cimetière, — l'homme nait avec des penchants divers qu'il ne dépend pas de lui de supprimer; parmi ces penchants se trouve justement celui qui le pousse à établir entre lui et ses semblables le lien de la solidarité qui, en définitive, ne peut que lui être profitable dans ce

monde au point de vue purement matériel (1), et l'expérience montre qu'il s'y laisse aller plus ou moins, suivant le temps et les circonstances. Tous les raisonnements du monde ne feront pas que la chose ne soit ainsi, et le journaliste qui suit dans ses écrits l'impulsion naturelle ne fait que ce qu'il doit, d'autant plus qu'en prêchant la solidarité il travaille au bonheur matériel présent des classes deshéritées. Quant à affirmer que l'homme raisonne sa conduite au point de se dire que, du moment que la vie future n'existe pas, il n'a qu'à s'enrôler sous la bannière du *chacun chez soi, chacun pour soi*, et qu'il serait bien sot de ne pas rechercher toutes les jouissances possibles aux dépens de tous, je le nie absolument. En ceci comme en ce qui concerne la solidarité, l'homme suit l'impulsion naturelle qui le porte à satisfaire le sentiment de l'estime de soi et à rechercher l'estime des autres.

Du reste, en admettant la vie future, je ne vois pas en quoi cela peut changer la ligne de conduite de celui qui raisonne ses actes; et pour mon propre compte, je déclare que, si j'étais

---

(1) C'est une erreur, la solidarité, sur cette terre, ne profite qu'à celui qui n'a rien, et ceux qui possèdent n'ont pas d'intérêt terrestre immédiat à s'en faire les apôtres.

assez faible, assez dénué du sens de la réalité positive pour croire à une série éternelle de vies futures, je serais un parfait gredin dans mon existence actuelle, si j'y trouvais un avantage matériel quelconque, dans la persuasion où je serais, naturellement, que j'aurais toujours le temps de me rattraper (1). L'âme est une invention chimérique des hommes faibles qui ont besoin, pour se tracer une ligne de conduite, d'avoir en perspective, comme les collégiens, une récompense ou une punition. Cette invention est indigne de l'homme, elle est d'ailleurs en contradiction avec la seule idée positive que nous ayons sur le sujet dont vous vous occupez : celle de l'*absolu* de Dieu, le seul être véritablement éternel et dans lequel nous sommes un jour ou l'autre destinés à nous confondre en perdant nécessairement par la décomposition, la dissolution des parties de notre être, le sentiment de notre individualité.

— Je me permettrai de vous faire observer, — reprit cette fois l'ami du défunt, — que ni vous ni moi ni personne nous ne sommes aussi avancés sur les idées de l'absolu que vous voulez bien le dire. Tout ce que nous pouvons savoir là-dessus

---

(4) Textuel.

c'est qu'il y a un être qui est la cause de tout ce qui existe. Quant à le définir et l'analyser autrement que pour lui reconnaître autre chose que son infinité en tout, cela nous est interdit. L'être fini ne peut atteindre l'infini, l'expliquer; et si par hasard l'idée que nous nous en faisons en un point particulier impliquait une contradiction quelconque avec les notions positives auxquelles notre entendement peut s'élever, à coup sûr, par l'observation des faits et la raison, nous n'aurions logiquement qu'une seule chose à faire: ce serait de renoncer à cette idée et de reconnaître humblement que la connaissance de l'essence de Dieu est inaccessible à l'esprit humain. Partir de l'idée nécessairement imparfaite que nous pouvons nous en faire pour contrôler les idées et les notions humaines les plus sûrement acquises, c'est, je le répète, attaquer la question par son côté inaccessible; c'est vouloir procéder de l'inconnu au connu; c'est, avec la prétention de se montrer logiciens et philosophes émérites, débiter par la faute logique la plus grossière. Si au contraire nous rentrons dans la voie où toutes les sciences ont trouvé le progrès; si nous partons des faits d'observation, des idées les plus simples pour nous élever aux conceptions les plus hautes, sans oublier de nous retremper de temps en temps dans les faits, dans l'expérience, pour corriger ce que



nos raisonnements, nos déductions pourraient avoir de défectueux, oh! alors, je vous l'affirme—et les personnes ici présentes pourraient vous le dire comme moi — nous arrivons le plus facilement, le plus naturellement du monde à la notion de l'âme et de la vie future que vous répudiez. Nous arrivons à une connaissance plus complète des penchants et aptitudes que vous croyez ne nous avoir été donnés que pour nous tirer d'affaire en ce monde; nous nous en expliquons l'existence, l'origine. Nous y voyons une preuve, — car il y en a d'autres, — d'un travail d'accumulation qui d'après les lois de notre organisme n'a pu se faire que dans une existence antérieure sous la même forme et dans un milieu pareil à celui dans lequel nous vivons Or le fait d'une existence antérieure démontre la résistance à la dissolution de la partie intellectuelle de notre être et, du même coup, établit son existence future. Je ne puis revenir à cet égard sur tout ce qui a fait, depuis une heure, l'objet de notre entretien dans lequel je crois que les esprits les plus rétifs trouveraient réponse à tout. Mais je vous engage à délaisser pendant quelque temps les arguments et théories de Feuerbach et de ses disciples français et à donner quelque attention aux écrits estimables qui se succèdent sur la question qui nous occupe; et vous verrez que vos auteurs favoris en s'élançant à la

recherche de l'absolu, du lien du fini et de l'infini, ne sont que des astrologues maladroits qui, en visant trop haut, se laissent tomber à leur insu dans le puits du doute et la négation; et que les vrais positivistes sont ceux arrivés à notre croyance non par l'imagination, non par l'abus du raisonnement (1), mais par l'examen attentif des faits sans nombre qui sont à la disposition de tous, et de leurs conséquences les plus rapprochées, les moins contestables.

Ainsi donc la notion de l'absolu, à laquelle vous voulez tout subordonner, est celle qu'il ne nous sera jamais donné d'atteindre, quel que soit notre degré d'avancement, attendu la distance qui séparera toujours le fini de l'infini. La notion de l'âme et de la vie future que vous repoussez est, au contraire, une des plus accessibles à l'esprit humain, une de celles que les faits d'observation

---

(4) Le raisonnement est un comme ballon avec lequel on peut s'élever et voir beaucoup de choses qui nous échapperaient sans lui, mais avec lequel aussi on finit par ne plus rien voir du tout si l'on s'élève trop haut, en d'autres termes, si l'on en fait abus. C'est le cas, en général, des métaphysiciens. Aussi le moyen d'échapper à l'erreur qu'engendre cet abus, c'est de toucher terre de temps en temps, c'est de se retremper le plus souvent possible dans les faits d'observation.

permettent le plus d'affirmer. D'un autre côté, les penchants innés derrière lesquels vous vous retranchez, pour soutenir que le matérialisme n'est pas contradictoire avec les idées de progrès, de solidarité, de liberté, sont, ainsi que les facultés intellectuelles que nous apportons également en naissant, malheureusement pour votre thèse, une des preuves de la préexistence de l'âme et de sa résistance à la dissolution. Vous ne pouvez donc vous y appuyer davantage sans aller comme nous au fond des choses, et je vous plains si vous n'arrivez pas à la même conclusion.

Enfin, les penchants étant reconnus, je me demande comment vous pouvez sérieusement, avec quelque apparence de raison, trouver bons ceux qui vous paraissent avoir une utilité matérielle et directe pour l'individu comme, par exemple, le penchant à la solidarité, dont, par parenthèse, ne se soucient guère les parvenus qui ont vos principes, puisqu'ils n'ont rien à y gagner, tandis que vous repoussez comme indigne de l'homme celui qui l'excite à mériter une récompense morale, une distinction qui l'élève à ses yeux et à ceux de ses semblables, même au prix de sa santé ou de sa fortune. Tel est le soldat qui se sacrifie pour son pays, tel est le savant qui se consume dans de longues veilles, dépense sa fortune en expériences coûteuses et pleines de dangers dans

**l'intérêt de ses semblables. Qu'y a-t-il d'indigne d'un homme à l'esprit élevé, dans le fait de dédaigner une récompense matérielle de son dévouement sur cette terre pour ambitionner une vie meilleure dans un meilleur monde, où, à l'aide d'un organisme plus parfait, il doit pouvoir marcher d'un pas plus rapide et plus assuré dans la voie du progrès? N'est-ce pas, au contraire, d'un grand et bel exemple de voir des gens prêcher la solidarité et s'y dévouant, montrer le progrès et s'élançant à sa poursuite au prix des biens de ce monde? Ce sacrifice est assez rare, par le temps qui court, pour être hautement prisé et encouragé chaque fois qu'il se rencontre.**

**Maintenant qu'est-ce, je vous prie, que le progrès dont vous êtes, dans le journalisme, un des apôtres les plus fervents? N'est-ce pas surtout une élévation constante dans le niveau de l'esprit humain au point de vue intellectuel et moral; une amélioration continue dans les rapports des hommes entre eux; une extension tous les jours plus grande de la loi de solidarité et, par suite, une réalisation croissante de la liberté? Tout cela se tient, et à moins que vous ne défendiez toutes ces choses que du bout des lèvres; que vous ne jouiez la comédie du libéralisme, je ne puis prendre que comme une boutade irréfléchie le propos qui consiste à dire que « si vous aviez la croyance**

**dans une série de vies futures, vous seriez un parfait gredin dans votre existence actuelle pour peu que vous y trouviez un agrément ou un intérêt personnel quelconque, parce que vous auriez toujours le temps de vous rattraper. » Si vous l'aviez dit sérieusement, je vous demanderais de descendre au fond de vous-même et d'essayer, de bonne foi, de mettre une pareille conduite d'accord avec vos principes; de me dire ce qui adviendrait du progrès, de la solidarité, de la liberté, que vous avez si fort à cœur, si tous les hommes, raisonnant comme vous, se mettaient, de propos délibéré, à être des gredins? Ils trouveraient justement dans les souffrances qu'ils se feraient endurer réciproquement la peine d'avoir quitté la bonne voie. Et ne croyez pas qu'un individu pris isolément puisse faire avec impunité ce qui amènerait bientôt une catastrophe sociale si tous faisaient de même. Le progrès n'est pas un but de fantaisie posé par l'esprit de l'homme, qu'il lui est loisible de poursuivre ou de délaisser, même un instant; c'est une loi naturelle, divine, qu'il a eu le mérite de découvrir et à laquelle il ne peut refuser de se conformer sans qu'il ait à en souffrir tôt ou tard. L'histoire nous enseigne par de nombreux exemples que les princes, les races et les nations qui ont méconnu cette grande loi ont été broyés, comme risquent de l'être les**

navigateurs qui négligeront de s'instruire sur la loi qui préside à la formation et à la marche de ces dangereux météores qui sillonnent l'Océan. Quant à l'homme en particulier, il est impossible d'admettre que ce qui est une loi pour la généralité n'en soit pas une pour lui. Qu'il néglige de s'instruire, de marcher dans la voie du progrès, sa peine sera de se voir devancer dans la hiérarchie universelle par ses contemporains. Qu'ayant la connaissance, il en use pour faire le mal, il en portera aussi la peine dans cette vie ou dans l'autre ; car de nombreux faits démontrent que l'âme sent et voit sur cette terre sans le secours des organes spéciaux et des nerfs. La sensibilité n'est donc pas éteinte après la mort et nous devons trouver dans la vie invisible des sensations qui, pour être différentes, peut-être, de celles que nous éprouvons ici-bas, n'en sont probablement pas moins très-vives, et qui doivent être en grande partie la conséquence de nos actes terrestres.

— Vous croyez donc à l'enfer ?

— Pas le moindre ; mais je crois que tout acte physique et moral a ses conséquences inévitables ; que nous sommes sur cette terre pour nous élever intellectuellement et moralement par la connaissance et une conduite en rapport avec elle ; et que tout écart, même momentané, de

cette voie salutaire a des conséquences regrettables et pénibles pour nous, aussi bien dans la vie invisible qui succède à celle-ci que dans la nouvelle existence qui viendra après. Cette idée me paraît une conséquence forcée de celle que nous devons avoir de la justice de Dieu. On peut souvent être impunément un malhonnête homme sur cette terre, parce que la justice humaine ne peut tout atteindre, mais rien ne doit échapper à la justice céleste.

— En quoi pouvons-nous être coupables vis-à-vis de Dieu? Nous agissons avec les organes qu'il nous a donnés. Notre conduite y est subordonnée; nous ne sommes donc pas responsables. Puisqu'il est tout-puissant, que ne nous a-t-il créés parfaits d'emblée?

— Il faut croire que, si nous n'arrivons pas sur cette terre dans un état de perfection relative, c'est que cela n'est pas possible. Sans prétendre pénétrer les motifs de cette disposition, on peut concevoir que, dans cette hypothèse, il y aurait une infinité de mondes qui ne seraient pas habités. Il n'y aurait ni gens, ni bêtes, ni hiérarchie, ni progrès. La créature, parfaite dès son point de départ, ne serait qu'une belle montre fonctionnant régulièrement. Elle serait dépourvue de spontanéité, de volonté, de liberté, et, par conséquent, de toutes les jouissances attachées à ces

facultés. Voilà, je crois, tout ce que nous pouvons apercevoir des motifs divins, et cela suffit. Cela doit vous toucher tout particulièrement, vous qui vous montrez, dans votre journal, un si grand adorateur de la liberté et du progrès.

— Mais, si nous ne pouvons être parfaits en ce monde, au moins les choses pourraient être disposées de façon à ce que le bonheur et le bien-être y fussent distribués plus également. Pourquoi le luxe à côté de la misère... Pourquoi des coquins qui prospèrent effrontément et des gens honnêtes qui traient une existence misérable?

— Parce que l'homme est libre et qu'il supporte la conséquence de ses actes. Le catholicisme a inventé, pour répondre à cette question, la théorie des épreuves auxquelles Dieu soumettrait ses créatures sans rime ni raison. Cela est inadmissible, parce que cela est incompatible avec l'idée de justice. Mais on conçoit très-bien, au contraire, que l'homme honnête, qui supporte avec sérénité le malheur qui le frappe, peut être une créature qui a commis quelques fautes graves dans son existence antérieure. Pendant le temps qui s'écoule entre deux vies terrestres, mis en présence de ses souvenirs et de la supériorité de ceux de son entourage qui n'ont pas faibli, il a longuement réfléchi sur ses actes passés, sa situation présente et celle qui lui est réservée; il a formé



le projet de ne plus s'écarter de la ligne droite, quoi qu'il lui arrive, et il tient sa promesse.

— Mais comment peut-il en être ainsi, puisqu'il n'a pas le souvenir de son existence antérieure?

— Il l'a suffisamment sous la forme de facultés, de penchants innés, ainsi que je l'ai fait voir à ces messieurs avant votre arrivée. Il s'est donné, avant d'entrer dans cette vie, une impulsion dans un sens, et il y persévère. Cette impulsion, dont nous ne saisissons pas nettement la trace, a quelque chose d'analogue à la résolution que vous prenez le soir de vous lever le lendemain, à cinq heures du matin, ce qui arrive comme si vous aviez veillé. Du reste, dès que les idées émises dans cet entretien se seront répandues au point de devenir la croyance générale, chacun rattachera naturellement son existence actuelle à celle qui précède, et prendra bien mieux encore son parti des circonstances malheureuses dans lesquelles il pourra se trouver. Quant au coquin heureux, ce peut être un honnête homme que la fortune a gâté, ou un esprit peu avancé dans la hiérarchie, qui fait un mauvais usage de sa liberté ; il n'échappera pas, je vous le promets, à la conséquence de ses actes, à la justice de Dieu. D'ailleurs, il faut bien en convenir, le bonheur, sur cette terre, n'est pas toujours où nous le supposons. Je connais beaucoup de millionnaires, et il n'y en a pas un seul avec

qui je voudrais changer de position. Tous sont accablés des soucis qu'amène l'administration de leurs écus; et, de plus, les uns sont affligés dans leur santé; les autres, dans la santé ou la conduite de leurs enfants ou de leurs proches. Il y en a enfin qui gémissent sous le poids du mépris public qui les accable, quand ils n'y joignent pas encore la crainte incessante de démêlés avec la justice, ou de révolutions qui les mettraient à la merci des victimes qu'ils ont impitoyablement exploitées, sacrifiées... Quand les machines auront fait assez de progrès pour que l'ouvrier n'ait plus à travailler matériellement que cinq à six heures par jour; qu'il pourra consacrer le reste à l'étude et aux soins de la famille; que des institutions de prévoyance l'aient mis à l'abri des éventualités, j'estime qu'il sera plus heureux que le riche bourgeois. Il aura choisi une femme pour elle et non pour sa fortune, une femme saine d'esprit et de corps qui lui donnera des enfants robustes comme lui, conditions qui, en définitive, font les trois quarts du bonheur dans l'existence et sont rarement atteintes dans les classes supérieures.

En résumé, l'admission d'une existence antérieure et d'une existence future, à supposer qu'elle ne fût qu'une hypothèse, rend compte de tous les phénomènes physiologiques et psychologiques qui ont été observés depuis de longues années. Elle

satisfait l'esprit et le cœur, et peut contribuer beaucoup au progrès de la science et au bonheur de la société; l'hypothèse contraire ne rend absolument compte de rien; elle laisse dans l'esprit un vide affreux, et entraîne l'homme qui en pousse la logique jusqu'au bout dans une ligne de conduite qui aboutit fatalement au crime (1).

L'homme raisonnable qui, par profession, parle tous les jours aux masses a donc pour devoir de se rattacher à la doctrine de la préexistence; et je pose, en fait, que celui qui n'aura vu, pour commencer, dans cet ordre d'idées, qu'une hypothèse plus favorable au travail de moralisation des masses — but principal que devraient se proposer tous les journalistes — reconnaîtra bientôt, s'il examine la question sur toutes ses faces, ainsi que nous venons de le faire, que la doctrine dont il s'agit est aussi positive, aussi certaine que les notions humaines les plus solidement assises.

— Pour mieux fixer dans l'esprit les faits curieux passés en revue dans cet entretien, — reprit la personne qui, en quittant l'église, avait entamé la discussion, — il y a un moyen bien simple que l'on peut emprunter à la géologie. A une certaine

---

(1) Ainsi qu'un récent et déplorable exemple l'a malheureusement démontré.

époque, lorsque les faits recueillis ont été suffisants, on a écrit l'histoire de la terre; on en a retracé les révolutions à la suite desquelles les terrains des formations diverses se sont déposés, superposés, traversés, inclinés, etc., de manière à donner à l'écorce terrestre l'aspect qu'elle possède aujourd'hui. Cuvier, à l'aide de débris fossiles, a procédé à la reconstruction des nombreux animaux auxquels ils appartenaient, et a fait leur histoire comme s'ils avaient vécu sous ses yeux. Personne, dans le monde scientifique, ne conteste, que je sache, l'exactitude des déductions du grand naturaliste, pas plus que celles des géologues. Eh bien, je crois qu'à l'aide des faits que nous possédons sur l'homme, ou d'une manière plus générale sur l'être, nous pouvons aujourd'hui retracer son histoire d'une manière non moins satisfaisante. En tout cas, je l'ai tenté, et, si le sujet que nous traitons depuis quelque temps ne vous a pas trop fatigués, je vous proposerai de venir chez moi, de ce pas, et je vous communiquerai ce que j'ai écrit là-dessus.

Toute l'assistance adopta d'emblée cette proposition. On arriva bientôt au lieu du rendez-vous où, chacun ayant pris place et s'étant rafraîchi, l'hôte prit dans son bureau un manuscrit dont il

nous donna lecture à peu près dans les termes suivants (1) :

---

(1) Cette histoire était beaucoup plus étendue et a dû subir de nombreuses coupures pour entrer dans le cadre de ce livre.

## VI

### HISTOIRE DES TRANSFORMATIONS DE L'ÊTRE

Il y a sans doute bien longtemps que je vis, car pas un cri qui n'ait en moi son écho, pas une figure, pas un aspect qui ne trouve en moi à se réfléchir, pas une harmonie que mon esprit ne puisse concevoir et qui ne se lie en quelque sorte à moi, pauvre créature!

M. Alfred DUMESNIL. (*L'Immortalité.*)

Il est donné à bien peu de personnes de se rappeler clairement leur passé dans cette vie, bien qu'aucun élément n'en soit perdu (1), et il est encore plus rare d'en rencontrer qui se souviennent d'une manière particulière des événements qui l'ont précédée. De tout ce que nous

---

(1) En effet, qui n'a reconnu, par expérience, que des choses apprises que nous pensions avoir oubliées, perdues irrévocablement, nous reviennent, dans des circonstances particulières capables de les exciter, au bout d'un grand

avons accumulé dans les existences antérieures, nos facultés innées, nos penchants, les souvenirs vagues, inconscients, de la sympathie et de l'antipathie, forment le seul bagage qu'il nous est permis d'emporter ou plutôt d'employer visiblement dans chaque nouveau voyage terrestre. Dieu l'a voulu ainsi dans l'intérêt de notre amélioration intellectuelle et morale, et de la solidarité dont les liens doivent se resserrer entre les divers êtres de la création à mesure qu'ils s'élèvent dans la hiérarchie. Rien n'est plus facile à concevoir. Je ne m'y arrêterai pas. Cependant, comme pour attirer son attention sur ce sujet, pour l'inviter à rechercher son origine, sa manière d'être, sa fin et en tirer une ligne de conduite, Dieu permet que de temps en temps il se produise en l'homme des phénomènes qui excitent vivement sa curiosité. Tels sont : l'intuition, le pressentiment, l'extase, le somnambulisme, l'hypnotisme, les apparitions et enfin les songes, dans lesquels tantôt l'esprit travaille avec une persistance, une lucidité remarquables et supérieures à celles qu'il possède pendant la veille; tantôt se voit sous la

---

nombre d'années? On peut encore rappeler, à l'appui de cette assertion, l'exemple de vieillards tombés en enfance, de malades, de fous, qui, quelques heures avant la mort, rentrent en possession de leurs souvenirs.

forme d'un animal en trouvant cette transformation la chose la plus naturelle du monde ; ou encore sous la forme humaine, dans un autre milieu social, avec des gens qu'il reconnaît, auxquels il est habitué à ce point que, ramené au réveil au sentiment de la *réalité actuelle*, il lui faut quelque temps pour se débrouiller, séparer l'être qu'il était encore tout à l'heure en souvenir, de celui auquel le rappellent les objets qui l'entourent et frappent ses regards. Personne n'a plus que moi passé par ces divers états ; j'ai noté ou fait noter tout ce que j'ai dit, fait ou senti dans ces circonstances, et je n'ai pas été peu étonné de découvrir le lien très-intime qui rassemblait en un tout concordant ces nombreux éléments. Les songes, auxquels on n'accorde le plus souvent aucune attention, et qui ne sont pourtant qu'une promenade de l'âme à travers l'immense magasin de ses souvenirs, m'ont fourni des éléments précieux. C'est de l'ensemble de ces données que j'ai composé mon histoire dont rien au monde, à mes yeux, ne saurait détruire la réalité.

Mon origine se perd dans la nuit des temps ; pour peu que j'en sonde les profondeurs, je me vois sous les formes les plus simples et les plus imperceptibles de l'être ; je me vois grandissant et me transformant de loin en loin ; et quand je mesure l'espace et les formes que j'ai franchis,



le peu que je suis encore et l'immensité de l'univers, je me sens ébloui de la grandeur de Celui qui a tout ordonné. En même temps j'adore cette suprême sagesse qui a fait du progrès une loi, non pas mesquinement réservée à une orgueilleuse espèce, mais dont le bénéfice s'étend sans distinction à tous les êtres de la création, depuis celui que nos yeux et nos instruments ne peuvent découvrir à cause de son infinie petitesse, jusqu'aux mondes immenses que leur distance dérobe aussi à nos moyens d'investigation.

L'être apprend la vie par des degrés infiniment petits ; chaque nouvelle existence ajoute quelque chose à ce qu'il avait acquis précédemment ; et, si l'on pouvait comparer les formes qu'il a revêtues à dix mille années d'intervalle, on ne pourrait croire, à première vue, qu'il y ait eu entre elles le moindre rapport. Cependant elles dérivent du même type qui s'est développé progressivement, de telle sorte que les termes voisins de ses diverses transformations semblent se confondre. On s'en fera une idée lorsque je dirai qu'entre ces hommes dont la figure de chien ou de singe nous frappe et les formes animales correspondantes par lesquelles ils ont passé il y a environ cent existences différentes. En mettant la vie moyenne à cinquante ans et admettant que notre

existence à l'état invisible est de même durée, il se serait écoulé dix mille ans entre les époques où l'être aurait vécu sous les deux formes correspondantes dont il vient d'être question.

Le travail de la chenille se faisant chrysalide, et de celle-ci se faisant papillon, donne une idée exacte de l'intervention de l'être dans toutes ses transformations. Il se fait, se modèle lui-même. Son expérience acquise dans les existences antérieures lui sert à se perfectionner dans celles qui suivent. La fonction principale des ascendants directs, c'est de lui fournir le milieu et les éléments nécessaires à son travail intime. L'être ne se réforme et ne se transforme qu'à mesure qu'il acquiert la connaissance de ses imperfections et qu'il tend à se rapprocher de la forme supérieure à la sienne. Il se passe à ce sujet quelque chose d'analogue à ce qui est rapporté dans un conte de fées, d'un prince Charmant, à qui une méchante enchantresse avait appliqué un nez énorme qui ne devait faire place à un appendice mieux proportionné que le jour où le prince reconnaîtrait qu'il avait le nez trop long. Ainsi l'homme revient sur cette terre avec les mêmes défauts corporels s'il n'a pas eu l'occasion de reconnaître en quoi il laissait à désirer.

Dans cet ordre d'idées on reconnaîtra qu'un musée a une utilité bien plus grande qu'on ne

pourrait le croire au premier abord ! Il nous donne le goût et le sentiment des belles formes, nous excite à des comparaisons d'où nous tirons la notion des réformes que nous aurons à apporter à notre première enveloppe terrestre, et du milieu dont nous devons faire choix pour les accomplir. C'est ainsi et à mesure que nous connaissons mieux le parti que nous pouvons tirer de la culture des beaux-arts, dans notre intérêt, que la race humaine ira se perfectionnant de plus en plus. Il y en a eu un exemple frappant chez les anciens Grecs qui étaient arrivés, non seulement dans leur statuaire mais dans leur personne physique, à un état de perfection rarement atteint aujourd'hui et jamais dépassé, excepté toutefois dans les traits de la figure qui, chez les modernes occidentaux, reflète plus généralement une intelligence supérieure. La culture des beaux-arts n'est donc pas seulement, comme on le croit généralement, un passe-temps agréable ; c'est une étude d'une utilité aussi grande, dans la vie de l'être, que celles qui nous avaient paru présenter ce caractère à un plus haut degré.

Tous les êtres, à quelque degré de l'échelle qu'ils appartiennent, de la plante à l'homme, dépendent les uns des autres pour se nourrir et se développer. Ceux-ci vivent d'herbes et de fruits, ceux-là de la substance même des autres animaux. Les

hommes n'échappent pas à cette règle; et l'on sait qu'ils ne se nourrissent pas seulement d'animaux d'un ordre inférieur, mais même de leurs semblables et quelquefois de leurs proches. Cette subordination des espèces et des individus les uns aux autres s'atténue à mesure que l'on s'élève dans l'échelle animale. Après les tribus où l'anthropophagie règne, viennent les peuples où cette coutume fait place à une simple servitude. Plus haut encore cette servitude elle-même disparaît et la dure solidarité qui existait entre les êtres depuis les échelons inférieurs tend à se transformer graduellement en une *libre mutualité de services*, apogée de la civilisation qu'il nous est donné de concevoir et peut-être d'atteindre, en mettant le membre le plus infime de la société à l'abri du besoin, condition essentielle pour assurer sa liberté. On peut s'étonner de voir cette grande loi de la solidarité des êtres commencer par l'absorption matérielle du plus faible par le plus fort et se clore par une dépendance mutuelle : le premier terme de la série paraissant être le contraire du dernier. Mais c'est justement cette particularité qui montre que ces deux ordres de faits appartiennent bien à la même espèce; car le contraire d'une chose quelconque ne peut se dire que d'une autre appartenant à la même série de faits similaires. Le contraire du chaud, c'est le froid : et le froid n'est pas autre

qu'un degré moindre de chaleur (1). Le contraire de la science, c'est l'ignorance qui n'est aussi qu'un degré inférieur dans la connaissance.

On peut encore trouver cruel et injuste que Dieu ait donné cette forme à la loi de la solidarité, qu'il ait créé des êtres pour servir de pâture à d'autres. Mais nos idées à cet égard ne viennent que de l'importance exagérée que nous donnons à une existence terrestre; Dieu a certainement des idées différentes là-dessus, dont nous saisirons tôt ou tard l'économie et la justice. En attendant, que pouvons-nous faire autre chose, si ce n'est de nous incliner devant ce décret divin et croire qu'il n'en pouvait être autrement? Cette nécessité admise forcément, tout ce qu'on peut désirer, c'est que les animaux qui doivent être la proie des autres ignorent leur destinée et souffrent le moins possible au moment fatal. Or c'est bien là ce qui arrive. Les victimes des animaux carnassiers sont à moitié paralysées avant d'être atteintes, et, au premier coup de dent, la peur les a privées du sentiment. Confions-nous donc

---

(1) Voir ce qui est dit à ce sujet dans l'Introduction, pages x et xi, de l'*Essai sur l'identité des impondérables*, de M. Love, et dans l'excellente *Thèse pour le doctorat*, de M. Ringuet, de l'école de Montpellier.

dans la haute sagesse de l'Être suprême, cherchons à comprendre ses motifs, et gardons-nous absolument de trouver quelque chose à reprendre au moindre détail de son œuvre.

Je voudrais pouvoir vous dire quelles sont les transformations successives des êtres appartenant au même type. Je ne le puis. C'est une découverte réservée aux futurs naturalistes qui joindront à leurs connaissances tout ce que l'on peut tirer des révélations du songe, de la folie, du somnambulisme, de l'extase, etc., si toutefois cela peut suffire. J'ai souvenance de formes bizarres d'êtres, de végétaux, de sites auxquels je ne trouve rien à comparer sur cette terre, et j'en conclus que dans nos transmigrations nous devons passer d'une planète à l'autre. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est le fait de l'interruption que l'on constate dans tous les types représentés dans la faune terrestre. Entre l'otarie, animal amphibie d'une structure remarquable, et l'ours dont il se rapproche, il y a sans doute quelque part des animaux de la même série dont les membres se rapprochent davantage des jambes et des pattes des animaux terrestres. Entre le chat sauvage et le tigre de la plus petite espèce, il y a plusieurs échelons qui manquent. Dans les ruminants, les vides sont encore plus nombreux. Il suffit d'une tournée dans un musée bien classé pour prendre une idée

de la série et s'apercevoir que dans chacune il manque des termes. La série des singes, si remplie, laisse une lacune assez considérable entre le gorille et le sauvage le moins civilisé. Soyez certains que dans l'ensemble du système solaire non seulement ces lacunes sont comblées, mais que l'homme, qui est déjà une très-haute expression de l'être, comparé aux animaux qui l'entourent, est considérablement dépassé dans les planètes supérieures. Admirons encore ici la sagesse de la Providence qui mesure nos sensations, nos impressions, à notre pouvoir de distinguer, afin de nous donner des perceptions nettes (1). Il est clair, en effet, que, s'il se présentait à nos yeux une série non interrompue d'êtres entre le singe et l'homme, nous serions dans un embarras extrême pour définir l'espèce et fixer ses droits. Nous ne serions pas moins embarrassés pour établir des classifications entre les autres animaux dérivant du même type. Il a suffi pour nous mettre à l'aise que la main du Tout-Puissant ait transporté ailleurs un certain nombre d'échelons de chaque type; ce qui a permis de constituer l'histoire natu-

---

(1) C'était déjà la pensée de Leibnitz, qui croyait aussi que la Faune terrestre se complétait dans les autres planètes.

relle, qui ne laisse pas cependant de mettre quelquefois les savants dans l'embarras.

Quoi qu'il en soit, et quelles qu'aient été mes transformations ultérieures, je me suis vu trop souvent et le plus naturellement du monde, dans mes rêves, sous la forme d'un tigre de la plus belle espèce, pour ne pas être certain de l'avoir été, d'autant plus que les questions qui m'ont été posées dans l'état de somnambulisme ont confirmé ce souvenir. J'ai retenu de mon passage à travers cette existence une force, une énergie, une cruauté, qui ne se sont tempérées qu'après un nombre assez grand d'existences terrestres.

J'ai été chef de tribu en Amérique, et comme tel j'ai semé la mort et la dévastation autour de moi. J'avais alors un don de double vue qui me faisait considérer par les miens comme un être à part et qui me donnait sur eux une influence très-grande, grâce au parti que j'eus fréquemment l'occasion d'en tirer dans leur intérêt. En voici un exemple : Je venais de surprendre une tribu avec laquelle j'étais en guerre, et sauf quelques jeunes gens qui à force d'adresse purent s'échapper pour aller porter la nouvelle de ce désastre aux tribus voisines, j'avais tout fait massacrer impitoyablement.

Après ce fait d'armes, tout mon monde était tellement fatigué que l'on remit au lendemain de



scalper les morts. On se relâcha de la surveillance habituelle de nuit, et l'on crut pouvoir le faire d'autant mieux, que nos ennemis avaient été exterminés. Cependant la tribu vaincue, qui s'attendait à notre attaque et qui la redoutait, s'était assuré le secours d'une tribu voisine, fameuse dans la guerre, mais qui, ainsi qu'on l'a vu, n'arriva pas à temps pour sauver son alliée d'une terrible défaite. Tout le monde était donc endormi; moi-même, exténué, comptant sur mes éclaireurs, je sommeillais les yeux à moitié ouverts, le dos appuyé au pied d'un arbre, quand je vis clairement, à une distance assez grande, que j'estimais au moins à deux heures de marche, la tribu en retard s'avançant dans l'ombre avec toutes les précautions qu'y mettent les sauvages et précédée par les jeunes gens échappés au massacre. En un clin-d'œil je fus sur pied; je réveillai les anciens de la tribu avec lesquels j'arrêtai, en quelques minutes, mon plan de défense. Tout le monde étant éveillé, je donnai l'ordre de transporter à deux cents pas en avant tous les cadavres des guerriers des deux tribus tués dans le dernier combat et de les disposer autour d'un feu à moitié éteint avec leurs armes et dans l'attitude de gens endormis. Cela fait, je disposai mes guerriers en deux bandes entre lesquelles je voulais envelopper l'ennemi, et j'attendis. L'attente ne

fut pas de longue durée. La tribu vengeresse arriva à pas de loup, comptant bien nous voir plongés dans un profond sommeil, et sa joie fut grande en croyant trouver ses prévisions réalisées; aucun coup ne fut porté avant que les rôles fussent distribués et que chaque guerrier ennemi se trouvât en présence d'un guerrier qu'il croyait endormi, et au cri du chef tous les tomahawks s'abattirent en même temps sur les cadavres; puis jetant cette arme de côté et prenant leur scalpel, les ennemis allaient procéder à l'enlèvement des chevelures, lorsque je fis entendre le cri du hibou, qui était le signal de l'attaque; nos adversaires, presque entièrement désarmés, furent enveloppés et assommés en moins d'une demi-heure. Le lendemain, nous fîmes une abondante moisson de chevelures; et toute la tribu, sachant comment je l'avais sauvée, m'adora presque à l'égal d'un dieu. Je ne jouis pas longtemps de mon triomphe; car, à quelque temps de là, je m'attaquais dans le voisinage des grands lacs à une tribu qui avait appelé les hommes pâles à son secours, et à la première rencontre je reçus une balle dans la tête. J'eus la satisfaction de voir mon cadavre, emporté par deux de mes fidèles guerriers et enterré par leurs soins, échapper ainsi au scalpel.

Il est une existence que je suppose avoir précédé

celle que je viens de raconter. Je vivais dans une tribu anthropophage de l'Afrique centrale. J'avais une quinzaine de femmes et de nombreux enfants dont il m'est arrivé souvent de me repaître, quand je ne pouvais pas les vendre à ma fantaisie. J'ai été esclave rebelle à Alger, et écorché vif. Je n'en finirais pas de raconter les horreurs que j'ai commises dans mes premières incarnations humaines. J'ai transporté mes mauvaises dispositions jusque dans la civilisation européenne. Au moyen âge, j'ai été chef de bandits; et, cent ans plus tard, dignitaire de l'Église en Espagne, où, devançant l'Inquisition, je donnai un libre cours à mes instincts cruels. Toute pénitente sur laquelle j'avais jeté mes vues et qui résistait à mes obsessions était enveloppée dans quelque intrigue habilement ourdie, saisie par la justice cléricale et passait bientôt sur le bûcher, polluée par moi, et les membres brisés par la question. J'ai été voleur et assassin, et j'ai porté ma tête sur l'échafaud. Plus tard je revins sur la terre avec une crainte instinctive de la justice et ne me livrai qu'à des actes ne pouvant entraîner la peine de mort. L'impression des galères et de la peine capitale, les tourments essuyés entre deux incarnations avaient assoupli petit à petit mon humeur farouche et atténué mon penchant au vol qualifié; ce qui fait que dans les exis-

tences suivantes j'ai été successivement fournisseur des armées, entrepreneur de travaux, commerçant, banquier. Dans cette dernière position, je m'étais créé une théorie qui, tout en me tenant à une distance respectueuse du code, me permettait d'atteindre la fortune des autres et d'en arrondir la mienne. Je mourus plusieurs fois millionnaire après avoir délaissé vingt maîtresses et autant de bâtards, le cœur brisé de voir mes deux fils attendant ma mort avec impatience et s'apprêtant à dilapider une fortune que j'avais pris tant de peine à amasser!...

Vous dire le supplice de l'être rencontrant ses victimes dans la vie invisible, m'est impossible. Après de telles épreuves il fallait avoir la férocité, le vice ancrés dans l'âme pour en conserver des traces à travers tant d'existences. Dans la vie postérieure à celle dont je viens de rendre compte, je naquis dans une famille favorisée de tous les dons de la fortune; devenu riche à trente ans par la mort de mon père, d'oncles et de tantes, je spéculai et je me ruinai rapidement. Je fus presque aussitôt atteint de folie, mis à Bicêtre, où après quelques mois, devenu fou furieux, j'étranglais un gardien. Je fus mis dans une cellule, où l'on a pu me voir pendant vingt ans, me croyant la bête féroce que j'avais été, marchant invariablement à quatre pattes et rugissant comme un

un tigre. Plus tard, j'étais, à mon tour, enfant abandonné et menant une triste et pénible existence..... Cependant, je suis revenu une fois sur cette terre amélioré par toutes ces épreuves. J'étais dans l'aisance; j'épousai une femme que j'aimais et dont je croyais être aimé. Mais, huit ans après m'avoir donné un fils, elle s'enfuit avec son amant, emportant une partie de ma fortune et me laissant, écrit d'une main étrangère, mais signé par elle, un mot ainsi conçu : « Je  
« ne vous ai jamais aimé et je pars avec celui qui  
« a eu les prémices de mon amour. La place que  
« vous occupez vous donnant de quoi vivre, j'em-  
« porte ce qui m'est nécessaire pour subsister. Je  
« vous laisse l'enfant qui m'embarrasserait dans le  
« voyage. D'ailleurs, mon amant n'en veut pas,  
« rien ne prouvant qu'il soit de lui. Tâchez de  
« vous persuader qu'il est à vous, et élevez-le en  
« conséquence. »

Je fus comme foudroyé par ce malheur, où la méchanceté la plus noire ne m'avait épargné aucune circonstance aggravante. Pendant quelque temps mes amis crurent que j'en deviendrais fou. Mais la raison et le sentiment que j'avais alors de mes existences antérieures et de la vie future m'aiderent à reprendre un peu le dessus. Je voyais dans ce qui m'arrivait le châtement d'existences antérieures mal employées, et je subis ma peine

avec assez de résignation. Plus tard, malgré les soins les plus attentifs donnés à son éducation, l'enfant montra le naturel le plus pervers. A vingt ans, il me menaçait pour avoir de l'argent; à vingt-deux ans, il forçait une serrure pour me voler, et comme j'arrivai sur ces entrefaites, il se précipita sur moi et, dans la lutte, il me donna plusieurs coups de couteau, qui m'étendirent par terre. Il s'enfuit avec tout ce que j'avais d'argent en caisse. Je revins pourtant à moi, et ma première pensée fut de me taire sur le coupable. Mais ma domestique l'avait vu sortir égaré, ensanglanté, et était allée requérir l'assistance de l'autorité. J'eus la douleur d'apprendre qu'il avait été saisi dans une maison de tolérance où il s'était réfugié; et peu de temps après il fut condamné comme parricide et exécuté.

Malgré une constitution robuste, mes peines morales, ravivées par cette catastrophe, plus encore que mes douleurs physiques, portèrent un coup mortel à ma santé, et je m'éteignis à l'âge où l'homme est dans la plénitude de sa force, et sans puiser assez de résignation dans la notion que j'avais de l'âme pour ne pas maudire une femme qui m'avait fait une si misérable existence!...

Après une réapparition sur cette terre, n'offrant rien de saillant, j'y suis enfin revenu dans une famille pauvre, mais honnête. J'ai été ouvrier mé-

canicien. Muni d'une bonne instruction primaire, j'employais mes heures de loisir à étudier au lieu de suivre les autres au cabaret ou à la guinguette. Mes camarades m'en voulaient de les délaissier, et m'appelaient souvent par dérision le savant ou le mossieu, et accompagnaient quelquefois ces épithètes d'observations ou d'appellations plus blessantes. Dans chacune de ces occasions l'insulteur attrapait un horion qui le faisait rentrer dans le silence, et, petit à petit, les ouvriers, qui respectent le courage et la force, avaient fini par me laisser tranquille, sauf un forgeron, espèce de colosse qui risquait de temps en temps une plaisanterie, mais d'une nature assez anodine pour que je n'y fisse aucune attention. Cependant, un dimanche j'étais étendu sur un talus très-commode, au pied duquel était un assez large fossé taillé dans le roc. Je m'étais fait un pupitre avec quelques branches, et j'y avais posé un livre nouveau qui m'intéressait beaucoup. J'entendis un mouvement à quelques pas de moi, et, au moment où je me retournais, je reçus sur mon livre et sur les mains une fusée de salive d'un chiqueur, qui n'était autre que mon forgeron. Il éclata de rire, ainsi que ses compagnons, au succès de cette grossière attaque. Je *bondis comme un tigre*, et, avant qu'il eût pu se rendre compte de ce que j'allais faire, je le saisis, avec une force surhumaine, par les

jambes, et le précipitai, la tête la première, au pied du talus. Mais cet effort inouï m'avait épuisé. Je tombai sans connaissance, et je roulai à mon tour jusque dans le fossé, où je tombai sur mon adversaire qui, dans sa chute, avait eu le crâne brisé et était mort sur le coup.

Cette histoire fit grand bruit. Je fus mis en prison ; mais les témoins de la scène et tous mes camarades, qui avaient eu à souffrir de la force et du mauvais caractère du forgeron, me rendant enfin justice, me défendirent comme un seul homme, et je fus acquitté. A partir de ce moment, je pus me livrer à mon goût pour l'étude, sans être molesté davantage. Ce funeste événement eut un heureux effet sur mon caractère ; je devins aussi doux que j'étais emporté, et je conquis, avec une influence très-marquée sur mes camarades, l'affection et le dévouement de tous.

J'étais, du reste, arrivé par mes études et par mon travail à l'atelier à me faire remarquer du chef de l'établissement qui, en récompense, m'avait élevé à la position de contre-maitre, en me faisant entrevoir, si je continuais à travailler de la même manière, la perspective d'arriver un jour au poste d'ingénieur des ateliers. Mais ici viennent se placer plusieurs événements, qui se rapportent à ma faculté de double vue, que j'ai retrouvée dans plusieurs existences, et que je ra-



conterai d'autant plus volontiers, que l'un d'eux a eu une très-grande influence sur ma fortune.

Je lisais un soir, à une heure assez avancée de la nuit, lorsque j'entendis comme le râle d'un enfant étouffé. Puis une image rapide me traversa dans la tête, dans les yeux, je ne sais où, et je vis que l'enfant était ma filleule, Blanche, que sa mère, habitant une des maisons voisines, avait la déplorable habitude de prendre avec elle dans son lit. En deux bonds je fus devant la maison habitée par mes amis. Je donnai de violents coups de pied dans la porte, et bientôt j'entendis un cri, puis un juron, et, quelques instants après, le mari vint m'ouvrir, pâle comme un mort.

— Vit-elle encore? lui dis-je.

— Elle respire à peine, me répondit-il.

L'enfant était à peu près évanouie sur les genoux de la mère, qui ne trouvait pas d'autre remède à la situation que de sangloter, se tordre les bras et s'arracher les cheveux. Je lui pris l'enfant, dont le pouls battait encore faiblement. Je lui insufflai de l'air dans les poumons, je lui chatouillai la plante des pieds afin de produire des soubresauts dans le diaphragme : la respiration finit par se rétablir, l'enfant ouvrit les yeux : il était sauvé! — Mes amis, leur dis-je, voilà une cruelle leçon qui, je l'espère, ne vous sortira pas de la mémoire.

— Mais comment as-tu su...?

— Je te dirai cela plus tard, lui répliquai-je. En attendant, n'en souffle pas le moindre mot à personne, si tu ne veux pas me désobliger.

Le secret me fut gardé.

Avant d'en venir à l'époque décisive de mon existence actuelle, il n'est peut-être pas hors de propos de mentionner ici un fait assez curieux dont l'histoire de la physiologie fournit quelques exemples. Etant encore ouvrier, je venais de lire le récit de la captivité des Juifs à Babylone, et je ne sais pourquoi mon esprit ne pouvait se détacher de ce sujet; j'en vins insensiblement à un état tel d'exaltation mystique que je ne me reconnaissais plus. Mes idées étaient changées, elles n'avaient plus aucun rapport avec les soins et les travaux de mon existence actuelle, et je voyais se développer dans mon cerveau un ensemble de connaissances qui se rapportaient à d'autres temps, à une autre profession. Sous l'empire de cette situation étrange, j'écrivais en latin, sans broncher, le cantique « *Super flumina Babylonis* », dont je saisissais parfaitement le sens; mais dès que l'état particulier dans lequel je me trouvais eut pris fin, je ne compris plus rien à ce que j'avais écrit. Je suspectai que ce devait être du latin et je l'appris pour m'en rendre compte, ce que je fis seul et avec une rapidité extraordinaire.

Au bout de peu de temps je pus constater, non sans étonnement, que le cantique écrit par moi était d'une parfaite exactitude. M'étant fait magnétiser et interroger sur ce fait, je répondis que le souvenir en question, aussi bien que la facilité avec laquelle j'avais appris le latin, se rattachaient à l'existence dans laquelle j'avais été prêtre, et j'avais dû un avancement rapide à l'étude que j'avais faite et à ma connaissance profonde des langues anciennes et des textes sacrés.

A quelques années du fait de vision à distance que j'ai raconté tout à l'heure, je vis une nuit, étant endormi, une aile de l'habitation de mon patron en proie à l'incendie; une jeune fille de huit à dix ans était avec sa bonne dans le pavillon en feu. L'incendie faisait de rapides progrès. Je prends à peine le temps de m'habiller. et, sans m'arrêter à ceux qui regardaient en gémissant les progrès du feu ou faisaient de vaines tentatives pour monter au deuxième étage, soit par des échelles, soit par l'escalier, je me glisse sans hésiter par une lucarne de la cave et je me jette dans un escalier étroit en pierre qui s'y trouvait et s'élevait jusqu'au toit dans l'angle de la maison. Arrivé à l'étage où était l'enfant, je rencontre une porte qui me barre le passage; j'essaye en vain de l'ouvrir, la gâche et le pêne étaient rouillés; c'était une porte condamnée. Persuadé, je ne sais

comment, que c'est pourtant la seule voie de salut, j'appuie mes épaules contre le mur et les pieds contre la porte, et, par un violent effort, je fais tout sauter. J'entre, je saisis l'enfant, je l'emporte et j'entraîne la bonne après moi dans la cave; je crie à la lucarne que tout le monde est sauvé et que l'on vienne m'ouvrir la porte la plus éloignée de l'incendie, à l'autre extrémité du bâtiment, ce qui fut fait. J'y arrivai bientôt, je rendis l'enfant à ses parents éplorés et je m'esquivai en me gardant bien de dire comment j'avais appris l'évènement et comment j'avais trouvé le seul chemin par où l'on pût arriver à la chambre menacée, dans la crainte que l'état particulier de mon organisation ne fût mal interprété.

Mais le lendemain, on me fit dire que l'enfant voulait me voir. J'arrangeai immédiatement dans mon cerveau quelques explications plus ou moins plausibles du fait qui s'était passé, et je me présentai dans mes vêtements du dimanche sous lesquels j'avais certainement meilleure façon que notre ingénieur. Toute la famille était rassemblée et je reçus d'elle l'accueil le plus aimable et le plus sympathique. L'enfant me sauta au cou et m'embrassa, le père me serra la main cordialement et, m'ayant fait asseoir, il me dit : — « Mon cher ami, l'intelligence et l'habileté que vous avez montrées dans les divers travaux dont vous vous êtes

occupé vous ont signalé à mon attention, et j'avais depuis quelque temps le dessein de vous faire faire un pas décisif de plus dans une carrière où votre esprit et votre main se jouent des plus grandes difficultés. Vous nous avez déjà rendu de grands services professionnels dont je puis vous récompenser et vous récompense en vous élevant à la position de sous-ingénieur, en attendant mieux. Mais il en est un autre qui nous fait votre débiteur pour toute notre vie ; vous avez sauvé de l'incendie notre seule enfant, celle pour qui nous aurions donné notre fortune entière. Nous ne vous offrirons pas une partie de cette fortune, je suis sûr que vous la refuseriez et que vous ne voulez devoir votre position qu'à votre conduite et à votre intelligence. Je ne trouve qu'un moyen d'arranger tout cela de manière à nous décharger un peu de la reconnaissance que nous vous avons. Vous êtes orphelin, venez demeurer avec nous, et, à partir de ce jour, considérez-vous comme étant de la famille.....

— C'est convenu, n'est-ce pas ? me dit en m'embrassant la petite fille qui s'était assise sur mes genoux, et dont le contact, malgré sa gentillesse et à mon grand étonnement, me faisait éprouver un mouvement répulsif que j'avais une certaine peine à dissimuler. Et puis, ajouta-t-elle, papa m'a permis de t'acheter, de ma bourse, une belle

botte de compas en argent. Tu l'auras bientôt et je ferai mettre sur le couvercle : Berthie à son bon ami... Comment t'appelles-tu ?

— Victor d'Arevers.

— Avec une apostrophe ?

— Avec une apostrophe.

— Tu es donc noble ?

— Cela est peu probable. En tous cas, cela se perd dans la nuit des temps ; mon père et mon grand-père étaient ouvriers comme moi ; je ne sais rien au-delà.

— Cela nous importe peu, mon cher ami, reprit le père ; je vous suis depuis longtemps, vous êtes noble par l'esprit, le cœur et la tournure ; vous avez tout ce qu'il faut pour faire un chemin rapide dans le monde, et vous pouvez compter sur moi pour vous y aider. Il est donc convenu que vous êtes des nôtres ; je vous ai fait préparer une chambre mansardée, en attendant que l'on répare le pavillon endommagé ; faites-y apporter vos hardes au plus vite, sauf celles d'ouvrier que vous donnerez à quelque camarade, car vous ne quitterez plus, je l'espère, les vêtements qui vous vont si bien. Nous déjeunerons dans deux heures, nous n'attendons personne, soyez ponctuel. »

Je le remerciai avec effusion. Je me retirai la joie dans le cœur, tout en cherchant à me rendre compte, sans y parvenir, de la sensation étrange

que l'enfant m'avait fait éprouver. En moins d'une heure, j'étais installé dans une maison que je ne devais plus quitter.

A partir de cette époque, je commençai une nouvelle existence : dans la journée, mon temps se passait entre les ateliers, où j'avais mission de surveiller les travaux les plus importants, et le bureau, où je m'occupais de projets de machines les plus variés. Le soir, toute la famille se réunissait au salon, où la petite Berthe et sa mère nous faisaient de la musique, et où, autant pour satisfaire à une aimable fantaisie de l'enfant que pour vaincre ce qui me restait encore du mouvement antipathique que j'avais éprouvé contre elle à première vue, je me laissai donner par elle dès leçons de piano, leçons qui, à sa grande surprise et à sa grande satisfaction, me profitèrent rapidement ; ce à quoi je contribuai bien un peu en me fabriquant un clavier muet sur lequel je m'exerçais dans ma chambre dès que tout le monde était couché.

Le bonheur dont je jouissais ne me faisait point oublier mes anciennes études. Sous prétexte de fatigue et de la nécessité de me lever à quatre ou cinq heures du matin pour surveiller ou mettre en train certains travaux de l'atelier, je quittais souvent le salon à huit heures pour me livrer dans ma chambre à l'étude des mathématiques, ré-

soudre des problèmes de mécanique appliquée, chercher à tête reposée des combinaisons d'engins auxquelles je n'avais pu arriver au milieu du bruit des allées et venues du bureau. Cette manière de travailler me réussissait presque toujours ; et, lorsqu'elle me faisait défaut par hasard, j'étais à peu près certain de trouver en rêve la solution qui m'avait échappé pendant la journée.

Ma faculté de dégagement ou de vue à distance ne m'abandonna point et me rendit plus d'un service, entre autres celui-ci : on devait procéder un matin au levage et au montage d'une pièce de machine pesant près de 8,000 kilos, au moyen d'une grue à collet montée sur une colonne de l'atelier. Le collet sur lequel reposait toute la sécurité de l'opération m'avait paru un peu faible à l'œil. Le calcul confirma mes prévisions, tout en me montrant cependant que, si le métal était de bonne qualité, il pouvait résister à l'épreuve qu'il était appelé à subir. Je me couchai un peu inquiet, et, dès que je fus endormi, je me trouvai en quelque sorte transporté auprès de l'appareil que j'inspectai minutieusement, et je découvris que le collet présentait, à un endroit où il était traversé par un boulon, une fente qui devait nécessairement s'agrandir et céder dans l'opération, ce qui pouvait amener les plus graves accidents. Je me levai à la hâte le matin, mais pas assez tôt.



pour que le contre-maitre, qui m'avait remplacé et qui n'était autre que le père de Blanche, ne fût déjà à l'œuvre avec ses ouvriers et sur le point de procéder au levage. D'aussi loin que je les aperçus, je leur criai d'arrêter ; puis, m'adressant à mon ancien camarade, je lui dis :

— As-tu visité ta grue avant de lui faire lever un poids aussi inusité ?

— Non, reprit-il.

— Eh bien, tu as eu tort, car il peut s'y rencontrer des parties faibles ou en mauvais état qui pourraient la faire céder pendant le levage et vous exposer aux plus grands dangers ; envoie quelqu'un me chercher une échelle, que je visite l'attache supérieure.

L'échelle étant apportée, j'y montai muni d'un marteau à l'aide duquel je frappai les diverses parties pour reconnaître au son qu'elles rendaient si elles étaient saines. J'arrivai bientôt à la pièce que je croyais savoir en mauvais état, et je m'écriai, au grand ébahissement du contre-maitre et des ouvriers :

— Détachez tout ; voici une pièce fendue qui aurait cédé et qui doit être remplacée...

Le contre-maitre monta après moi vérifier le fait et en descendit bientôt en me disant et me serrant la main :

— Vous avez raison, vous nous avez sauvé la vie à tous probablement.

Cette histoire fit grand bruit, et grand honneur à ma prévoyance. On en parla beaucoup au salon, à la satisfaction évidente de Berthe qui, alors âgée de seize ans, suivait, avec un intérêt qu'elle ne cherchait nullement à dissimuler, tout ce qui me concernait, et paraissait heureuse de voir ma réputation et ma position grandir tous les jours dans la maison. Il me semblait aussi que ses parents encourageaient son penchant pour moi. Mais, bien que mes préventions contre elle eussent disparu pour faire place à des sentiments d'estime et d'amitié, je me sentais plus disposé à vivre auprès d'elle en frère aîné qu'en époux, et si je m'arrêtais quelquefois à cette dernière idée, c'était pour la repousser aussitôt. Dans l'état de mes sentiments pour elle, il me semblait que je l'aurais épousée en grande partie pour sa fortune; ce que j'aurais considéré comme un acte d'ingratitude vis-à-vis de mes bienfaiteurs. Aussi avais-je pris le parti de me tenir à l'égard de la jeune fille dans une certaine réserve qui devait naturellement croître avec l'âge. Berthe, qui avait continué à m'appeler Victor et à me tutoyer, commença par s'en étonner et finit par s'en plaindre; ce à quoi je lui répliquai que son âge, le respect et la reconnaissance que je devais

à ses parents m'imposaient l'obligation de lui faire remarquer qu'il serait peut-être désirable qu'elle imitât ma réserve; qu'un jour ou l'autre sa position de fortune la ferait rechercher par les plus riches partis, et que son mari pourrait ne pas voir d'un bon œil qu'elle me traitât d'une manière si amicale. Là-dessus, elle se prit à pleurer et me déclara tout net, à mon grand ébahissement, que puisque je lui avais sauvé la vie, elle était à moi, et que, si elle ne me plaisait pas, elle n'épouserait personne.

— Mais, ma chère enfant, lui dis-je ému de tant de naïveté et d'affection, vos parents ont déjà trop fait pour moi, et je serais un ingrat d'oser prétendre à la main de leur fille unique et même de chercher à obtenir leur assentiment.

Sur ces entrefaites, le père entra, et, sans attendre qu'il la questionnât, elle lui dit de son ton de voix le plus câlin :

— N'est-ce pas, petit père chéri, que tu ne me forceras jamais à épouser un homme que je n'aimerais pas ?...

— Tu peux y compter, mon enfant; mais à propos de quoi me fais-tu cette question? Tu as pleuré !... Que s'est-il passé entre vous ?

J'allais répliquer quand elle m'imposa silence, en me disant d'un ton moitié plaisant, moitié boudeur :

— Taisez-vous, monsieur, puisqu'il faut vous parler ainsi. J'ai pleuré, parce que M. Victor devient chaque jour plus froid, plus désagréable avec moi ; parce qu'il prétend que je ne suis plus une petite fille et que je ne dois plus le tutoyer, etc.

Pendant cette déclaration, le père souriait avec une bienveillance extrême. Encouragée par cet accueil auquel la jeune fille s'attendait bien un peu, elle ajouta :

— Enfin, j'ai pleuré parce que je me suis habituée à l'aimer... comme un frère, dit-elle en hésitant.

— Peut-être un peu plus, fit son père.

— Plus si tu veux... Et parce que monsieur est d'avis qu'il ne peut répondre à l'affection que je lui montre, continuer nos relations sur le même pied qu'autrefois sans se montrer ingrat vis-à-vis de toi, voilà !...

— Ainsi notre ami Victor, dit le père, se voit placé dans la cruelle alternative d'être un ingrat vis-à-vis de toi ou vis-à-vis de moi. C'est ce que je ne pourrais empêcher, mon enfant, si, contre mon attente, il a rencontré dans le voisinage quelque jeune fille qui lui ait plu et qu'il veuille épouser...

— Je vous jure, Monsieur, qu'il n'en est rien, me hâtai-je de dire.

— Alors, reprit-il, la position n'est pas désespérée, à moins que notre ami n'ait une répugnance

pour le mariage ou que tu ne lui plaises pas assez pour qu'il désire t'épouser....

— Ni l'une ni l'autre de ces deux suppositions n'est fondée, je vous prie de le croire, répondis-je, vaincu par tant d'amour d'un côté, tant d'estime et d'affection de l'autre. Mais vous comprendrez que, dans ma position et dans l'état où les choses en sont venues insensiblement, j'ai dû, un jour, m'interroger sur la question de savoir si ce ne serait pas une ingratitude de ma part que de me laisser aller à des sentiments auxquels je ne voyais aucune issue possible, acceptable pour vous. D'un autre côté je pouvais encore moins, pour trancher la situation, concevoir l'idée audacieuse de vous demander la main de mademoiselle Berthe. Le seul parti que j'eusse à prendre était donc le système de réserve dont on s'est plaint, dis-je en jetant un coup d'œil sur la jeune fille.

— Et avec raison, dit le père.

— Bravo, fit la charmante enfant, frappant des mains.

— Vous comprenez, mon cher Victor, ajouta-t-il, que l'affection bien naturelle de Berthe pour vous ne nous a pas échappé; bien que nous ayons remarqué votre réserve, il nous a paru cependant que vous n'y étiez pas insensible. Dès lors si cet attachement mutuel ne nous avait pas plu, je vous aurais donné une mission quelque part; ou j'aurais

fait élever ma fille au couvent ; bref, d'une façon ou d'une autre, je vous aurais séparés. Ne l'ayant pas fait, il était aisé de conclure que ma femme et moi n'étions nullement opposés à l'idée de vous voir uni à Berthe.

— Comment, monsieur, vous consentiriez?...

— Ne l'avez-vous pas pensé ?

— Plus d'une fois, je l'avoue, ces idées m'ont traversé le cerveau ; mais un tel honneur me paraissait tellement au-dessus de mon mérite que j'ai dû en chasser aussitôt la pensée de mon esprit.

— Guérissez-vous de cette extrême modestie ; j'ai la plus grande confiance dans votre caractère et votre intelligence. La preuve en est que, pour vous récompenser de l'impulsion considérable que vous avez donnée à mon établissement, je venais vous chercher pour vous faire signer un acte d'association, dans lequel je fais entrer, comme vous étant due, une moitié des bénéfices que nous avons réalisés depuis cinq ans ; mon ami et associé craindra-t-il maintenant de me demander la main de ma fille ?

— Mon cher maître, vous me comblez...

— Pas du tout, je ne fais que ce que je dois, et je fais par-dessus le marché une excellente affaire en assurant, à mon établissement, le concours d'un ingénieur habile, expérimenté ; et à

ma fille, un époux de son choix. Vous voilà donc d'accord, embrassez-vous, et ne vous querellez plus. Nous procéderons à la noce, quand Berthe aura atteint sa dix-septième année, c'est-à-dire dans six mois.

— Très-bien, dit la jeune fille, de son air le plus mutin, pendant que je l'embrassais, et pour vous punir, je vous appellerai jusque-là, monsieur Victor, plus long que le bras...

Je me suis laissé aller à rappeler ces douces émotions, où le cœur est pris de tous les côtés, bien que le récit ne s'en rattache pas directement aux phénomènes principaux des transformations de l'être. Cependant, il peut servir à faire voir, en définitive, comment l'homme progresse d'une existence à l'autre et comment le bonheur arrive après une expiation, qui est plus ou moins longue, se poursuit à travers un nombre plus ou moins grand d'existences, mais que Dieu dans sa bonté infinie et dans sa justice n'a pu vouloir rendre éternelle.

Cependant, après quelque temps de mariage, ce bonheur inespéré fut traversé par un incident qui, pour un homme préparé comme je l'étais aux phénomènes physiologiques les plus inattendus, aurait pu avoir des suites assez fâcheuses.

A de certaines époques de l'année, je suis plus particulièrement obsédé par des visions et

des songes accompagnés parfois de quelques accès de somnambulisme. C'est dans ces circonstances, ainsi que je l'ai dit, que les faits de mes existences antérieures se déroulent devant moi, avec une clarté et une suite comparables à celles que l'on rencontre dans les faits de l'existence présente. Un jour de cette période, j'étais à lire dans le salon lorsque j'entendis, dans la pièce voisine, la voix d'une jeune femme parlant à un enfant et riant aux éclats; puis s'écriant à un moment donné : « Victor, viens donc voir comme il est drôle ! ». Cette voix, cet accent, ce rire, mon nom même me firent frémir. Je me levai précipitamment, sans pouvoir m'expliquer l'impression que j'éprouvais, et, me rendant dans la pièce d'où partait le bruit, je vis ma femme s'évertuant à faire marcher son fils qui se cramponnait aux chaises et qui avait fini par en pousser une devant lui en s'y appuyant. Mais la joie maternelle s'évanouit de suite à l'aspect de ma physionomie bouleversée.

— Qu'as-tu, me dit-elle aussitôt d'un air inquiet ?

— Rien de bien grave, lui répondis-je en m'efforçant de sourire; je me suis levé brusquement à ton appel, et j'ai éprouvé un éblouissement..... mais cela se passe, et, dans quelques minutes, il n'en sera plus question.



Sa tendre sollicitude pour moi ne se paya pas de cette raison, et, dans la journée, je dus subir l'interrogatoire du médecin de la famille qui me prescrivit un remède, quelques gouttes d'aconit dans un verre d'eau, dont je n'usai pas.

Je restai toute la journée sous le coup de l'impression du matin, et ce fut à grand'peine que je la dissimulai assez pour ne pas éveiller de nouvelles inquiétudes chez ma chère compagne. Le soir, dès que je fus couché et endormi, je me retrouvai en songe sous une de mes formes précédentes; et j'y vis la femme qui m'avait abandonné alors, — le lecteur s'en souviendra peut-être, — en emportant une partie de ma fortune. Elle était, à ma grande surprise, habillée en sœur de charité; et, ce qui me surprenait au moins autant, c'était de trouver dans sa figure des traits que j'avais certainement vus ailleurs chez une autre femme, sans qu'il me fût possible de me rappeler quelle personne ce pouvait être. — Victor, me dit-elle, — car il paraît qu'à cette époque je portais ce même nom, — vous êtes étonné de voir votre indigne femme sous ce saint costume; c'est celui sous lequel elle a terminé, dans le repentir, une misérable existence. Dix ans après vous avoir quitté, je fus abandonnée à mon tour, et laissée dans un dénûment presque complet. Je revins à Paris où j'entrai en religion. Je vous rencontrai quelquefois

dans une des allées les plus solitaires du jardin du Luxembourg ; et votre visage amaigri portant la trace d'un chagrin profond et d'une constitution usée avant l'âge me brisait le cœur et augmentait la dureté de mon expiation. On vint un jour à notre couvent demander une sœur pour vous soigner dans vos derniers moments ; je m'offris à la supérieure pour remplir une mission pénible que je désirais m'imposer encore à titre expiatoire. J'avais aussi un vif désir de revoir cette maison où, si je l'avais voulu, j'aurais pu fixer le bonheur et la joie ; je fus agréée. Mais, en arrivant dans la pièce voisine de votre chambre, après en avoir traversé d'autres où je retrouvais tout dans le même état que le jour où je les quittai, je crus avoir entrepris une tâche au-dessus de mes forces ; je m'accrochai à un meuble pour ne pas tomber. Je me jetai à genoux et je demandai ardemment à Dieu la force et le courage d'aller jusqu'au bout. La prière me raffermi et j'entrai enfin dans votre chambre où je vis, à ma grande surprise, mon portrait toujours attaché à la même place, en face du lit. Vous aviez heureusement la figure tournée du côté du mur et vous étiez légèrement assoupi, ce qui me donna le temps de rasseoir mes esprits. Puis le docteur arriva, de sorte que, lorsque vous revintes de votre assoupissement, je ne fus pas seule à affronter le premier échange de paroles,

qui, du reste, se borna à quelques mots, tant votre faiblesse était grande. Je reçus les instructions de l'homme de l'art avec la nouvelle que je ne pressentais que trop, que vous n'aviez plus que peu de temps à vivre. — « Il est impossible de bien préciser le moment, me dit le docteur ; à proprement parler, l'organisme n'est pas malade ; mais usé, affaibli. On dirait un homme qui s'est longuement suicidé en diminuant par degrés insensibles l'alimentation nécessaire à l'entretien de la vie. Avec une constitution comme celle qu'il accuse, l'énergie dont ses traits ont encore conservé la trace, il était appelé à une longue existence. Quelque grand chagrin a dû tourner cette énergie contre lui-même ; il a dû vouloir vivre avec un souvenir pénible, écrasant ; le moral a exténué le physique, en quelque sorte, par préméditation. » Chaque parole du docteur, dont je sentais l'accablante vérité, était un coup de poignard ; ce ne fut que d'une voix tremblante et brisée par l'émotion que je lui demandai quelques instructions qu'il me donna en s'étonnant de ma sensibilité et me faisant remarquer qu'il me croyait plus propre à prier Dieu qu'à donner les derniers soins aux mourants, puis il se retira.

Je m'assis au chevet du malade et je lui offris en vain quelques gouttes d'un cordial ordonné par le docteur.

— « A quoi bon, ma sœur, me dit-il d'une voix affaiblie, soutenir une vie misérable comme la mienne ? si la prière peut quelque chose, demandez à Dieu qu'il m'en débarrasse au plus vite ; demandez-lui aussi un peu d'indulgence pour un homme cruellement trahi, qui meurt sans avoir su pardonner à cette femme dont vous voyez le portrait, que j'ai laissé à cette place, afin de ne pas oublier de la maudire chaque jour, matin et soir... comme je la maudis... » Il se retourna vers moi, et me voyant étouffer avec peine mes sanglots et le visage inondé de larmes, il me reconnut sans doute, car se dressant à demi sur son séant, et me jetant un dernier regard fulgurant, il ajouta : — « Comme je vous maudis à cette heure..... » puis il retomba sans vie sur son oreiller.

Il est impossible d'imaginer la douleur, le supplice d'une telle situation ; je m'affaissai sur le plancher comme si j'avais été frappée d'un coup mortel, et si je n'en mourus pas à l'instant même, c'est que la dernière heure de l'expiation n'était pas encore venue. Je restai longtemps évanouie, et quand je revins à moi, je dus, quoi qu'il m'en coûtât, prier auprès du mort, et procéder quelques heures plus tard à son ensevelissement, aidée par une de mes compagnes, dont mon état excitait vivement la curiosité. La supérieure vint

à son tour voir comment j'avais supporté l'épreuve que je m'étais imposée. Je lui racontai ce qui s'était passé, et, voyant l'état de prostration où je me trouvais, elle me ramena avec elle au couvent. — « Vous avez commis une grande faute, mon enfant, me dit-elle en route, mais vous avez subi déjà de bien rudes épreuves; espérons que vous en verrez bientôt la fin. Nous appellerons sur vous la miséricorde de Dieu par nos ferventes prières. » L'espérance de la bonne supérieure ne fut pas trompée, au moins en ce qui concernait mes souffrances terrestres, car elles ne furent pas de longue durée. Soir et matin, j'entendais à mon chevet la voix du mourant répéter son implacable malediction. Je n'y pus résister, je fus prise d'un transport au cerveau, qui m'emporta un mois après la mort de l'homme que j'avais si indignement abandonné... — Et que me voulez-vous? lui dis-je, d'un ton brusque. — Ajouter que, dans une existence postérieure, j'avais été votre servante fidèle et dévouée et que j'étais morte à votre service. — Puis après? — Et puis? lorsque nous nous sommes rencontrés la dernière fois dans le monde invisible, vous m'avez paru nourrir contre moi, qui vous aimais et vous respectais, des sentiments moins hostiles; et je commençai à concevoir l'espérance de vous fléchir un jour. Dieu qui, sans doute a eu pitié de moi, m'en a fourni le moyen

et j'espère que nous ne nous rencontrerons plus dans l'autre monde que comme deux êtres complètement réconciliés. Votre pardon est d'ailleurs aussi nécessaire à votre bonheur qu'au mien. — Mais qui êtes-vous donc aujourd'hui pour me parler de la sorte? — Votre femme..... celle qui repose en ce moment à côté de vous.... »

Cette déclaration me réveilla en sursaut en me laissant le souvenir complet de ce qui venait de se passer. Des idées tumultueuses assaillirent mon esprit. Je ne savais si je devais prendre mon rêve comme le développement, l'explication de ce que j'avais éprouvé la veille au simple appel de ma femme, ou si c'était une histoire que mon imagination frappée avait brodée autour de cet incident, en apparence si futile. Pour moi, cependant, je le savais par expérience, les rêves étaient choses sérieuses, et l'habitude de les voir se relier si nettement, soit à mon passé soit aux choses de cette vie, me faisait pencher vers la supposition que le dernier était une réalité. Mais bientôt l'affection et l'estime que me témoignait ma femme, la conviction absolue que j'avais de la pureté de son cœur et de son dévouement, me portaient à considérer comme impossible qu'elle pût être la même femme que celle par qui j'avais tant souffert. La seule idée de cette identité me serrait le cœur comme dans un étau. Berthe était à mes yeux un

ange consolateur, envoyé du ciel, et dans mon adoration pour elle je pensais que je ne pourrais jamais me résigner à admettre qu'elle n'eût pas toujours été une céleste créature. J'en étais là de ces réflexions que j'avais retournées vingt fois dans mon esprit, lorsque au détour d'une allée du jardin, où j'essayais depuis une heure, à l'air du matin, de me rafraîchir la tête, je vis Berthe venir à moi avec cette confiance, cet empressement de la femme sûre d'elle-même qui aime et se sent aimée. En un instant toutes mes idées noires s'évanouirent ; je l'embrassai comme si je ne l'avais pas vue depuis un mois ; ce qui la rendit plus joyeuse encore qu'elle n'était. Elle se cramponna à mon bras et me fit les plus tendres reproches d'être sorti par une matinée fraîche de septembre sans avoir rien sur la tête. C'était d'autant plus grave, me fit-elle observer, que l'excès du travail (autre péché pour lequel elle me faisait préparer une forte remontrance par son père), que cet excès rendait mes cheveux plus rares tous les jours. — « Aussi, ajouta-t-elle, t'ayant vu de ma fenêtre, je t'ai apporté une casquette, que vous allez mettre tout de suite, monsieur, entendez-vous, en me promettant d'être à l'avenir un peu plus raisonnable. » Je me laissai faire de bonne grâce, bien que j'eusse préféré rester tête nue ; et je fis, en me couvrant, la réflexion, dont

je n'apercevais pas alors l'injustice, que ce n'était ni la femme de mon rêve ni celle qu'elle pouvait être à ce moment qui eût jamais montré pour moi une si tendre et si douce prévenance après deux ans de mariage.

Nous nous dirigeâmes vers la maison; chemin faisant, prenant une physionomie à moitié sérieuse, elle me dit brusquement :

— Est-ce que tu crois aux rêves ?

Cette question me fit frémir et me replongea tout d'un coup dans mes noires pensées; je me contins pourtant et je lui répondis de l'air le plus tranquille que je pus affecter :

— C'est selon. Il y a des rêves qui ne sont que des contes, des imbroglis de l'âme en goguette. Il y en a, au contraire, de très-sérieux où nous voyons plus clair que pendant la veille dans les questions les plus abstruses. Je t'en ai cité quelques exemples qui me sont personnels. Il y en a d'autres enfin qui nous retracent ce que nous avons été dans une autre existence...

— Comment, j'aurais existé déjà..... j'aurais pu être ta femme ?

— Sans doute, lui répondis-je d'une voix mal assurée. Mais pourquoi m'adresses-tu ces questions ?

— Pour savoir.....

— Est-ce que tu aurais rêvé ?



— Peut-être.

— Je le suppose, car s'il en était autrement, tu ne serais pas venue de but en blanc et sans motifs me demander si je croyais aux rêves; à moins, ajoutai-je en essayant de plaisanter, qu'il ne s'agisse de ta femme de chambre, qui aura eu un cauchemar, dont tu voudrais avoir l'explication. Parle, je vais lui tirer son horoscope et te dire si elle épousera un blond ou un brun, un citadin ou un homme de la campagne.....

Mon ton la rassura.

— Non, non, me dit-elle; il ne s'agit pas de la femme de chambre, mais de moi-même, et au fait je ne vois pas pourquoi je ne te le dirais pas. Ce serait d'ailleurs un manque de confiance envers toi, et je ne voudrais avoir rien de pareil à me reprocher. Figure-toi que la nuit dernière, à peine endormie, j'ai été en proie au cauchemar le plus atroce qui m'a réveillée plusieurs fois et qui, malgré tout, s'est continué pendant une partie de la nuit. J'ai rêvé que j'étais ta femme et que j'avais eu l'indignité de t'abandonner pour fuir avec un autre homme.... Tu n'étais pas tout à fait le même homme qu'aujourd'hui, et je n'étais pas non plus tout à fait la même femme, à preuve que je portais des paniers comme ma tante Aurore. L'idée de te fuir me parut un acte si abominable que je me réveillai. Mais à peine étais-je endormie de

nouveau, que je me retrouvai avec mon ravisseur. Je me réveillai encore, mais m'étant rendormie, je me trouvai, je ne sais comment, sous la robe d'une sœur de charité, au lit d'un homme mourant. Cet homme c'était toi ; tu me reconnus et tu me maudis en rendant le dernier soupir. Brr... J'en ai encore la chair de poule. Mais qu'as-tu, me dit-elle, en me regardant avec anxiété, tu es pâle et agité. Est-ce que mon vilain rêve t'aurait fait de la peine ? Est-ce que j'aurais été en réalité une si méchante créature ?

— Il n'y a pas de doute, lui dis-je, d'un ton sombre, juges-en. » Et je lui racontai l'incident de la veille et le rêve que j'avais fait de mon côté, auquel elle avait participé, sans doute, mais dont son esprit, moins préparé que le mien, n'avait retenu que des fragments. Mon récit s'était fait dans mon cabinet ; j'y avais joint ce que je savais d'autre part, et je prenais un cruel plaisir à voir la douloureuse impression qu'il faisait sur ma pauvre femme. Son âme naïve ne mettait pas en doute sa culpabilité, et son regard, baigné de larmes, implorait un pardon, que, dans un aveuglement inconcevable, je paraissais peu disposé à lui accorder. Elle tomba à mes genoux.

— Oh ! mon ami ! me dit-elle, joignant les mains, se peut-il que tu te montres si cruel envers moi ? J'admets, puisque tu me l'affirmes, que j'ai com-

mis dans une existence éloignée la faute de l'abandonner, mais le récit que tu viens de faire ne montre-t-il pas que je l'ai durement et longuement expié?... Et puisque Dieu a permis que je redevinsse ta femme et que je te rendisse heureux dans ton existence actuelle, n'est-ce pas la preuve qu'à ses yeux mon expiation est terminée, et que je mérite le bonheur que tu m'as donné en retour ?

Pourquoi empoisonner notre existence par ces souvenirs lointains, effacés?... Pourquoi t'en tenir seulement à ceux qui se rapportent à moi?... Est-ce qu'aucune créature est née parfaite d'emblée?... Est-ce que tu ne trouverais pas dans tes propres souvenirs, dans ton passé, des motifs d'indulgence pour ta pauvre femme ?

— Pardonne-moi, lui dis-je en l'attirant sur moi et l'embrassant. J'ai, en effet, plus besoin d'indulgence que qui que ce soit au monde. Je t'en donnerai la preuve plus tard, et sans craindre que ton excellent cœur en éprouve un seul instant, comme le mien, la moindre défaillance. J'oublie tout pour ne me souvenir que d'une chose : c'est que, pour l'un comme pour l'autre, le temps des épreuves est passé..... Jouissons donc, sans arrière-pensée, du bonheur qui nous est départi, et faisons autour de nous le plus d'heureux que nous pourrons. C'est ainsi seulement que nous achèverons de nous

rendre dignes de la faveur qui nous a été faite. »

Ce nuage fut le seul, à proprement parler, qui vint troubler une longue existence. Berthe ne cessa de montrer en toutes circonstances une affection, un dévouement sans bornes, une égalité d'humeur que je ne possédais pas à beaucoup près au même degré. Mais elle avait toujours l'esprit de mettre sur le compte de mes préoccupations ou contrariétés d'affaires mes moments de mélancolie et d'irritation plus ou moins contenue. Elle ne cherchait pas à dissiper ces nuages par une gaité ou des caresses intempestives; elle variait ses procédés, suivant le cas, avec une intuition, un tact incroyables. La musique, que j'aimais avec passion, était une de ses grandes ressources. Lorsqu'elle jugeait qu'elle pouvait en user, elle se mettait au piano, et, si j'étais triste, elle me jouait un air mélancolique; dès qu'elle croyait avoir réussi à captiver mon attention, elle arrivait insensiblement à lui donner un caractère martial ou gai qui me ramenait presque toujours à une meilleure disposition d'esprit. Étais-je sombre, préoccupé, contrarié, après avoir préludé pendant quelque temps, en ayant l'air de chercher une inspiration, elle attaquait avec vigueur un thème dans la situation, tiré de son crû ou d'un opéra quelconque, qu'elle finissait toujours par transformer, petit à petit et avec beaucoup d'art, en une

mélodie exprimant des sentiments plus calmes, plus doux auxquels je me laissais facilement entraîner. Dans ces situations d'esprit, communes aux personnes nerveuses comme je l'étais, et mêlées aux tracas des affaires, je ne pense pas qu'il y ait au monde un langage plus persuasif, plus entraînant que la musique ; par la raison que les sentiments qu'elle exprime, bien que nettement caractérisés, n'ayant qu'un rapport d'espèce avec ceux sous l'empire desquels nous nous trouvons à un moment donné, ne peuvent en aucune façon heurter ces derniers, d'autant mieux qu'elle passe d'un sentiment extrême à l'autre en ménageant la transition autant que les circonstances l'exigent.

Si, pendant que vous êtes en colère, vous avez devant vous un interlocuteur dans la même situation d'esprit, son langage, quoique dans le même ton que le vôtre, vous irritera de plus en plus et vous finirez peut-être par le prendre aux cheveux. Remplacez cet interlocuteur par un instrument qui exprime par une belle mélodie la nature des sentiments que vous éprouvez ; vous n'y trouverez aucun son auquel vous puissiez attacher une interprétation contraire à vos idées actuelles, et bientôt vous vous laisserez aller à oublier votre propre colère et les motifs qui l'ont amenée, pour suivre la mélodie dans ses développements et le

sentiment général qu'elle exprime ; et pendant que vous êtes entraîné de la sorte, le musicien habile, inspiré, vous fera parcourir toute la gamme des sentiments , sans que vous songiez un instant à l'abandonner. Trouvez - moi un orateur éloquent , persuasif, capable d'en faire autant. Trouvez-moi un professeur de morale, ayant assez de talent et une voix assez puissante, pour se faire entendre, comme un orchestre, à cinq ou six mille auditeurs de toutes les classes, et qui sache les réunir tous dans une même pensée, un même élan, les amener ensemble aux sentiments les plus doux comme les plus élevés de la nature humaine , et leur en laisser une trace ineffaçable!...

On reconnaît généralement que la musique bien comprise et bien exécutée est pour tous, et pour le peuple en particulier, un véritable cours de morale. Le succès des orphéons et des concerts populaires montre qu'elle est d'autant plus précieuse que son langage est accessible à toutes les intelligences. En raison de cette circonstance, je trouve que l'usage que l'on en fait est bien loin encore d'être en rapport avec le parti que l'on peut en tirer. Mais j'imagine, pour m'en consoler, qu'il arrivera une époque où sous ces vastes vaisseaux qui se multiplient dans la capitale, et où le vieux catholicisme s'efforce de retenir une foi qui

s'en va, des hommes de bonne volonté, n'ayant pas d'autre titre que leur dévouement et leur amour pour l'humanité, enseigneront gratuitement, tous les jours, dans les diverses chapelles transformées en amphithéâtres, la grandeur de Dieu par l'examen des merveilles qu'il a semées à profusion dans la nature en général et dans l'homme en particulier, qu'il nous importe tant de connaître à tous les points de vue. A l'issue de ces cours, l'orateur musical prendra la parole à son tour et, continuant et résumant l'œuvre commencée en détail, fera entendre sa grande voix à des milliers d'auditeurs se pressant sous les voûtes, et prêchera, dans un langage simple et sublime, l'amour, l'harmonie et la solidarité !...

Le goût que j'ai pour la musique, le parti qu'une femme aimante, attentive et dévouée a su en tirer pour rétablir l'équilibre dans un système que des dispositions particulières rendaient plus facile à troubler que tout autre ; bref, le bien immense que j'en ai ressenti, font peut-être que je m'en exagère l'importance. Cependant, j'ai assez entendu vanter par d'autres son influence moralisatrice pour croire que l'idée que j'entretiens sur le rôle qu'elle est appelée à remplir et sur les circonstances mêmes dans lesquelles il se produira, se réalisera un jour ou l'autre.

Pour terminer, je reviendrai sur la dernière

scène que j'ai racontée afin d'y ajouter quelques réflexions qui auront peut-être leur utilité.

Il est d'observation générale que la femme aime mieux et autrement que l'homme. Elle supporte très-bien l'idée que celui auquel elle est unie ait eu une jeunesse orageuse ; elle lui pardonnera au besoin quelques nouvelles faiblesses pourvu qu'elle se persuade, — et elle se le persuade assez volontiers, — qu'elles ne portent pas d'atteinte sérieuse à l'amour qu'on lui a voué. Elle aimera, suivra et consolera le mari dégradé, flétri par la loi, en imaginant que la loi s'est trompée, ou qu'elle a frappé sévèrement une peccadille... Comme nous sommes loin de cet amour et de ce dévouement !... Non-seulement nous ne supportons pas dans la femme qui est à nous le moindre écart de geste, de parole, et encore moins de fait, sans être prêts à déployer les plus grandes rigueurs ; mais nous ne voulons pas nous arrêter à l'idée qu'elle ait jamais eu d'autre penchant sérieux que celui qu'elle montre actuellement pour nous. Nous sommes jaloux du passé comme du présent. Dans notre orgueil nous considérons que la femme n'est jamais trop pure pour notre excellence ; et s'il nous était donné de sonder le passé jusque dans les existences antérieures, nous voudrions la voir descendre du ciel et se préparer dans plusieurs existences succes-



sives, par une longue virginité, à l'honneur de partager notre couche nuptiale !

Ce que j'en dis n'est nullement dans le but d'atténuer la sévérité rétrospective que j'inclinai à déployer vis-à-vis de ma femme, en insinuant que, dans des circonstances semblables, tout autre que moi eût montré les mêmes dispositions ; mais de rappeler par mon exemple, que l'homme, en général, de quelque indulgence qu'il ait besoin pour lui-même, en a très-peu pour les autres et pardonne difficilement. On en voit tous les jours la preuve dans son attitude vis-à-vis de la malheureuse fille séduite et de ceux qui ont subi une condamnation ou que des propos malveillants ont atteints. Cette disposition de l'esprit humain étant bien constatée, l'expiation d'une faute finie ne pouvant être éternelle, on comprend que, pour ouvrir à d'anciens coupables une voie de rédemption, Dieu n'ait pas voulu que l'homme eût, dans cette vie, d'autres souvenirs des personnes avec lesquelles il a vécu autrefois que la reconnaissance intuitive, inconsciente, que l'on désigne sous les noms de *sympathie* et d'*antipathie*.

Je rends grâce au ciel d'avoir dominé le mauvais sentiment qui me poussait à éloigner de moi une femme d'un amour, d'un dévouement inaltérables, revenue sur cette terre épurée par de longues épreuves. J'ajouterai encore, à ma décharge,

que, bien que j'aie des raisons de croire que mon fils soit le même que celui qui, dans une existence antérieure, a attenté à mes jours pour me voler, ma tendresse pour lui n'a point faibli un instant. D'après ce qu'il a été depuis son enfance et ce qu'il est actuellement dans sa vingtième année, il est clair que lui aussi est revenu auprès de nous amélioré comme nous-mêmes, et qu'il est entré avec sa mère et moi dans cette période de bonheur dont on peut jouir sur la terre en s'attirant l'estime et l'affection de tous et conservant la paix avec sa conscience.....



## VII

### CONCLUSION

**COMMENT CE LIVRE A ÉTÉ FAIT.  
DISCUSSION A LAQUELLE IL A DONNÉ LIEU,  
APOSTROPHE A L'AUTEUR.**

— Cette histoire résume assez bien les faits dont nous nous sommes entretenus, — fit observer l'un des assistants, — et je ne doute même pas qu'elle ne pèse auprès de beaucoup de personnes d'un poids plus grand que notre discussion, si l'on venait à reproduire l'une et l'autre. En tous cas, elle présente l'avantage de grouper les faits de manière à en montrer le lien sans peine et sans efforts à l'homme le moins habitué à ces matières, et à lui faire comprendre qu'il a eu et aura un nombre infini d'existences et qu'il se rappo-

chera de plus en plus de la perfection qu'il est donné à son type de poursuivre sans jamais l'atteindre complètement, la perfection absolue ne pouvant être qu'un attribut de l'Être suprême. Elle lui montre comment les diverses existences se rattachent les unes aux autres, et l'importance qu'il y a pour l'homme à suivre, dans chacune, la bonne voie, s'il ne veut s'attarder considérablement sur le chemin qu'il doit parcourir et s'y exposer à des peines physiques et morales longtemps prolongées. Ces peines, il les rencontrera aussi bien sur la terre où il reviendra dans les positions qu'il aura injustement infligées aux autres, que dans le monde invisible où, rappelé périodiquement et mis en présence de tout son passé, il sera forcé de mesurer l'étendue de ses fautes et se verra classé au-dessous des créatures qu'il aura rencontrées sur la terre et qu'il aura méprisées et molestées.

— Ajoutez, — reprit M. A..., — que cette succession d'existences, où tout se pondère, s'équilibre, nous donne de l'Être suprême une idée bien plus satisfaisante que celle que l'on tire des diverses religions. Il n'y a plus de Dieu animé des passions vengeresses que lui prête l'humanité. Il y a un Être tout-puissant qui nous a tracé notre voie depuis le commencement de notre existence éternelle en nous laissant la liberté de ne pas la suivre,

afin de nous apprendre, par notre propre expérience, les suites nécessaires d'une infraction à la loi universelle qu'il a établie, et de nous donner la jouissance des progrès accomplis. Cette loi est la solidarité des êtres, qui prend un aspect différent suivant le degré de l'échelle animale à laquelle elle s'applique, mais qui, pour l'espèce humaine, se traduit par ce vieil adage :

« *Agis, dans chaque cas, envers autrui comme tu voudrais qu'en pareille circonstance il agit envers toi-même.* »

Mais cette loi, malgré sa simplicité et sa clarté, ne porte ses fruits que pour celui qui a pu se rendre compte des notions dont elle découle et dont elle est le couronnement. L'homme ignorant, en effet, à quelque classe qu'il appartienne, en saisit le sens, mais non la portée et l'utilité en ce qui le concerne. Il peut croire, — et l'expérience montre malheureusement que cela n'est que trop général aujourd'hui, — qu'il est préférable pour lui de séparer ses intérêts de ceux des autres et de traiter ceux-ci, non comme des frères, mais comme des instruments passifs de sa fortune et de son bien-être. Celui-là seul, au contraire, qui s'est donné pour tâche de se *connaître lui-même*, dans le sens des notions développées dans le cours de cet entretien, qui, par conséquent, a ramené toutes les connaissances humaines vers ce but unique,

a pu reconnaître aisément et sans conteste possible qu'il est un être éternel essentiellement et nécessairement progressif, et qu'il ne peut, sans enfreindre une loi divine, s'attarder ou s'arrêter dans la voie du progrès; qu'il n'y a pas de causes sans effets, et que, par suite, *il n'est pas un seul de ses actes* qui n'ait pour lui une conséquence heureuse ou malheureuse dans cette vie même ou dans celles qui suivront. Il comprend enfin la grande loi de la solidarité; il considère comme un devoir de s'y conformer autant que le permettent la nature humaine et son degré d'avancement, et s'efforce d'y ramener ses proches et ses amis. Il ne perd aucune occasion de montrer l'erreur des philosophes qui professent l'opinion que la notion de Dieu, du monde invisible et de la vie future, n'a rien à faire avec le gouvernement des mondes et le progrès social humain, et l'erreur des savants qui prétendent qu'elle n'importe pas davantage aux progrès des sciences. Il peut leur dire qu'il n'y a pas de progrès sérieux et rapide sans un but parfaitement déterminé, et que ce but n'est autre que la connaissance de soi-même, au triple point de vue physique, intellectuel et moral, connaissance qui doit nous amener, autant par la raison et le savoir que par le cœur, à la pratique de la solidarité et à l'avènement définitif de la liberté!

— Bien conclu, — poursuivit l'un des interlocu-

teurs, — et, pour terminer, j'exprimerai l'opinion que, pour aider l'homme à se connaître, un bon moyen serait de publier l'entretien qui vient d'asseoir fort heureusement, chez la plupart d'entre nous, des notions dont nous étions fort éloignés.

— Bravo, — s'écrièrent en chœur tous les assistants, sauf Z... qui se retira en protestant...

— Mais, qui se chargera de la rédaction? — fit l'un d'eux.

— Celui que le sort désignera, — répondit un autre.

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité. Et voilà comment moi, indigne, j'ai été appelé, malgré mon inexpérience, à mettre en ordre tous les matériaux dont sont formés la plupart des chapitres précédents. Avant de les livrer à l'impression, j'ai réuni les diverses personnes qui avaient pris part aux entretiens que j'ai rapportés, afin de connaître leur avis sur l'ensemble, — les détails ayant été communiqués, ainsi que je l'ai fait remarquer ailleurs, à chacun de ceux qu'ils concernaient, — et je dois dire que tout le monde, excepté l'opiniâtre Z..., a été d'accord pour reconnaître que la discussion et les discours avaient été fidèlement reproduits et ne pouvaient manquer de faire une impression favorable sur le public.

Entre nous, ami lecteur, j'avoue que je n'ai



**dans ce jugement qu'une confiance assez médiocre; car je ne puis me dissimuler que c'est, en définitive, celui d'une demi-douzaine de personnes qui, par suite des circonstances, prennent un intérêt tout particulier à la question, et qui, d'un autre côté, peuvent à bon droit se regarder comme mes collaborateurs. On peut donc admettre que la valeur de leur verdict est sensiblement atténuée par la double influence de l'estime de soi et de la fibre paternelle. Aussi attendrai-je, pour être fixé sur la manière dont j'ai accompli ma tâche, que le public se soit prononcé.**

Je ne dois pas cacher d'ailleurs que, si tout le monde est tombé d'accord sur la partie du livre qui rapporte les discours et entretiens et une histoire que je n'ai fait, pour ainsi dire, que copier, il n'en a pas été de même du reste. Quelques-uns n'ont pas goûté l'apologue et la profession de foi. L'apologue est trop court, disait l'un; la profession de foi est trop longue, disait l'autre; trop agressive vis-à-vis du pauvre monde dont nous faisons partie, ajoutait-il, et notamment à l'encontre d'un illustre écrivain. Les mêmes défauts étaient reprochés au premier chapitre. Quelques-uns, au contraire, prétendaient que l'apologue était ce qu'il devait être; que la profession de foi et le premier chapitre ne disaient tout juste que ce qu'il fallait dire; que voire même, un peu plus

de relief, de piment, pour me servir du mot employé, n'y aurait pas mal fait, attendu, disait la personne qui exprimait cette opinion, « qu'un « moyen de réformer les gens, c'est d'abord de « les rendre honteux de leurs idées et de leur « conduite par une critique aussi incisive que possible, et de leur servir ensuite les matériaux d'une « conviction plus saine, comme un remède pour « panser leurs blessures. Un chirurgien, disait-il, « qui veut guérir un malade d'une laide excroissance, ne s'inquiète guère si les procédés opératoires dont il va faire usage seront plus ou moins « désagréables au patient ; il taille, rogne, cautérise, nettoie, puis applique l'appareil qui doit « achever la guérison, si le sujet n'est pas incurable. L'auteur a fait de même, avec la meilleure « intention du monde et la plus complète honnêteté ; il se peut qu'il n'atteigne pas son but ; que « certains malades, comme notre confrère Z..., « ici présent, résistent au traitement.... ; mais les « hommes de l'art ne guérissent pas tous leurs « malades, et on leur sait toujours gré des efforts « consciencieux qu'ils ont faits pour y arriver. Nous « ne saurions sans injustice entretenir d'autres « sentiments à l'égard de celui qui se vone à la « tâche ingrate et difficile de guérir les maladies « de l'âme. »

Malgré ces réflexions bienveillantes, dont je

remercie la personne qui les a émises, la discussion n'en continua pas moins pendant quelque temps. Je reçus, des divers interlocuteurs, les avis les plus opposés. A ce propos, la fable *le meunier, son fils et l'âne*, me traversa l'esprit, et je résolus de m'en tenir purement et simplement à la rédaction dont le lecteur, parvenu à ce point du livre, a pris connaissance. Puisse-t-il ne la point trouver mauvaise et ne pas imiter l'obstination du journaliste, auquel il vient encore d'être fait allusion, et qui d'ailleurs, voulant sans doute que rien ne démentit l'opinion que l'on s'est faite de son caractère et de ses opinions, se leva le premier, en disant :

— Messieurs, la discussion est épuisée ; car nous répétons les mêmes arguments depuis un quart d'heure sans aucun résultat... au moins en ce qui me concerne. Vous aurez beau dire, vous ne me ferez pas admettre qu'un livre sur la vie future soit une publication opportune et doive être encouragé ; vous n'en ferez pas entrer dans la tête les matières qu'il traite, et je crois que j'aurai besoin, pour me les assimiler, — ajouta-t-il en ricanant, — de revenir au moins une fois à l'école terrestre ; ce qu'à vrai dire je ne redoute pas beaucoup. En attendant, je trouve qu'à nous occuper de ce sujet nous perdons notre temps et nous oublions notre véritable mission. Il y a en

ce moment , on ne peut se le dissimuler, une réaction religieuse et philosophique qui nous cerne et nous envahit; et, si nous n'y prenons garde, la politique n'aura bientôt plus qu'un petit coin de nos journaux. Or, ne l'oublions pas, la politique c'est l'actualité, c'est notre terrain de tous les jours; c'est celui, c'est le seul, sur lequel nous pouvons obtenir, en combattant avec persévérance, les réformes les plus utiles, celles dont dépend le progrès de la société. En présence de cette actualité sérieuse et pressante, toute préoccupation d'un avenir aussi lointain qu'incertain doit être bannie de notre esprit, et pour ce motif grave, fusse-je rallié à l'idée d'une vie future, j'écarterais ce sujet de mon journal; et je vous conseille d'en faire autant chez vous...

— Quand vous vous occuperiez un peu moins, que dis-je? beaucoup moins de politique, — me hasardai-je à répliquer, — je ne vois pas trop ce que le public y perdrait. Car, contrairement à l'avis que vous venez d'émettre, je pense que ce qui l'intéresse le plus et dont vous avez, par conséquent, le devoir de vous occuper plus particulièrement, ce ne sont pas les questions de politique extérieure ou intérieure, c'est-à-dire les rapports de notre gouvernement avec nos voisins, les questions de savoir si l'on aura plus ou moins la liberté de se réunir, de se coaliser, si l'on étendra

la liberté de la presse, etc., ce sont les questions d'impôt, de production et de consommation, de vie à bon marché et, par-dessus tout, d'instruction, sans oublier la question religieuse qui rentre dans la précédente.

Travaillez à diminuer les impôts, en faisant remarquer, par exemple, jusqu'à ce que vous soyez écouté, qu'à côté de milliers d'individus employés dans l'administration, l'armée, la magistrature, l'instruction, etc., qui nous coûtent si cher et qui trouveraient mieux leur place dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture, il y a des milliers d'oisifs riches et instruits qui pourraient et devraient rendre à la société les mêmes services *gratuitement*, et qui ne devraient acquérir le droit de se reposer, de jouir de leur fortune sous la protection des lois, qu'après avoir rendu de tels services pendant un temps déterminé. Portez le fanal de la discussion dans les questions de production et de consommation et surtout dans celle du commerce qui, avec sa constitution actuelle, est un chancre pour le producteur et le consommateur. Appelez les hommes d'initiative et de résolution sur cette belle terre de l'Algérie, qui ne demande que d'être un peu remuée pour nourrir une population égale à celle de la métropole. Attaquez-vous résolument aux abus de la spéculation, qui dépouillent une masse de petits capita-

listes imprudents au profit de quelques financiers, qui tendent à exagérer la différence des classes et leur antagonisme. Examinez, ainsi que le conseillait un de vous, si la constitution de la propriété est en harmonie avec l'état actuel de la société, si le droit d'acquérir et d'amasser doit rester absolu, illimité, s'il n'est pas un obstacle insurmontable au progrès, à l'avènement de la solidarité et par suite de la liberté. Mais, surtout et avant tout, occupez-vous des moyens de répandre à flots l'instruction, et demandez avec instance qu'on la rende obligatoire. Voilà des questions de premier ordre dont vous pouvez, tous les jours, remplir vos colonnes sans craindre de jamais épuiser la matière ou de fatiguer vos lecteurs.....

— Que nous tâchions de répandre le plus et le plus vite possible le goût de l'instruction, je le veux bien et je reconnais que c'est là notre principal devoir, — reprit le contradicteur quand même; — mais que nous appelions encore le gouvernement à s'immiscer dans cette affaire et à promulguer une loi qui rende la chose obligatoire, c'est à quoi je ne saurais me prêter. Ce serait lui fournir une nouvelle occasion de porter atteinte à la liberté individuelle, qui n'est déjà que trop amoindrie. D'ailleurs, en admettant que l'on fasse provisoirement bon marché de la liberté et du droit du père de famille, il y aurait dans l'application d'une pa-

reille loi des difficultés pratiques insurmontables qui feront, j'espère, que l'on y renoncera toujours. En effet, du moment que la loi existe, il faut, pour qu'elle ne reste pas à l'état de lettre morte, qu'elle soit sanctionnée par une pénalité. Or, je vous le demande, comment pourrez-vous équitablement frapper un pauvre paysan qui, par un rude temps d'hiver, où les chemins ont disparu sous la neige, ne voudra pas envoyer ses jeunes enfants à une école éloignée de plusieurs kilomètres ; qui ne peut les y conduire et les y aller reprendre sans perdre une partie d'un temps dont les moindres instants sont réclamés pour gagner la nourriture quotidienne de sa famille ? Lui enlèverez-vous par une amende une partie d'un salaire déjà insuffisant ?

— La société, — répliquai-je, — n'existe que par le sacrifice que chacun fait d'une partie de sa liberté dans l'intérêt de tous. Aucun sacrifice de ce genre n'est, d'ailleurs, plus utile à la société et à l'individu lui-même que celui qu'il fait dans l'intérêt de son instruction. Quant à l'application, elle ne présente de difficultés qu'en apparence. Il n'est pas nécessaire, pour le but qu'il s'agit d'atteindre, que l'enfant sache lire et écrire dès sa plus tendre jeunesse. Il suffit qu'il y soit arrivé, n'importe comment, à l'âge où il est appelé à exercer ses droits de citoyen. Quant à la pénalité, elle n'a pas

besoin de revêtir la forme que vous lui supposez, et qui serait évidemment injuste et vexatoire. Que la loi décide simplement que dans dix ans d'ici, pour être apte à élire un conseiller de commune, d'arrondissement ou de département et, *a fortiori*, un député, comme pour être élu, il faudra savoir lire et écrire. Qu'on y ajoute même que, pour acheter un lopin de terre, — ce rêve de tout paysan — il faudra que l'acquéreur sache lire et signer l'acte qui lui en confère la propriété; et je pose en fait qu'avant d'avoir atteint trente ans chaque paysan saura lire et écrire, et qu'il prendra de lui-même ses mesures pour que ses enfants reçoivent plus tôt et dans de meilleures conditions que lui le bienfait de l'instruction élémentaire.

La plupart des assistants donnèrent leur adhésion la plus complète à cette solution. Un seul resta, comme un roc, inébranlable dans son opinion qu'il défendit par des arguties auxquelles personne ne répondit plus; ce qui lui fit croire qu'il avait réduit au silence tous ses adversaires. Aussi, jetant sur l'assistance un regard radieux et vainqueur, il lui fit un salut de la main en ajoutant d'un ton railleur :

— Au revoir, mes amis. Je suis désolé que vous n'ayiez pas des arguments plus concluants au service de vos idées. Aussi je reste dans les miennes, et vous ne vous étonnerez pas si, dans notre pre-



mier dîner mensuel, je me trouve plus que jamais autorisé à m'adjoindre à l'ami Pierre, et à proposer avec lui son toast habituel : « *A l'extinction du spiritualisme et de l'Etre...* » (Textuel.)

Je n'ose pas dire jusqu'où va l'irrévérence des matérialistes contemporains, mais le lecteur intelligent et sensé le comprendra ; et sûr de sa croyance il prendra le parti de rire, comme moi, de ces attaques inoffensives...

\*  
\* \*

— Mais, à propos, monsieur l'auteur, --- me fit observer le prote arrivé à ce point de sa tâche, — et le revenant qui figure sur le titre de votre livre, qu'est-ce que vous en faites ?... Je commence à croire, que c'est tout simplement, passez-moi le mot, une *ficelle*, pour attirer le client...

— Excusez-moi, mon cher monsieur ; celui qui a écrit les chapitres qui précèdent est bel et bien un revenant en chair et en os. Si vous avez fait autre chose que d'en revoir les épreuves, vous avez dû acquérir la certitude que je suis assez avancé pour n'en être pas à ma première apparition sur cette terre et vous devez par conséquent conclure que je suis positivement ce que le titre du livre annonce : c'est-à-dire un revenant...

— J'en conviens, mais pas dans le sens où ce mot est compris généralement. Si je ne me trompe, on entendait par là, à l'époque où les apparitions étaient une croyance plus répandue qu'aujourd'hui, l'âme d'un trépassé revenant directement sur cette terre, revêtue de son enveloppe matérielle, et nullement cette même âme revêtue d'une nouvelle enveloppe obtenue par voie de génération, comme c'est le cas en ce qui vous concerne.

— Vous avez raison.

— Ce qui me ramène à supposer que le titre que vous avez choisi l'a été en vue d'exciter plus vivement la curiosité du passant crédule et d'augmenter le nombre des acheteurs.

— Cela se pourrait bien, mais cela ne me regarde pas. Prenez-vous en de ce stratagème, qu'après tout je trouve assez innocent, à mon éditeur ; car c'est lui qu'il l'a imaginé. Il faut que vous sachiez que, pour ces estimables commerçants, le titre d'un livre est une question capitale à laquelle ils attachent une importance aussi grande qu'au fond même de l'ouvrage. Il est rare qu'ils tombent d'accord du premier coup avec l'auteur sur ce point capital ; et, lorsqu'il est résolu, ils se préoccupent avec un soin tout particulier de la disposition typographique, dont les vertus attractives, à ce qu'il parait, ne sont pas

non plus à dédaigner. L'un d'eux me racontait un jour, en se frottant les mains, que, grâce à un titre qu'il avait imaginé pour un livre peu orthodoxe, — le fond de l'ouvrage et le nom de l'auteur n'y étaient pour rien apparemment, — il était arrivé à une vente extraordinaire, effectuée en grande partie chez les catholiques les plus renforcés. Les marchands d'objets de piété établis dans le voisinage des églises, trompés par le titre et alléchés par la vente, s'en disputaient les exemplaires. Lorsque les mandements de quelques évêques, et plus tard la mise à l'index de l'ouvrage par la cour de Rome vinrent mettre les fidèles en garde contre cette œuvre de Satan, l'ingénieux éditeur en avait déjà écoulé six éditions.

— C'est un joli résultat pour un marchand; mais je crois qu'un auteur qui se respecte ne doit pas se prêter à de pareilles combinaisons.

— D'accord, aussi je me considère comme tout à fait désintéressé dans la question. Car je crois n'avoir rien fait de blâmable en donnant mon adhésion au titre sous lequel mon opuscule va paraître... d'autant plus que ma profession de foi est, je crois, des plus catégoriques.

— Je ne dis pas non. Mais, à la place du mot Revenant, j'aurais préféré le nom de l'auteur.

— Moi aussi... mais comme mon éditeur n'a pas voulu entendre raison sur ce point, et qu'après

tout je tiens plus à répandre des idées que je crois utiles à la société qu'à la satisfaction de voir mon nom imprimé sur la couverture d'un livre, j'ai dû céder. Mais pour peu que le public y tienne, j'insisterai pour que mon éditeur me fasse connaître à la dixième édition de l'ouvrage. Si l'on est pressé, qu'on lui en achète au plus vite dix mille exemplaires!...



## VIII

### UNE QUERELLE D'ALLEMAND

Je n'ai traversé la métaphysique et la science que pour arriver à la morale.

LEIBNITZ.

En résumé, je conclus donc qu'il n'est pas possible de concevoir des êtres purement spirituels, parce qu'il n'est pas possible de concevoir une créature réelle en dehors des conditions de l'étendue.

JEAN REYNAUD. (*Ciel et Terre.*)

Les sciences un jour aussi s'enquerront de ces problèmes (ceux relatifs à l'immortalité), et, si déjà elles permettent de les aborder, je ne doute pas qu'elles ne parviennent à les résoudre. A toute vérité, dans l'ordre moral, correspond une série de phénomènes naturels. Toute affirmation de la conscience publique implique une démonstration expérimentale. La science doit expliquer ce qui est l'évidence pour le cœur et le sens commun. L'univers est un empire de raison.

OERSTED.

Après avoir lu le dernier chapitre, le lecteur, que je me plais à croire ramené, convaincu et heureux de l'être, sans doute, a dû se flatter, comme l'auteur, de l'idée que sa tâche était finie et qu'il pourrait désormais se reposer tranquillement dans la conviction acquise et se conduire en

conséquence. A la rigueur, il en pourrait être ainsi ; car rien de ce qui me reste à dire n'est de nature à ébranler une croyance fondée sur les faits et la raison. Mais il ne suffit pas toujours d'avoir une conviction légitime, il faut pouvoir encore tenir tête aux arguments spécieux qui pourraient jeter de l'hésitation dans l'esprit et faire croire à ceux qui les proposent qu'ils vous ont ébranlé. C'est pourquoi j'ai considéré comme un cas de conscience de donner ci-après la conversation que j'ai eue, après lui avoir lu les pages précédentes, avec un de mes amis élevé en Allemagne et fort au courant de la littérature de nos voisins.

L'AMI. — J'ai écouté avec plaisir la lecture de votre livre et j'y ai puisé la solution d'un bon nombre de difficultés qui m'embarraisaient ; mais, pour avoir l'esprit complètement fixé sur les matières qu'il traite, il ne faudrait pas qu'aucune objection plus ou moins sérieuse, ou même spécieuse, restât sans réponse, et j'aurais voulu que vos personnages eussent discuté celles que les Vogt, les Moleschott, les Buchner, etc., opposent, non-seulement à l'existence de l'âme, mais à celle de Dieu.

Moi. — Je répondrai à cela que la démonstration que j'en ai donnée est suffisante et qu'elle est absolument indépendante de l'idée que l'on peut

se faire de l'essence de la matière, de la force de Dieu, problèmes que nous ne résoudrons probablement jamais sous la forme humaine. Malgré ma démonstration, j'admets qu'il reste encore sur le sujet beaucoup de questions à poser, de difficultés à résoudre. Cette situation est celle de toutes les sciences dans lesquelles, quoi que nous fassions, nous trouverons toujours plus à apprendre que nous ne connaissons ; mais nous pouvons au moins nous reposer dans cette idée que tout ce qui nous reste à connaître, élucider, démontrer, ne prouve rien contre ce qui est acquis de la manière la plus positive par l'observation et la discussion. En un mot, une *question* posée et non résolue n'est pas une *objection* ; et j'insiste là-dessus parce qu'il y a beaucoup de gens, et même de savants, qui se figurent qu'une démonstration n'est vraie, n'est solide, qu'à la condition de répondre à tout ; ce qui est une absurdité.

L'AMI. — Je vous concède tout cela. Mais je crois néanmoins que vous auriez tort de vous tenir barricadé sur votre terrain et de ne pas consentir à regarder ce qui se passe en dehors. Vous laisseriez ainsi de côté des esprits distingués et leurs adhérents, en très-grand nombre, que vous pourriez peut-être ramener à vos idées en les poursuivant jusque dans leurs propres retranchements ; vous empêcheriez ceux qui partagent vos idées



de se laisser entamer par des arguments plus ou moins spécieux, souvent présentés sous une forme séduisante et avec une telle apparence de méthode que, dès le principe, on se trouve malgré soi impressionné en leur faveur. Pourquoi ne chercheriez-vous pas à montrer qu'il n'y a dans tout cela que l'apparence de la solidité ; que les idées que les philosophes allemands se font de la matière, de la force, des lois de la nature, sont fausses, ou bien qu'elles n'ont rien de contradictoire avec les vérités que vous avez établies sur des faits de physique et de physiologie incontestables ? Ainsi, par exemple, ils prétendent que la *force*, dont vous faites une entité indépendante de la *matière* pondérable, n'est qu'une propriété de celle-ci ; que l'*âme* n'est qu'une résultante des propriétés ou forces partielles inhérentes aux éléments matériels qui composent le corps humain, résultante qui disparaît le jour où ces éléments se dissolvent et se séparent.

« Une *force* dégagée de la *matière*, — a dit Moleschott, planant librement au-dessus d'elle, — est une idée absurde. »

« La *Matière*, — dit encore Dubois-Raymond, — n'est pas un coche ayant pour chevaux des *forces* que l'on peut y atteler en nombre plus ou moins grand ; » et tous ces philosophes prétendent que ces idées, telles qu'ils les conçoivent et les expri-

ment, sont les résultats directs de l'observation et qu'on ne peut rien y opposer.

Moi. — Ces idées ne sont pas neuves et elles ont été déjà réfutées plus d'une fois. Il y a peu de personnes ayant étudié la chimie ou la physique à qui elles ne soient venues. Il y a plus de trente ans, M. le docteur Jules Guyot avait nié, comme le font aujourd'hui les philosophes matérialistes allemands, la réalité du fluide électrique, dont les manifestations diverses étaient considérées par lui comme les mouvements de la matière. Avant que Muller ait dit que *les forces ne peuvent être communiquées, mais simplement excitées*, M. Guyot avait écrit que *tout corps possède, à n'importe quel instant de sa durée, la même quantité de mouvement, soit à l'état vibratoire latent, soit à l'état de translation*, hypothèse audacieuse qui résume, condense en quelques lignes, d'une manière claire, précise, toute la philosophie matérialiste quelle qu'en soit la provenance. Mais ce n'était après tout qu'une hypothèse, et, pour avoir répété cela sous d'autres formes, vos rêveurs d'outre Rhin n'ont pu en changer le caractère. Or, élever la prétention de suivre la méthode baconienne, et débiter par une hypothèse qui contient tout le système pour l'opposer à une philosophie basée sur des faits, c'est, vous en conviendrez, abuser des mots et de la crédulité des gens.

**L'AMI.** — La formule de M. Guyot me frappe, ainsi que vous, comme une hypothèse impossible à soutenir. Mais je ne vois pas clairement comment cette formule contient celle exprimée par Moleschott et consors.

**MOI.** — Du moment que vous partez de ce principe, et je n'examine pas si c'est une hypothèse ou le fruit d'observations bien ou mal faites, du moment, dis-je, que vous partez de ce principe que la force n'est qu'une propriété de la matière; qu'une quantité donnée de matière n'est pas un coche auquel vous puissiez atteler une quantité variable de forces; que par conséquent cette quantité est invariable, cette matière contient forcément en elle, à chaque instant, toutes les quantités de mouvement possible qu'elle peut prendre; et, dans cet ordre d'idées, Muller conclut très-justement « *que les forces, ou ce qui revient au même, les quantités de mouvement, ne peuvent être communiquées mais simplement excitées.* » La formule de M. Guyot ne diffère de celle-là qu'en ce qu'elle est plus complète, en ce sens qu'elle prétend expliquer, et il n'y a pas d'autre moyen de le faire, comment la matière contient en elle tous les phénomènes, toutes les phases du mouvement. Cette explication consiste à dire qu'elle possède de toute éternité deux sortes de mouvement: le *mouvement vibratoire* et le *mouvement de translation*; que la

quantité de l'un est toujours complémentaire de la quantité de l'autre ; de telle sorte que, lorsque le mouvement vibratoire est à son maximum, le mobile est à l'état de repos absolu, c'est-à-dire dépourvu de tout mouvement de translation ; et réciproquement, quand la vitesse de translation est infinie, le mouvement vibratoire est nul. Dans l'état le plus habituel, si ce n'est toujours, les deux mouvements coexisteraient, puisque nous ne connaissons pas de mobile à l'état de repos absolu. Un corps serait donc toujours animé, simultanément, d'un mouvement de translation et d'un mouvement de vibration.

Cette théorie assez séduisante au premier aspect ne soutient pas cependant un examen un peu sérieux. L'état vibratoire d'un corps résultant de l'extinction plus ou moins brusque d'un mouvement de translation n'est pas un *fait latent*, un phénomène qui échappe à l'observation. Pour prendre un exemple saillant, je supposerai une cloche douée d'un mouvement de translation, sans rechercher ni pourquoi ni comment, — première difficulté que je consens à passer sous silence. — Arrivée à un certain point, je suppose qu'elle s'arrête en choquant un obstacle, et tout aussitôt son mouvement de translation sera transformé en un mouvement vibratoire qui se traduira très-clairement aux oreilles et aux yeux, et

d'autant plus que le mouvement de translation aura été plus rapide. Or l'état de repos relatif d'un tel corps ne pouvant être, dans l'hypothèse que j'examine, que l'extinction d'un mouvement de translation antérieur considérable, il s'ensuit que tous les corps, dans cette situation, ne sauraient être dans un état de vibration *latent*, ainsi que le suppose M. Guyot, pour esquiver la difficulté, mais parfaitement *apparent* au contraire; et de plus les cloches en particulier devraient, sans être remuées, faire entendre sans cesse un bruit assourdissant. Or, c'est là un fait que pourraient seulement soutenir les très-rares personnes affligées d'un bourdonnement d'oreilles chronique des plus intenses; et comme il est évident que toutes les autres affirmeraient, avec raison, que le mouvement vibratoire est nul, l'observation et la raison les autoriseraient à conclure qu'il est absolument faux qu'un corps quelconque ait en sa puissance toutes les quantités de mouvement possibles, et que, par conséquent, la *force* lui soit une propriété inhérente.

L'AMI. — Si je ne me trompe, voilà un argument dont nos philosophes allemands auront de la peine à se dépêtrer, et qui semblerait indiquer que leurs idées en mécanique ne sont pas bien nettes. En attendant, il me paraît prouvé que celles qu'ils s'étaient faites de la matière et de la force

étaient inexactes, et comme j'avais, à leur exemple, une tendance à les confondre, la notion que j'en ai actuellement est légèrement embrouillée, et vous m'obligeriez en m'aidant à l'éclaircir...

Moi. — Il suffit pour cela d'observer attentivement et de traduire exactement le résultat de ses observations, sans y mêler l'imagination.

Un corps placé en un endroit déterminé y resterait indéfiniment si une cause, une volonté étrangère, ne l'en venait tirer. La matière ne se meut donc pas d'elle-même, et, dans le cas où elle paraît le faire au premier abord, un examen attentif nous fait toujours découvrir la force qui la met en mouvement. Cette force qui est toujours la même, mais qui, suivant les circonstances, revêt des apparences différentes, c'est l'électricité. Quel que soit le mouvement produit et le véhicule immédiat dont il procède, *l'air, l'eau, le gaz, la vapeur*, il est toujours facile, en détournant une partie de l'agent moteur de l'effet utile, de la faire apparaître sous la forme sous laquelle on la reconnaît le plus facilement : celle que l'on est convenu d'appeler *électricité statique*. Il en est de même dans les réactions chimiques où il se produit un mouvement plus ou moins considérable des corps en présence. La matière est donc positivement *inerte* d'elle-même ; et si, en outre, l'on passe en revue les propriétés qu'on a l'habitude de lui attribuer

comme lui étant inhérentes, on trouve que la plupart de ces propriétés ne sont *qu'accidentelles* et sont dues à l'action d'un agent extérieur. La couleur, par exemple, n'est pas une propriété essentielle des corps. C'est la modification que leur *forme moléculaire* fait éprouver aux rayons lumineux. Ainsi, le phosphore possède deux états moléculaires : l'un sous lequel il nous renvoie de la lumière blanche, l'autre de la lumière rouge. On peut en dire autant du *son*, de la *saveur*, de l'*odeur*, qui ne sont que des modifications que l'état moléculaire des corps fait éprouver au fluide électrique en mouvement, et qui affectent chacun de nos sens de la manière qui lui est propre. Si bien qu'en définitive, après avoir passé en revue les prétendues propriétés de la matière, on trouve qu'il ne lui reste de propriétés essentielles que la *forme* et l'*étendue*, et quand je parle de *forme* j'entends celle qui lui appartient à l'état d'atome ou monade. Car, la matière ne compose des agglomérations visibles et pondérables que sous l'influence d'un agent extérieur qui paraît toujours être *l'électricité*. Quelques exemples en fournissent la preuve : mélangez plusieurs litres de gaz oxygène et hydrogène, ils se condenseront en quelques gouttes d'eau et mettront en liberté une quantité énorme de fluide électrique. Il en fallait donc plus pour constituer les deux corps à

**l'état gazeux qu'à l'état liquide. Extrayez encore, de l'eau ainsi formée, du fluide sous forme de chaleur, et cette eau deviendra solide. C'est la preuve que les solides exigent encore moins de fluide pour se constituer que les liquides. — Autre exemple : Mettez dans un même vase deux sels en dissolution contenant les éléments d'un sel insoluble, ce sel se précipitera, et une quantité plus ou moins considérable d'électricité sera encore mise en liberté.**

En résumé, ces phénomènes nous fournissent deux sortes de preuves : 1<sup>o</sup> l'intervention du fluide électrique comme agent moteur dans le mouvement des particules matérielles ; 2<sup>o</sup> son association avec la matière en quantités variables pour lui donner l'une des trois formes pondérables sous lesquelles nous la connaissons ; et l'on voit que, plus la quantité de fluide est grande, plus le corps se rapproche de la forme gazeuse. Voilà ce que l'observation nous permet de saisir sur l'essence de la matière et son moteur. Aller plus loin ce serait, je crois, quitter le terrain solide de l'expérimentation et des déductions les plus rapprochées que l'on peut en tirer pour se jeter dans le domaine de l'hypothèse et de la fantaisie.

L'AMI. — J'avoue que, malgré les philosophes allemands, je conçois maintenant très-bien la matière réduite aux termes où vous l'avez amenée et, quoi qu'en dise Dubois-Reymond, vous



avez montré du même coup qu'elle est un coche auquel on peut atteler un nombre très-variable de forces électriques d'où résultent les diverses quantités de mouvements qu'elle peut posséder. Mais venons-en maintenant, si vous le voulez bien, à la force, et dites-moi, si vous le savez, comment l'expérience vous permet de la concevoir. Est-elle matérielle, aveugle, inconsciente ?

Moi. — D'après l'idée que l'expérience nous permet de concevoir des choses, nous ne pouvons dire qu'une force qui produit des résultats parfaitement déterminés soit aveugle et inconsciente. L'électricité, dans les réactions chimiques, fait faire aux molécules des manœuvres compliquées qui impliquent la *volonté*, le *discernement*, le *choix* et la *propriété de se mouvoir d'elle-même*, qualités qui font reconnaître en chacune des parties les plus tenues de ce fluide l'*être atomique intelligent* (1).

Nombre d'autres preuves confirment encore cette manière de voir, montrent dans le fluide une agglomération infinie d'êtres infiniment petits ayant la connaissance des lois qu'ils exécutent en

---

(1) Nous puisons cette idée, comme la majeure partie de celles de ce livre, dans les diverses publications de M. Love sur ce sujet.

semblant s'en écarter quelquefois et s'en écartant effectivement comme pour montrer que la liberté est dans une certaine mesure l'apanage des êtres les plus petits chargés de l'exécution des lois naturelles et que, par conséquent, ces lois émanant de la pensée, transmises à des êtres qui pensent pour être exécutées, n'ont pas, ne peuvent avoir dans leur application et leurs effets ce caractère absolu que le *nouveau fatalisme matérialiste* se complait à attribuer aux lois naturelles.

L'AMI. — Comment, vous admettriez que les lois naturelles ne sont pas absolues? Tous les phénomènes dont nous sommes les témoins nous imposent pourtant l'idée contraire. Sans parler des réactions chimiques, est-ce que la terre, depuis qu'on la connaît mieux, a changé quelque chose à sa course annuelle? N'y a-t-il pas, dans son mouvement cette fatalité de la loi absolue que vous semblez vouloir répudier? Et combien d'autres exemples ne pourrais-je pas citer? Je n'ai que l'embarras du choix...

Moi. — Distinguons, s'il vous plait, mon cher ami. Je n'ai pas dit que les lois imposées à la matière ne fussent pas absolues. J'ai dit seulement que leur application ne l'était pas, ne pouvait pas l'être. Aucun fait d'observation, aucune notion au monde, ne nous autorise à admettre une loi sans une pensée dont elle est émanée à un moment

donné, ni l'exécution de cette loi sans une pensée subalterne qui y préside, ce qui correspond aux notions de *Dieu* et de *Force* qui s'imposent ainsi à nous irrésistiblement. Les forces sont des êtres doués de volonté et de liberté, et nous savons par nous-mêmes combien l'accomplissement d'une loi dont nous avons connaissance, et à laquelle nous sommes tenus de nous conformer, supporte d'accrocs, d'exceptions, du fait de notre liberté. Aussi je serais étonné si la terre suivait religieusement l'orbite qui lui est assigné. Elle doit se permettre de temps en temps des festons en dedans et en dehors sans compter ceux qu'elle exécute peut-être encore des deux côtés de l'écliptique. D'ailleurs, il est un fait certain, c'est qu'il y a eu une époque où elle ne faisait rien de semblable. C'est lorsqu'elle n'était pas née et qu'elle faisait partie de la masse solaire ; son existence individuelle et son mouvement n'ont donc rien de nécessaire à l'équilibre général ; ce qui prouve, d'une autre façon, que ce qu'elle exécute aujourd'hui n'a rien d'absolu...

L'AMI. — Pardon, vous vous lancez en ce moment dans une question que je ne voudrais pas examiner d'une manière incidente et qui nous éloigne de celle que je vous posais tout à l'heure sur la force. J'admets, d'après ce que vous venez dire, et ce que j'ai lu ailleurs, qu'elle est consciente et

intelligente, mais je voudrais savoir si elle est matérielle.

Moi. — Nous ne pouvons pas comprendre, au point de vue de la mécanique pure et des faits qu'elle nous met sous les yeux, qu'une *force* imprime le mouvement à un mobile inerte, si elle n'est matérielle, et susceptible de s'y incorporer. Mais l'expérience nous enseigne qu'un être communique un mouvement de translation à un autre en l'absence de l'impulsion, du choc reconnus nécessaires d'une force à un corps inerte ou d'un corps en mouvement à un autre en repos.

L'AMI. — D'après cela, il y aurait une première série de forces subalternes — les agents électriques, par exemple, — qui seraient nécessairement matérielles; elles serviraient de trait d'union entre les forces supérieures *immatérielles* : les âmes des êtres organisés, et la *matière*.

Moi. — Il est certain que les agents en question sont bien le trait d'union entre l'âme et le corps. C'est à eux comme force universelle subalterne, comme vous l'avez heureusement exprimé, que sont dévolus tous les mouvements qui se rapportent aux diverses fonctions corporelles de l'animal. Mais l'âme est-elle bien immatérielle? J'avoue que l'*immatérialité* est une conception qui dépasse mon intelligence. On a dit et répété pour en donner une idée que la pensée, par exemple, est de sa

nature essentiellement immatérielle. A mon avis, rien n'est moins certain : car, aux yeux de l'observateur, elle a pour *substratum* nécessaire une image photographique ou plutôt électrographique, perçue par l'œil ou l'un quelconque des autres sens, emmagasinée quelque part dans la boîte crânienne. Elle est donc matérielle. *La volonté*, l'attribut le plus élevé de l'Être, aurait plutôt ce caractère. C'est dans tous les cas une faculté irréductible que nous sentons en nous et qui échappe à l'analyse. En définitive, je crains bien que nous ne nous trouvions ici en face d'un problème insoluble, ou du moins qui défie toute tentative humaine. Sans vouloir imposer des bornes à nos recherches dans une direction particulière, on ne peut pourtant refuser d'admettre qu'elles ont des limites tracées par notre degré d'avancement et les instruments organiques d'observation mis à notre disposition. Ces instruments sont les cinq sens qui nous initient à cinq séries de phénomènes, dont nous n'atteignons qu'un nombre très-limité, à cause de la faiblesse et de l'imperfection de ces organes. Que de notions nous échappent déjà de ce côté, qui nous seraient sans doute indispensables pour approfondir la question dont il s'agit ! Combien plus encore de phénomènes et de notions sont inaccessibles pour nous si l'on admet, ce qui est plus que probable, qu'il y a pour l'être beau-

coup d'autres manières de sentir qu'il ne nous sera donné de posséder sans doute que dans des mondes supérieurs! C'est à coup sûr à une lacune de cette nature que nous devons de ne pas concevoir des existences sans forme et sans étendue, en d'autres termes, sans matière ; de ne pas saisir toute la différence qu'il y a apparemment entre la matière inerte réduite à ces deux propriétés et cet agent extraordinaire qui s'y combine, lui imprime le mouvement, mais qui d'un autre côté s'en éloigne à une distance infinie par la propriété qu'il possède de *se mouvoir de lui-même* et de montrer des signes non équivoques *d'intelligence et de volonté!*

Il y a pour nous, à sonder ce problème, la même difficulté qu'à concevoir un lien possible entre le fini et l'infini, entre la matière et Dieu. Il nous suffit, heureusement, d'avoir la preuve que Dieu, la force et la matière existent, et, après avoir jeté un coup d'œil audacieux sur ces insondables problèmes, coup d'œil qui témoigne à la fois de notre insuffisance actuelle, de nos aspirations et de notre avenir, de retourner modestement aux questions que nos moyens d'investigation nous permettent d'aborder et de résoudre. Or, si l'on en excepte quelques aperçus inductifs, qui sont comme des prolongements de courbes dont les faits constatés ont donné les premiers éléments,

c'est à cela que s'est bornée, en général, la discussion que j'ai rapportée. Les lacunes qu'elle laisse et que l'induction remplit encore momentanément sont des buts naturels d'observations et d'études accessibles au philosophe, qui ne tarderont pas à être atteints, et qui, dans tous les cas, sont pour lui une occupation pleine d'attrait et d'intérêt.

L'AMI. — Je comprends tout cela. Mais, en fin de compte, vous ne résolvez pas la difficulté que je vous ai proposée. Vous l'éludez en établissant qu'à cause de l'imperfection de notre nature il y a une foule de problèmes qui resteront toujours inaccessibles à l'esprit humain, et en supposant que la notion exacte, complète, de l'essence de la matière, de la force et de Dieu, fait, selon toute apparence, partie du domaine qu'il ne nous est pas donné d'aborder.

Moi. — Je déclare humblement, en effet, qu'il ne m'est pas possible, en faisant le meilleur usage que je puis de mes cinq sens, des faits d'expérience à la disposition de tous et de la raison, de pousser plus loin, et rationnellement, mes investigations sur les points que vous me signalez. J'aperçois une *matière inerte*, ne conservant, à l'analyse, de propriétés essentielles que la *forme et l'étendue*; des *forces subalternes*, apparemment matérielles, qui lui donnent toutes les propriétés

*accidentelles* que nous lui avons reconnues et sont le moteur direct universel de tout ce qui est; *des forces supérieures hiérarchisées* qui revêtent de temps en temps l'enveloppe des êtres organisés, qui se meuvent d'elles-mêmes comme les premières et peuvent transmettre ou commander le mouvement dans une direction déterminée, sans choc, sans impulsion mécanique; et tout me porte à croire qu'en dehors de la vie organique, terrestre, saturnienne ou autre, elles doivent conserver une enveloppe invisible, indestructible, ne fût-elle composée que d'images électrographiques. Au-dessus de tout cela, l'ordre et l'harmonie imposent l'idée d'un Être unique qui domine tout et a seul le secret de toutes choses. Au-delà de cet aperçu sommaire, je le répète, je n'aperçois plus rien de saisissable pour l'observation et le raisonnement, et je me demande quels fruits ont retirés de leurs investigations les philosophes de tous les temps qui ont raisonné et déraisonné à perte de vue sur ce sujet? Pas d'autres que la confusion et le doute, et un doute que les notions certaines que possède l'humanité ne justifient pas.

L'AMI. — Eh bien, je passe encore condamnation là-dessus. Je garde les idées positives acquises et je laisse mes songe-creux de philosophes à la recherche de l'impossible sans m'inquiéter davantage de leurs conclusions. Mais, n'êtes-vous pas



impressionné par l'opinion de *Lalande* et de *Laplace*, le premier disant : « Qu'après avoir examiné le ciel partout, il n'avait trouvé nulle part *la trace de Dieu*. » Le second, « qu'il n'avait pas eu besoin de recourir à cette hypothèse, pour asseoir le système du monde ? »

**Mor.** — Nullement, je n'ai pas le fétichisme des grands noms et je n'ai jamais admis qu'aucun d'eux pût me dispenser de consulter mon propre sentiment et ma raison ; et bien m'en a pris plus d'une fois. *Lalande*, en tenant le propos que vous venez de rappeler, n'a pas été plus sérieux que s'il avait dit qu'après avoir examiné le ciel *partout* il n'avait pas trouvé qu'il existât d'autres planètes que celles connues de son temps. Cela prouve simplement que le célèbre astronome a eu la vue aussi courte à l'endroit de Dieu qu'à celui des planètes qu'il aurait pu découvrir. La trace de l'Être puissant et dirigeant est partout où règnent l'ordre, l'harmonie; aucune notion, aucune expérience, je le répète, ne nous autorisent à prendre un point de vue différent de la question. — Quant à *Laplace*, qui n'a pas eu besoin de l'hypothèse de Dieu pour établir sa théorie du système du monde, il s'est montré aussi peu logique que son collègue, avec un brin d'orgueil de plus. Il y a longtemps que les deux inepties que vous avez rappelées courent le monde, sont citées par des écrivains

comme Buchner en particulier (qui, par parenthèse, remplace volontiers les raisons par des citations), sont données comme l'or le plus pur de la science, tandis que ce n'est que de la fausse monnaie qui n'a dû de passer qu'à l'effigie des savants qui l'ont mise en circulation. Dieu est, parce que *les Forces* ne sont pas des propriétés de la matière, mais des êtres doués de liberté et de volonté. Il est impossible de scruter ce terme de bonne foi sans arriver à cette conclusion. Dieu est, parce qu'il faut un coordonnateur à toutes ces forces sous peine de tomber dans le chaos. Dieu est, parce que nous ne pouvons découvrir, autour de nous, malgré l'admission de lois immuables, que des faits contingents et nullement nécessaires. Le monde tel qu'il est n'a pas toujours existé. A qui a-t-il dû les transformations qui l'ont amené à l'état où il se trouve? Aux lois immuables qui régissent les forces qui l'ont transformé. Mais qui a établi ces lois, qui les a mises en jeu? Je veux bien accorder un instant qu'elles aient toujours existé, n'attendant que l'occasion pour se manifester; mais qui a fourni cette occasion?... Je tiens dans la main droite une dissolution de *chlorure de calcium* et dans l'autre une dissolution de *sulfate de soude*. Ces deux sels, lorsqu'ils se rencontrent, sont soumis, dans leurs rapports, à une loi immuable (ou qui nous parait telle d'après ce qui a été

observé depuis le peu de temps que l'espèce humaine connaît la chimie), et je veux bien admettre que cette loi s'applique à tout l'univers; qu'elle n'est pas subordonnée au temps, aux circonstances terrestres, ni à aucune volonté quelque élevée qu'on la suppose. Mais elle sera comme si elle n'existait pas, tant qu'une volonté extérieure ne viendra pas la mettre en état de se manifester. Ce n'est que lorsque j'aurai versé le contenu d'un verre dans l'autre que, de limpides qu'elles étaient, les liqueurs mêlées deviendront troubles et qu'il se déposera au fond de celui-ci un précipité de sulfate de chaux; tout le mouvement observé sera dû à l'électricité que récélaient les deux dissolutions; et, comme il faut moins de ce fluide pour constituer le liquide et le solide nouveaux que pour constituer les deux liquides primitifs, il y aura de l'électricité mise en liberté: ce qui nous révèle la présence et le rôle de cet agent.

Or, dans ce phénomène, que remarquons-nous? Une loi imposée à des agents subalternes; par qui? Cette loi est-elle contingente ou nécessaire, qu'en savons-nous? Dans tous les cas, qui a mis ces agents subalternes en œuvre? Moi; c'est-à-dire une volonté, une force d'un ordre supérieur. Or, comme notre intelligence ne peut s'élever que du petit au grand, que des faits constatés sur une petite échelle à ceux

qui se passent ou se sont passés sur une plus grande; que nous ne pouvons nous empêcher d'admettre que les mêmes lois et circonstances régissent les uns et les autres, force nous est de reconnaître que le jour où a eu lieu cette grande réaction chimique, d'où est sortie la nébuleuse qui s'est successivement convertie en notre système solaire actuel, il y avait un *Être, une force supérieure*, qui a mis en présence les éléments matériels dont il est composé et les forces subalternes, toujours les mêmes, c'est-à-dire l'électricité dont tout le système est pénétré, rempli. Ces forces ont imprimé le mouvement aux éléments matériels, ont rapproché ceux de même nature; et dans la suite des temps, agissant toujours d'après les lois dont elles avaient la connaissance, et qu'elles ont pour mission éternelle d'exécuter, elles ont amené le système dans l'état où il se trouve aujourd'hui. Si Laplace n'a pas eu besoin de l'intervention de Dieu dans ses travaux, c'est qu'il n'a pas pris l'histoire de notre système solaire à son origine; et s'il ne l'a pas reconnue davantage dans l'harmonie qui domine les espaces célestes, c'est qu'il ne savait pas que les forces qui mettent les astres en mouvement comme le reste sont des êtres intelligents doués d'une volonté, qu'une volonté supérieure peut seule maintenir dans la voie qui leur a été tracée.

Ainsi donc, malgré Laplace et Lalande, et les autres philosophes qui s'étaient de leur opinion, l'existence de *Dieu* est une notion à laquelle nous ne pouvons nous soustraire; celle des *forces* hiérarchiques est tout aussi positive, indispensable. La *matière* complète cette trinité de l'existence indestructible, éternelle.

L'AMI. — Mais tout cela fait-il autre chose qu'un seul être, *Dieu*, dont nous serions des parties constituantes?

MOI. — Je n'en sais rien et je m'en préoccupe peu. Vous pouvez aventurer votre esprit dans ces sortes de spéculations, s'il y trouve quelque satisfaction. Mais c'est un exercice dangereux, qui a fait perdre à beaucoup le sentiment de la réalité des choses.

L'AMI. — On pourrait, par exemple, partir de ce point, que l'homme lui-même est un monde de forces, d'êtres entre lesquels existe la plus étroite solidarité, et dominés par l'un d'eux, en lequel se résument la *volonté* et l'*individualité*. Dans cet ordre d'idées, l'être terrestre aurait autant d'officiers, de ministres qu'il a d'organes; et ceux-ci se composeraient eux-mêmes d'un monde d'êtres inférieurs, allant en décroissant jusqu'aux *globules* des divers fluides, comme ceux du sang, qui composeraient les êtres organiques à l'état rudimentaire. L'être électrique, dernier

terme de cette série, serait le serviteur de tous les autres et leur lien, par sa ténuité, sa force et sa rapide locomotion. L'intelligence, enfin, serait, ainsi que le suggérait l'un des interlocuteurs des entretiens précédents, un monde d'êtres-images obéissant plus ou moins à l'évocation de celui en lequel git plus particulièrement la personnalité humaine... A notre tour, nous serions des éléments de l'âme de la terre, et celle-ci serait dans une situation analogue vis-à-vis du système solaire, et ainsi de suite. Cette théorie réunirait en un tout concordant les spiritualistes, les matérialistes et les panthéistes, étonnés de n'avoir eu chacun, en se montrant exclusifs dans leur opinions, qu'une partie de la vérité...

**MOI.** — Mais cette théorie ne détruit-elle pas l'individualité humaine en la faisant reposer, en partie, sur l'existence et la réunion d'êtres qui doivent, à un moment donné, avoir le droit de quitter le système auquel ils ont appartenu pendant un certain temps pour vivre, à leur tour, de leur vie propre et travailler à leur avancement? Il y aurait alors une dissolution des parties de l'âme, comme il y a eu une dissolution des parties du corps.

**L'AMI.** — Si la théorie dont il vient d'être question conduisait forcément à un pareil résultat, il faudrait y renoncer, à moins que l'on ne trouvât

en quel point elle doit être rectifiée pour être mise d'accord avec un fait acquis, désormais indéniable : la persistance de l'individualité humaine *animique*. Cet accord me paraît pouvoir s'établir, tout en obéissant à cette loi générale d'équité, que tout être, si infime soit-il, doit avoir le droit de marcher, d'avancer dans la hiérarchie générale. Il suffit, pour cela, d'admettre qu'une force ou être-image relative à une notion ou fonction particulière peut être éliminée, rendue à la liberté, à la condition d'être remplacée par une autre identique ou plus parfaite. Rien n'empêche même d'imaginer que l'intervalle entre deux existences terrestres est principalement employé à *ruminer* ce que nous nous sommes assimilés, à le classer et à éliminer tout ce qui fait double emploi. On peut enfin supposer, sans attenter à la personnalité animique, que tout ce bagage est éliminé à son tour pour faire place à un autre mieux conditionné, ces mutations n'ayant en définitive, pour résultat, que de la grandir et la perfectionner.

Moi. — Je comprends; mais tout cela, je le répète, n'est qu'un jeu de l'esprit, et j'aime mieux, pour ma part, m'en tenir à la notion acquise de la perpétuité de la personnalité humaine animique, sans chercher à la fondre aussi absolument dans l'âme de la société, comme celle-ci le

serait dans l'âme de la terre, etc. Pour moi, l'existence d'un Dieu tout-puissant m'est démontrée, et je ne perdrai pas mon temps à chercher comment elle se réalise et quels sont ses rapports avec nous. Tout me confirme dans l'idée de *forces* indépendantes de la matière comme âmes de tous les êtres, qui revêtent ou non la vie organique, ayant comme lien avec cette matière l'agent électrique auquel tout nous porte à attribuer, dans une certaine mesure, la matérialité. Je ne comprends pas bien qu'il existe quelque chose qui ne soit pas matériel. Mais je ne nie pas que cela ne puisse être, et je suis même porté à croire que cela doit être; ou, du moins, que les forces animales forment un principe intermédiaire entre Dieu et la matière, distinct de l'un et de l'autre (1). En tous cas, il me semble démontré que ces forces s'assimilent à l'état éthéré de la matière (2), qui ne peut prétendre à une existence spéciale, indépendante, et qui leur reste, par conséquent, toujours comme partie constituante de leur être, et leur

---

(1) J'ai expliqué, page 253, comment il était possible qu'une telle chose existât sans que nous pussions en avoir la notion claire et positive.

(2) N'y eût-il que les images matérielles électrographiées par les cinq sens.



forme un corps matériel doué de l'invisibilité? J'admettrai, si vous le voulez, qu'elles s'assimilent encore des forces animiques d'ordres inférieurs, pour un temps déterminé, jusqu'à ce que ces forces soient remplacées par d'autres d'un ordre supérieur; ce qui rentre dans l'ordre d'idées que vous exprimiez tout à l'heure. Mais, en définitive, il faut toujours arriver à reconnaître que le dernier mot, l'essence intime des choses nous échappent. Nous ne les connaissons bien que par leurs effets; et ces effets sont tels, que nous pouvons, je crois, conclure en toute sécurité à la triple existence de *Dieu*, des *forces* et de la *matière*.

L'Ami. — Il me parait, en effet, difficile de ne pas admettre cette distinction. L'observation des faits et la raison y conduisent, la spéculation seule peut nous en éloigner. Les savants qui les repoussent ne peuvent se dire spiritualistes, et je m'étonne que cela ait échappé à des hommes distingués, aussi chrétiens que MM. Tyndall et Moigno. La morale et la religion ne peuvent plus avoir aujourd'hui, pour des hommes éclairés, d'autre base que la *science*; l'une et l'autre commencent au moment où la science, cessant d'enregistrer des faits, s'apprête à les analyser pour en tirer des lois, des conclusions, et s'occupe des notions de *force* et de *mouvement*.

Or, pour en revenir au savant anglais et à son

traducteur, du moment que l'on admet, comme eux, que tous les phénomènes de force, notamment ceux émanant de la chaleur, ne sont que des mouvements de la matière ordinaire (hypothèse que rien ne justifie, quoi qu'en dise M. Tyndall), il n'y a plus de place pour cet agent particulier en état d'activité perpétuelle, qui s'imprime le mouvement à lui-même dans la direction que sa volonté a fixée, ou qu'une volonté supérieure lui a imprimée. La négation de ces forces, de leur hiérarchie nécessaire, entraîne la négation de Dieu, qui en est le sommet. Il n'y a plus de place que pour les substances matérielles que nous sommes forcés de concevoir comme douées de force, d'intelligence et de volonté, s'administrant elles-mêmes comme une république universelle, où l'ordre et l'harmonie sont entrés par hasard, et d'où ils sortiraient par un autre hasard...

Les faits connus réduisent à néant cette conséquence, qui se réfuterait déjà elle-même par son absurdité. Il y a des lois... Il y a un législateur, un Dieu dont elles émanent. Il y a des forces hiérarchisées qui les exécutent; ces forces sont indépendantes des corps pondérables connus, — on l'a vu tout à l'heure; — ce qui renverse bel et bien le système de MM. Tyndall et Moigno, qui n'est, d'ailleurs, qu'une réédition des idées de M. Guyot et des matérialistes allemands, avec cette différence que

ceux-ci savent parfaitement quelles en sont les conséquences, et vont jusqu'au bout; tandis que les autres ne paraissent pas s'en douter et s'arrêtent à moitié chemin...

**MOI.** — Cette position est assez curieuse pour un abbé que l'on dit fort pieux. Mais cela montre une fois de plus comment les théories préconçues, à l'inverse des théories déduites, aveuglent les meilleurs esprits. La théorie dynamique de la chaleur, fort à la mode aujourd'hui, a non-seulement empêché M. Tyndall de comprendre les expériences si simples de Rumford et de Davy, qu'il rapporte, mais de se rendre un compte exact des siennes. Rien ne serait plus facile à démontrer; mais cela nous mènerait trop loin, et je me bornerai, pour en finir, à relever quelques-unes de ses principales appréciations.

Et d'abord, comme MM. Grove, Guyot et les matérialistes allemands, il nie la réalité du fluide électrique, de cet agent que l'on accumule aussi sûrement, aussi visiblement sur un conducteur et dans une bouteille de Leyde qu'un gaz quelconque sous une cloche. Pour mon compte, je ne suis pas plus sûr d'exister que je ne suis certain d'avoir constaté, par tous les signes principaux qui nous permettent d'affirmer qu'une chose est, que l'électricité existe bien positivement. Une simple négation faite en vue de soutenir une théorie précon-

que ne suffit pas pour écarter une notion aussi claire, aussi certaine.

Dans le fait de la production de la chaleur par des moyens mécaniques, comme, par exemple, dans le forage des canons (expérience de Rumford), dans la liquéfaction de deux morceaux de glace par le frottement (expérience de Davy), M. Tyndall trouve des objections insurmontables pour ceux qui voient dans la chaleur un agent particulier, ayant une existence réelle, matérielle. « Dans chaque expérience, — dit-il triomphalement, — vous devez admettre que le frottement dégage des corps en contact une quantité indéfinie de cet agent... ce qui est absurde. »

En effet, cela est absurde, comme l'idée de tirer d'un plateau en verre une quantité indéfinie d'électricité. Mais la difficulté n'existe que pour les savants qui s'emprisonnent dans l'ordre d'idées où se trouve le physicien anglais. Quant aux autres, il leur suffira, pour lever l'objection que M. Tyndall croit si formidable, de lui faire remarquer que l'agent calorifique sort bien, en effet, des corps frottés; non parce qu'il y existait auparavant à l'état latent en quantité infinie... mais parce qu'on l'y a fait entrer. Pour le faire comprendre, je citerai une expérience des plus simples, que les enfants font souvent à l'école, et d'où l'on est en droit de tirer des conclusions

toutes différentes de celles du savant anglais, et également applicables aux expériences de Rumford et de Davy.

Lorsqu'un enfant frotte vivement un bouton en métal sur son pantalon ou le banc sur lequel il est assis, et l'applique ensuite sur la joue de son camarade, que ressent celui-ci? Une chaleur assez piquante. — D'où vient-elle? — Serait-ce de la chaleur latente que le bouton contenait et que le frottement aurait dégagée? — Nullement. — Le fluide vient des muscles de l'opérateur; il a passé dans le bouton où, par suite du frottement, il a pris la forme vibratoire sous laquelle il nous donne la sensation de *chaleur*. Les mêmes muscles faisant tourner entre deux coussins une roue de verre dont la structure moléculaire est impropre à développer de pareilles vibrations, y répandent également du fluide, mais qui apparaîtra, cette fois, sous forme d'électricité. S'ils s'appliquent enfin à battre un morceau d'acier contre du silex, ils dégageront encore du fluide qui se traduira sous la forme lumineuse.

L'AMI. — Je comprends. Mais ne pourrait-on pas dire ici que vous ne faites que déplacer la difficulté, en représentant le corps humain comme une source inépuisable de fluide, apparaissant, suivant les circonstances, sous les formes électrique, calorifique ou lumineuse?

**Mol. — Aucunement.** A chaque mouvement musculaire accompli il y a une certaine quantité de sang artériel, transformé en sang veineux, et une certaine quantité correspondante d'électricité mise en liberté. Cette électricité remplit plusieurs offices. Elle continue, en contractant les muscles, le mouvement commencé (1), décompose le sang en mettant en liberté une nouvelle quantité de fluide. Une partie à l'état vibratoire élève la température des muscles; une autre partie, à l'état de translation, va s'incorporer dans le corps auquel il imprime le mouvement. Le sang se renouvelle, se transforme par l'alimentation et la respiration; et c'est ainsi que nous pouvons fournir une quantité considérable de fluide ou de travail, mais non une quantité infinie. La fatigue nous avertit quand la machine est à peu près épuisée, et nous devons alors avoir recours à l'alimentation, et attendre, pour reprendre efficacement le travail musculaire, que les aliments introduits dans l'organisme aient subi les transformations qui les rendent propres à la production

---

(1) Le premier mouvement s'effectue par l'électricité libre, dont il existe toujours une certaine quantité dans les organes.

d'une nouvelle quantité de fluide, qui est la force exécutant tout travail.

Il y a, dans le corps humain, une parfaite analogie avec ce qui se passe dans une machine à vapeur. Celle-ci absorbe aussi un aliment, qui est le combustible d'où se dégage le fluide qui, en s'incorporant à l'eau, la change en vapeur, et, sous cette nouvelle forme, communique le mouvement au mécanisme. Ce mécanisme, employé à produire des frottements ou des chocs analogues à ceux que je supposais tout à l'heure, exécutés par l'homme, produira des effets identiques. Il mettra du fluide en liberté, sous forme de chaleur, de lumière ou d'électricité. Il y a plus, si l'on ne veut pas utiliser cette vapeur sous sa forme ordinaire, on peut en retirer directement l'électricité et en charger un conducteur (machine d'Armstrong).

Si M. Tyndall et son traducteur tombent un jour sur cette explication, j'espère qu'ils auront la franchise de reconnaître que la production de la chaleur par les moyens mécaniques n'embarrasse nullement ceux qui attribuent ce phénomène au mouvement vibratoire d'un agent particulier, l'électricité, dont l'existence est parfaitement démontrée. Ils reconnaîtront que la théorie déduite des faits observés les relie bien mieux que la théorie préconçue à laquelle ils ont, jusqu'ici,

prêté leur appui, et ils l'abandonneront d'autant plus volontiers qu'ils finiront par s'apercevoir qu'elle les entraîne, à leur insu, dans le camp des matérialistes.

L'Ami. — Ainsi soit-il.

FIN.





## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                         | Pages.   |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <b>APOLOGUE ET PROFESSION DE FOI.....</b>                                                               | <b>5</b> |
| I. Une des grosses questions à l'ordre du jour, ceux<br>qui s'en occupent beaucoup, peu ou pas du tout. | 17       |
| II. A l'église.....                                                                                     | 59       |
| III. Départ du cortége. — Causerie de circonstance....                                                  | 67       |
| IV. Arrivée. — Discours.....                                                                            | 99       |
| V. Retour du cortége. — Continuation de la causerie<br>précédente .....                                 | 119      |
| VI. Histoire des transformations de l'Être.....                                                         | 167      |
| VII. Conclusion. — Comment ce livre a été fait. — Apos-<br>trophe à l'auteur.....                       | 221      |
| VIII. Une querelle d'Allemand.....                                                                      | 239      |









... 61-6-84-86-93-95-99-112-113









